



Pâques



AVEC BENOIT XVI
ET PAPE FRANÇOIS

PÂQUES

Benoît XVI

Pape François

Textes pris de

www.vatican.va

© Libreria Editrice Vaticana

2020 Bureau d'information de l'Opus Dei

Couverture : © *Photo La Résurrection du Christ, Tapisserie musée du Vatican*

www.opusdei.org

VEILLÉE PASCALE	5
<i>Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 15 avril 2006</i>	5
<i>Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 7 avril 2007</i>	7
<i>Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 22 mars 2008</i>	10
<i>Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 11 avril 2009</i>	12
<i>Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 3 avril 2010</i>	16
<i>Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 23 avril 2011</i>	18
<i>Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 7 avril 2012</i>	21
<i>Mgr Joseph Ratzinger, L'angoisse d'une absence. Trois méditations sur le Samedi Saint 1969</i>	23
<i>Benoît XVI, « Le mystère du Samedi Saint », méditation à l'occasion de la vénération du Saint Suaire</i>	28
<i>Pape François, Homélie – Samedi Saint 30 mars 2013</i>	30
<i>Pape François, Homélie – Samedi Saint 19 avril 2014</i>	32
<i>Pape François, Célébration œcuménique à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la rencontre à Jérusalem entre le pape Paul VI et le Patriarche Athénagoras. Parole du pape–Dimanche 25 mai 2014</i>	33
<i>Pape François, Homélie – Samedi Saint 4 avril 2015</i>	35
<i>Pape François, Homélie – Samedi Saint 26 mars 2016</i>	36
<i>Pape François, Homélie – Samedi Saint 15 avril 2017</i>	37
<i>Pape François, Homélie – Samedi Saint 31 mars 2018</i>	39
<i>Pape François, Homélie – Samedi Saint 20 avril 2019</i>	41
<i>Pape François, La Résurrection du Christ Audience générale –Mercredi 23 avril 2014</i>	43
DIMANCHE DE LA RÉSURRECTION	45
<i>Benoît XVI, Homélie – Dimanche de Pâques 12 avril 2009</i>	45
<i>Benoît XVI, L'octave de Pâques et La Résurrection Audience – Mercredi 11 avril 2007</i>	46
<i>Benoît XVI, Le grand mystère de la Résurrection Audience – Mercredi 26 mars 2008</i>	47
<i>Benoît XVI, Le sens particulier de la Résurrection du Christ Audience – Mercredi 15 avril 2009</i>	50
<i>Benoît XVI, Octave de Pâques : Témoigner de la joie de la Résurrection Audience – Mercredi 7 avril 2010</i>	52
<i>Benoît XVI, L'Octave de Pâques Audience – Mercredi 27 avril 2011</i>	53
<i>Benoît XVI, La transformation des disciples par la Pâque du Seigneur Audience – Mercredi 11 avril 2012</i>	55
<i>Mgr Joseph Ratzinger, Homélie, Wigratzbad, le 15 avril 1990</i>	58
<i>Pape François, Homélie – Dimanche de Pâques 16 avril 2017</i>	61
<i>Pape François, Homélie – Dimanche de Pâques 1^{er} avril 2018</i>	62
<i>Pape François, La Résurrection du Christ Audience – Mercredi 3 avril 2013</i>	63
<i>Pape François, La filiation divine Audience – Mercredi 10 avril 2013</i>	65
<i>Benoît XVI, Regina Caeli – 24 mars 2008</i>	67
<i>Benoît XVI, Regina Caeli – 13 avril 2009</i>	68
<i>Benoît XVI, Regina Caeli – 5 avril 2010</i>	69
<i>Benoît XVI, Regina Caeli du Lundi de Pâques – 25 avril 2011</i>	70
<i>Benoît XVI, Regina Caeli du Lundi de Pâques – 9 avril 2012</i>	71
<i>Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 1^{er} avril 2013</i>	71

<i>Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 21 avril 2014</i>	<i>72</i>
<i>Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 6 avril 2015.....</i>	<i>73</i>
<i>Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 28 mars 2016.....</i>	<i>74</i>
<i>Pape François, Regina Caeli – 17 avril 2017</i>	<i>75</i>
<i>Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 2 avril 2018.....</i>	<i>76</i>
<i>Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 22 avril 2019.....</i>	<i>77</i>
<i>Saint Jean-Paul II Regina Caeli « posthume » Solennité de la Divine Miséricorde, II Dimanche de Pâques – 3^e avril 2005</i>	<i>78</i>
<i>Pape François, Messe et canonisation des bienheureux Jean XXIII et Jean-Paul II Homélie IIe Dimanche après Pâques (ou de la Divine Miséricorde), – 27 avril 2014</i>	<i>79</i>

VEILLÉE PASCALE

Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 15 avril 2006

« Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ? Il est ressuscité : il n'est pas ici » (Mc 16, 6). Ainsi parle le messager de Dieu, vêtu de lumière, aux femmes qui cherchent le corps de Jésus dans le tombeau. En cette nuit sainte, l'évangéliste nous dit, à nous aussi, la même chose : Jésus n'est pas un personnage du passé. Il vit et, vivant, il marche devant nous ; il nous appelle à le suivre, Lui, le vivant, et à trouver ainsi, nous aussi, le chemin de la vie.

« Il est ressuscité... il n'est pas ici ». Lorsque, en descendant de la montagne de la Transfiguration, Jésus, pour la première fois, avait parlé à ses disciples de la croix et de la résurrection, ceux-ci se demandaient ce que voulait dire « ressusciter d'entre les morts » (Mc 9, 10). À Pâques, nous nous réjouissons parce que le Christ n'est pas resté dans le tombeau, son corps n'a pas connu la corruption ; il appartient au monde des vivants, non à celui des morts ; nous nous réjouissons par ce qu'Il est – ainsi que nous le proclamons dans le rite du cierge pascal – l'Alpha et en même temps l'Oméga ; il existe donc non seulement hier, mais aujourd'hui et pour l'éternité (cf. He 13, 8). Cependant, la résurrection est, en quelque sorte, située tellement au-delà de notre horizon, de même qu'au-delà de toutes nos expériences, que, lorsque nous faisons retour en nous-mêmes, nous en sommes à poursuivre la discussion des disciples : en quoi consiste précisément le « fait de ressusciter » ? Qu'est ce que cela signifie pour nous ? Pour le monde et pour l'histoire dans leur ensemble ? Un théologien allemand a dit une fois, de manière ironique, que le miracle d'un cadavre réanimé – si toutefois cela s'était réellement produit, ce à quoi d'ailleurs il ne croyait pas –, serait en fin de compte sans importance puisque, précisément, nous ne serions pas concernés. En effet, si une fois quelqu'un avait été réanimé, et rien d'autre, en quoi cela devrait-il nous concerner ? Mais, précisément, la résurrection du Christ est bien plus, il s'agit d'une réalité différente. Elle est – si nous pouvons pour une fois utiliser le langage de la théorie de l'évolution – la plus grande « mutation », le saut absolument le plus décisif dans une dimension totalement nouvelle qui soit jamais advenue dans la longue histoire de la vie et de ses développements : un saut d'un ordre complètement nouveau, qui nous concerne et qui concerne toute l'histoire.

La discussion que les disciples ont entamée comprendrait donc les questions suivantes : Que lui est-il arrivé ? Que cela signifie-t-il pour nous, pour l'ensemble du monde et pour moi personnellement ? Avant tout : Que s'est-il passé ? Jésus n'est plus dans le tombeau. Il est dans une vie totalement nouvelle. Mais comment cela a-t-il pu se produire ? Quelles forces ont agi là ? Il est décisif que cet homme Jésus n'ait pas été seul, n'ait pas été un moi renfermé sur lui-même. Il était un avec le Dieu vivant, tellement uni à Lui qu'il formait avec Lui une unique personne. Il se trouvait, pour ainsi dire, dans une union affectueuse avec Celui qui est la vie même, union affectueuse non seulement basée sur l'émotion, mais saisissant et pénétrant son être. Sa vie n'était pas seulement la sienne, elle était une communion existentielle avec Dieu et un être incorporé en Dieu, et c'est pourquoi cette vie ne pouvait pas lui être véritablement enlevée. Par amour, il pouvait se laisser tuer, mais c'est précisément ainsi qu'il a rompu le caractère définitif de la mort, parce qu'en lui était présent le caractère définitif de la vie. Il était un avec la vie indestructible, de telle manière que celle-là, à travers la mort, jaillisse d'une manière nouvelle. Nous pouvons exprimer encore une fois la même chose en partant d'un autre point de vue. Sa mort fut un acte d'amour. Au cours de la dernière Cène, Il a anticipé sa mort

et Il l'a transformée en don de soi. Sa communion existentielle avec Dieu était concrètement une communion existentielle avec l'amour de Dieu, et cet amour est la vraie puissance contre la mort, il est plus fort que la mort. La résurrection fut comme une explosion de lumière, une explosion de l'amour, qui a délié le lien jusqu'alors indissoluble du « meurs et deviens ». Elle a inauguré une nouvelle dimension de l'être, de la vie, dans laquelle la matière a aussi été intégrée, d'une manière transformée, et à travers laquelle surgit un monde nouveau.

Il est clair que cet événement n'est pas un quelconque miracle du passé, dont l'existence pourrait nous être, en définitive, indifférente. Il s'agit d'un saut qualitatif dans l'histoire de l'évolution et de la vie en général, vers une vie future nouvelle, vers un monde nouveau qui, en partant du Christ, pénètre déjà continuellement dans notre monde, le transforme et l'attire à lui. Mais comment cela se produit-il ? Comment cet événement peut-il effectivement m'arriver et attirer ma vie vers lui et vers le haut ? Dans un premier temps, la réponse pourrait sembler surprenante, mais elle est tout à fait réelle : un tel événement me rejoint à travers la foi et le Baptême. C'est pourquoi le Baptême fait partie de la Veillée pascale, comme le souligne aussi, au cours de cette célébration, le fait que soient conférés les Sacrements de l'Initiation chrétienne à quelques adultes provenant de différents pays. Le Baptême signifie précisément ceci, qu'il ne s'agit pas d'un événement du passé, mais qu'un saut qualitatif de l'histoire universelle vient à moi, me saisissant pour m'attirer. Le Baptême est quelque chose de bien différent qu'un acte de socialisation ecclésiale, qu'un rite un peu démodé et compliqué pour accueillir les personnes dans l'Église. Il est encore bien plus que le simple fait d'être lavé, qu'une sorte de purification et d'embellissement de l'âme. Il est vraiment mort et résurrection, renaissance, transformation en une vie nouvelle.

Comment pouvons-nous le comprendre ? Je pense que ce qui advient au Baptême s'éclaire plus facilement pour nous si nous regardons la partie finale de la petite autobiographie spirituelle que saint Paul nous a laissée dans sa Lettre aux Galates. Elle se conclut par les mots qui contiennent aussi le noyau de cette biographie : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20). Je vis, mais ce n'est plus moi. Le moi lui-même, l'identité essentielle de l'homme – de cet homme, Paul – a été changée. Il existe encore et il n'existe plus. Il a traversé une négation et il se trouve continuellement dans cette négation : c'est moi, mais ce n'est plus moi. Par ces mots, Paul ne décrit pas une quelconque expérience mystique, qui pouvait peut-être lui avoir été donnée et qui pourrait sans doute nous intéresser du point de vue historique. Non, cette phrase exprime ce qui s'est passé au Baptême. Mon propre moi m'est enlevé et il s'incorpore à un sujet nouveau, plus grand. Alors mon moi existe de nouveau, mais précisément transformé, renouvelé, ouvert par l'incorporation dans l'autre, dans lequel il acquiert son nouvel espace d'existence. De nouveau, Paul nous explique la même chose, sous un autre aspect, quand, dans le troisième chapitre de la Lettre aux Galates, il parle de la « promesse », disant qu'elle a été donnée au singulier – à un seul : au Christ. C'est lui seul qui porte en lui toute la « promesse ». Mais alors qu'advient-il pour nous ? Paul répond : « Vous ne faites plus qu'un dans le Christ » (Ga 3, 28). Non pas une seule chose, mais un, un unique, un unique sujet nouveau. Cette libération de notre moi de son isolement, le fait de se trouver dans un nouveau sujet, revient à se trouver dans l'immensité de Dieu et à être entraînés dans une vie qui est dès maintenant sortie du contexte du « meurs et deviens ». La grande explosion de la résurrection nous a saisis dans le Baptême pour nous attirer. Ainsi nous sommes associés à une nouvelle dimension de la vie dans laquelle nous sommes déjà en quelque sorte introduits, au milieu des tribulations de notre temps. Vivre sa vie comme une entrée continue dans cet espace ouvert : telle est la signification essentielle de l'être baptisé, de l'être chrétien. Telle est

la joie de la Veillée pascale. La résurrection n'est pas passée, la résurrection nous a rejoints et saisis. Nous nous accrochons à elle, c'est-à-dire au Christ ressuscité, et nous savons que Lui nous tient solidement, même quand nos mains faiblissent. Nous nous accrochons à sa main, et ainsi nous nous tenons la main les uns des autres, nous devenons un unique sujet, et pas seulement une seule chose. C'est moi, mais ce n'est plus moi : voilà la formule de l'existence chrétienne fondée sur le Baptême, la formule de la résurrection à l'intérieur du temps. C'est moi, mais ce n'est plus moi : si nous vivons de cette manière, nous transformons le monde. C'est la formule qui contredit toutes les idéologies de la violence, et c'est le programme qui s'oppose à la corruption et à l'aspiration au pouvoir et à l'avoir.

« Je vis et, vous aussi, vous vivrez », dit Jésus à ses disciples, c'est-à-dire à nous, dans l'Évangile de Jean (14, 19). Nous vivrons par la communion existentielle avec Lui, par le fait d'être incorporés en Lui qui est la vie même. La vie éternelle, l'immortalité bienheureuse, nous ne l'avons pas de nous-mêmes et nous ne l'avons pas en nous-mêmes, mais au contraire par une relation – par la communion existentielle avec Celui qui est la Vérité et l'Amour, et qui est donc éternel, qui est Dieu lui-même. Par elle-même, la simple indestructibilité de l'âme ne pourrait pas donner un sens à une vie éternelle, elle ne pourrait pas en faire une vraie vie. La vie nous vient du fait d'être aimés par Celui qui est la Vie ; elle nous vient du fait de vivre-avec Lui et d'aimer-avec Lui. C'est moi, mais ce n'est plus moi : tel est le chemin de la croix, le chemin qui crucifie une existence renfermée seulement sur le moi, ouvrant par-là la route à la joie véritable et durable.

Ainsi nous pouvons, pleins de joie, chanter avec l'Église dans l'Exsultet : « Exultez de joie, multitude des anges, sois heureuse aussi, notre terre ». La résurrection est un avènement cosmique, qui comprend le ciel et la terre, et qui les lie l'un à l'autre. Et nous pouvons encore proclamer avec l'Exsultet : « Le Christ, ton Fils... ressuscité des morts, répand sur les humains sa lumière et sa paix, Lui qui règne pour les siècles des siècles ». Amen !

Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 7 avril 2007

Chers Frères et Sœurs, Depuis les temps les plus anciens, la liturgie du jour de Pâques commence par ces mots : Resurrexi et adhuc tecum sum – Je suis ressuscité et je me retrouve avec toi. Ta main s'est posée sur moi. La liturgie voit ici les premières paroles du Fils adressées au Père après la résurrection, après son retour de la nuit de la mort dans le monde des vivants. La main du Père l'a soutenu aussi en cette nuit, et ainsi il a pu se relever, ressusciter.

Cette parole vient du psaume 138, dans lequel elle a d'abord un autre sens. Ce psaume est un chant d'émerveillement devant la toute-puissance et l'omni-présence de Dieu, un chant de confiance en Dieu, qui ne nous laisse jamais tomber de ses mains. Et ses mains sont de bonnes mains. L'orant imagine un voyage à travers toutes les dimensions de l'univers – que lui arrivera-t-il ? « Je gravis les cieux : tu es là ; je descends chez les morts : te voici. Je prends les ailes de l'aurore et me pose au-delà des mers : même là, ta main me conduit, ta main droite me saisit. J'avais dit : 'Les ténèbres m'écrasent !' Mais la nuit devient lumière autour de moi. Même les ténèbres pour toi ne sont pas ténèbres, et la nuit comme le jour est lumière ! » (Ps 138 [139], 8-12).

Le jour de Pâques, l'Église nous dit : Jésus Christ a accompli pour nous ce voyage à travers les dimensions de l'univers. Dans la Lettre aux Éphésiens nous lisons qu'il est descendu

jusqu'en bas sur la terre et que Celui qui est descendu est le même que Celui qui est aussi monté au plus haut des cieux pour combler tout l'univers (cf. 4, 9-10). Ainsi la vision du psaume est devenue réalité. Dans l'obscurité impénétrable de la mort, il est entré comme la lumière – la nuit devint lumière comme le jour, et les ténèbres devinrent lumière. C'est pourquoi l'Église peut justement considérer ces paroles d'action de grâce et de confiance comme les paroles du Ressuscité adressées au Père : « Oui, j'ai accompli le voyage jusqu'aux profondeurs extrêmes de la terre, dans l'abîme de la mort, et j'ai apporté la lumière ; et maintenant je suis ressuscité et je suis pour toujours saisi par tes mains ». Mais cette parole du Ressuscité au Père est devenue aussi une parole que le Seigneur nous adresse : « Je suis ressuscité et maintenant je suis pour toujours avec toi », dit-il à chacun d'entre nous. Ma main te soutient. Où que tu puisses tomber, tu tomberas dans mes mains. Je suis présent jusqu'aux portes de la mort. Là où personne ne peut plus t'accompagner et où tu ne peux rien emporter, là je t'attends et je change pour toi les ténèbres en lumière.

Cette parole du psaume, lue comme l'échange du Ressuscité avec nous, est en même temps une explication de ce qui advient dans le Baptême. Le Baptême, en effet, est plus qu'un bain, plus qu'une purification. Il est plus que l'entrée dans une communauté. Il est une nouvelle naissance. Un nouveau commencement de la vie. Le passage de la Lettre aux Romains, que nous venons d'entendre, dit avec des paroles mystérieuses que, dans le Baptême, nous avons été unis dans une mort semblable à celle du Christ. Dans le Baptême nous nous donnons au Christ – Il nous assume en lui, afin que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais grâce à lui, avec lui et en lui ; afin que nous vivions avec lui et ainsi pour les autres. Dans le Baptême, nous renonçons à nous-mêmes, nous déposons notre vie entre ses mains, disant avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ». Si nous nous donnons de cette manière, acceptant une sorte de mort de notre moi, alors cela signifie aussi que la frontière entre la mort et la vie est devenue perméable. En deçà comme au-delà de la mort, nous sommes avec le Christ, et c'est pourquoi, à partir de ce moment-là, la mort n'est plus une vraie limite. Paul nous le dit d'une manière très claire dans sa Lettre aux Philippiens : « En effet, pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir est un avantage. Mais si, en vivant en ce monde, j'arrive à faire un travail utile, je ne sais plus comment choisir. Je me sens pris entre les deux : je voudrais bien partir pour être avec le Christ, car c'est bien cela le meilleur ; mais, à cause de vous, demeurer en ce monde est encore plus nécessaire » (cf. 1, 21-24). De part et d'autre de la frontière de la mort, il est avec le Christ, il n'y a plus de vraie différence. Oui, c'est vrai : « Tu me devances et me poursuis, tu m'enserres, tu as mis la main sur moi ». Aux Romains, Paul écrit : « Aucun ... ne vit pour soi-même, et aucun ne meurt pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur, si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur » (14, 7-8).

Chers Frères qui allez être baptisés, voilà la nouveauté du Baptême : notre vie appartient au Christ, elle n'est plus à nous. Et c'est pourquoi nous ne sommes plus seuls même dans la mort, mais nous sommes avec lui qui est toujours vivant. Dans le Baptême, unis au Christ, nous avons déjà accompli le voyage cosmique jusqu'aux profondeurs de la mort. Accompagnés par lui, et même accueillis par lui dans son amour, nous sommes libérés de la peur. Il nous enveloppe et il nous porte, où que nous allions, lui qui est la Vie même.

Retournons encore à la nuit du Samedi saint. Dans le Credo, nous proclamons, à propos du chemin du Christ : « Il est descendu aux enfers ». Qu'est-il arrivé alors ? Puisque nous ne connaissons pas le monde de la mort, nous ne pouvons nous représenter ce processus de victoire sur la mort qu'à travers des images qui restent toujours peu adaptées. Avec toute leur insuffisance, elles nous aident cependant à comprendre quelque chose du mystère. La liturgie

applique à la descente de Jésus dans la nuit de la mort la parole du psaume 23 [24] : « Portes, levez vos frontons, élevez-vous, portes éternelles ! » La porte de la mort est fermée, personne ne peut entrer par là. Il n'y a pas de clé pour cette porte de fer. Pourtant, le Christ en a la clé. Sa Croix ouvre toutes grandes les portes de la mort, les portes inviolables. Maintenant, elles ne sont plus infranchissables. Sa Croix, la radicalité de son amour, est la clé qui ouvre cette porte. L'amour de Celui qui, étant Dieu, s'est fait homme pour pouvoir mourir, cet amour-là a la force d'ouvrir la porte. Cet amour est plus fort que la mort. Les icônes pascales de l'Église d'Orient montrent comment le Christ entre dans le monde des morts. Son vêtement est lumière, parce que Dieu est lumière. « Même les ténèbres pour toi ne sont pas ténèbres, et la nuit comme le jour est lumière » (cf. Ps 138 [139], 12). Jésus, qui entre dans le monde des morts, porte les stigmates : ses blessures, ses souffrances sont devenues puissance, elles sont amour qui vainc la mort. Jésus rencontre Adam et tous les hommes qui attendent dans la nuit de la mort. À leur vue, on croit même entendre la prière de Jonas : « Du ventre des enfers, j'appelle : tu écoutes ma voix » (Jon 2, 3). Dans l'incarnation, le Fils de Dieu s'est fait un avec l'être humain, avec Adam. Mais c'est seulement au moment où il accomplit l'acte extrême de l'amour en descendant dans la nuit de la mort qu'il porte à son accomplissement le chemin de l'incarnation. Par sa mort, il prend par la main Adam, tous les hommes en attente, et il les conduit à la lumière.

On peut toutefois demander : mais que signifie donc cette image ? Quelle nouveauté est réellement advenue avec le Christ ? L'âme de l'homme est par elle-même immortelle depuis la création – qu'est-ce le Christ a donc apporté de nouveau ? Oui, l'âme est immortelle, parce que l'homme demeure de manière singulière dans la mémoire et dans l'amour de Dieu, même après sa chute. Mais sa force ne lui suffit pas pour s'élever vers Dieu. Nous n'avons pas d'ailes qui pourraient nous porter jusqu'à une telle hauteur. Et pourtant rien d'autre ne peut combler l'homme éternellement si ce n'est être avec Dieu. Une éternité sans cette union avec Dieu serait une condamnation. L'homme ne réussit pas à atteindre les hauteurs, mais il aspire à monter : « Du ventre des enfers, j'appelle ... » Seul le Christ ressuscité peut nous mener jusqu'à l'union avec Dieu, jusqu'à ce point où, par nos forces, nous ne pouvons parvenir. Lui prend vraiment la brebis perdue sur ses épaules et il la ramène à la maison. Nous vivons accrochés à son Corps, et, en communion avec son Corps, nous allons jusqu'au cœur de Dieu. Ainsi seulement la mort est vaincue, nous sommes libres et notre vie est espérance.

Telle est la joie de la Vigile pascale : nous sommes libres. Par la résurrection de Jésus, l'amour s'est manifesté plus fort que la mort, plus fort que le mal. L'amour l'a fait descendre et il est en même temps la force par laquelle il est monté ; la force par laquelle il nous porte avec lui. Unis à son amour, portés sur les ailes de son amour, comme des personnes qui aiment, nous descendons avec lui dans les ténèbres du monde, en sachant que nous montons aussi avec lui. Prions donc en cette nuit : Seigneur, montre aujourd'hui encore que l'amour est plus fort que la haine ; qu'il est plus fort que la mort. Descends aussi dans les nuits et dans les enfers de notre temps et prends par la main ceux qui attendent. Conduis-les à la lumière ! Sois aussi avec moi dans mes nuits obscures et conduis-moi au-dehors ! Aide-moi, aide-nous à descendre avec toi dans l'obscurité de ceux qui sont dans l'attente, qui crient des profondeurs vers toi ! Aide-nous à les conduire à ta lumière ! Aide-nous à parvenir au « oui » de l'amour, qui nous fait descendre et qui, précisément ainsi, nous fait monter également avec toi ! Amen.

Chers frères et sœurs, Dans son discours d'adieu, Jésus a annoncé à ses disciples, par une phrase mystérieuse, sa mort imminente et sa résurrection. Il dit : « Je m'en vais, et je reviens vers vous » (Jn 14, 28). Mourir c'est s'en aller. Même si le corps du défunt demeure encore – personnellement, il s'en est allé vers l'inconnu et nous ne pouvons pas le suivre (cf. Jn 13, 36). Mais dans le cas de Jésus, il y a une nouveauté unique, qui change le monde. Dans notre mort, s'en aller, c'est quelque chose de définitif, il n'y a pas de retour. Jésus, au contraire, dit de sa mort : « Je m'en vais, et je reviens vers vous ». En réalité, dans ce départ, il vient. Son départ inaugure pour lui un mode de présence totalement nouveau et plus grand. Par sa mort il entre dans l'amour du Père. Sa mort est un acte d'amour. Mais l'amour est immortel. C'est pourquoi son départ se transforme en un nouveau retour, en une forme de présence qui parvient plus en profondeur et qui ne finit plus. Dans sa vie terrestre, Jésus, comme nous tous, était lié aux conditions extérieures de l'existence corporelle : à un lieu déterminé et à un temps donné. La corporéité met des limites à notre existence. Nous ne pouvons pas être en même temps en deux lieux différents. Notre temps est destiné à finir. Et entre le je et le tu il y a le mur de l'altérité. Bien sûr, dans l'amour nous pouvons d'une certaine façon entrer dans l'existence d'autrui. Cependant, la barrière qui vient du fait que nous sommes différents demeure infranchissable. Au contraire, Jésus, qui est maintenant totalement transformé par l'action de l'amour, est libéré de ces barrières et de ces limites. Il est en mesure de passer non seulement à travers les portes extérieures fermées, comme nous le racontent les Évangiles (cf. Jn 20, 19). Il peut passer à travers la porte intérieure entre le je et le tu, la porte fermée entre l'hier et l'aujourd'hui, entre le passé et l'avenir. Quand, le jour de son entrée solennelle à Jérusalem, un groupe de Grecs avait demandé à le voir, Jésus avait répondu par la parabole du grain de blé qui, pour porter beaucoup de fruit, doit passer par la mort. De cette manière, il avait prédit son propre destin : il ne voulait pas alors simplement parler avec tel ou tel Grec pour quelques minutes. Par sa Croix, à travers son départ, à travers sa mort comme le grain de blé, il serait vraiment arrivé auprès des Grecs, si bien que ces derniers pourraient le voir et le toucher dans la foi. Son départ devient un retour dans le mode universel de la présence du Ressuscité, dans lequel il est présent hier, aujourd'hui et pour l'éternité ; dans lequel il embrasse tous les temps et tous les lieux. Maintenant il peut aussi franchir le mur de l'altérité qui sépare le je du tu. Cela est arrivé avec Paul, qui décrit le processus de sa conversion et de son baptême par ces paroles : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20). Par la venue du Ressuscité, Paul a obtenu une identité nouvelle. Son moi fermé s'est ouvert. Désormais il vit en communion avec Jésus Christ, dans le grand moi des croyants qui sont devenus – comme il le définit – « un dans le Christ » (Ga 3, 28).

Chers amis, il apparaît donc évident que – par le Baptême – les paroles mystérieuses de Jésus au Cénacle se font maintenant de nouveau présentes pour vous. Dans le Baptême, le Seigneur entre dans votre vie par la porte de votre cœur. Nous ne sommes plus l'un à côté de l'autre ou l'un contre l'autre. Le Seigneur traverse toutes ces portes. Telle est la réalité du Baptême : lui, le Ressuscité, vient, il vient à vous et il associe sa vie à la vôtre, vous tenant dans le feu ouvert de son amour. Vous devenez une unité, oui, un avec Lui, et de ce fait un entre vous. Dans un premier temps, cela peut sembler très théorique et peu réaliste. Mais plus vous vivrez la vie de baptisés, plus vous pourrez faire l'expérience de la vérité de ces paroles. Les personnes baptisées et croyantes ne sont jamais vraiment étrangères l'une à l'autre. Des continents, des cultures, des structures sociales ou encore des distances historiques peuvent nous séparer. Mais quand nous nous rencontrons, nous nous connaissons selon le même Seigneur, la même foi, la

même espérance, le même amour, qui nous forment. Nous faisons alors l'expérience que le fondement de nos vies est le même. Nous faisons l'expérience que, au plus profond de nous-mêmes, nous sommes ancrés dans la même identité, à partir de laquelle toutes les différences extérieures, aussi grandes qu'elles puissent encore être, se révèlent secondaires. Les croyants ne sont jamais totalement étrangers l'un à l'autre. Nous sommes en communion en raison de notre identité la plus profonde : le Christ en nous. Ainsi la foi est une force de paix et de réconciliation dans le monde : l'éloignement est dépassé ; dans le Seigneur nous sommes devenus proches (cf. Ep 2, 13).

Cette nature profonde du Baptême comme don d'une nouvelle identité est représentée par l'Église dans le sacrement au moyen d'éléments sensibles. L'élément fondamental du Baptême est l'eau ; à côté d'elle, il y a en deuxième lieu la lumière qui, dans la liturgie de la Veillée pascale, jaillit avec une grande efficacité. Jetons seulement un regard sur ces deux éléments. Dans le dernier chapitre de la Lettre aux Hébreux se trouve une affirmation sur le Christ, dans laquelle l'eau n'apparaît pas directement, mais qui, en raison de son lien avec l'Ancien Testament, laisse cependant transparaître le mystère de l'eau et sa signification symbolique. On y lit : « Le Dieu de la paix a fait remonter d'entre les morts le berger des brebis, Pasteur par excellence, grâce au sang de l'Alliance éternelle » (cf. 13, 20). Dans cette phrase, est évoquée une parole du Livre d'Isaïe, dans laquelle Moïse est qualifié comme le pasteur que le Seigneur a fait sortir de l'eau, de la mer (cf. 63, 11). Jésus apparaît comme le nouveau Pasteur, le pasteur définitif qui porte à son accomplissement ce que Moïse avait fait : il nous conduit hors des eaux mortifères de la mer, hors des eaux de la mort. Dans ce contexte, nous pouvons nous souvenir que Moïse avait été mis par sa mère dans une corbeille et déposé dans le Nil. Ensuite, par la providence de Dieu, il avait été tiré de l'eau, porté de la mort à la vie, et ainsi – sauvé lui-même des eaux de la mort – il pouvait conduire les autres en les faisant passer à travers la mer de la mort. Pour nous Jésus est descendu dans les eaux obscures de la mort. Mais en vertu de son sang, nous dit la Lettre aux Hébreux, il a été remonté de la mort : son amour s'est uni à celui du Père et ainsi, de la profondeur de la mort, il a pu remonter à la vie. Maintenant il nous élève de la mort à la vraie vie. Oui, c'est ce qui se réalise dans le Baptême : il nous remonte vers lui, il nous attire dans la vraie vie. Il nous conduit à travers la mer souvent si obscure de l'histoire, où nous sommes fréquemment menacés de sombrer, au milieu des confusions et des dangers. Dans le Baptême, il nous prend comme par la main, il nous conduit sur le chemin qui passe à travers la Mer Rouge de ce temps et il nous introduit dans la vie sans fin, celle qui est vraie et juste. Tenons serrée sa main ! Quoiqu'il arrive ou quel que soit ce que nous rencontrons, n'abandonnons pas sa main ! Nous marchons alors sur le chemin qui conduit à la vie.

En second lieu, il y a le symbole de la lumière et du feu. Grégoire de Tours parle d'un usage qui, ici et là, s'est conservé longtemps, de prendre le feu nouveau pour la célébration de la Veillée pascale directement du soleil, au moyen d'un cristal : on recevait, à nouveau pour ainsi dire, lumière et feu du ciel, pour en allumer ensuite toutes les lumières et les feux de l'année. C'est un symbole de ce que nous célébrons dans la Veillée pascale. Par son amour, qui a un caractère radical et dans lequel le cœur de Dieu et le cœur de l'homme se sont touchés, Jésus Christ a vraiment pris la lumière du ciel et l'a apportée sur la terre – la lumière de la vérité et le feu de l'amour qui transforment l'être de l'homme. Il a apporté la lumière, et maintenant nous savons qui est Dieu et comment est Dieu. De ce fait, nous savons aussi comment sont les choses qui concernent l'homme ; ce que nous sommes, nous, et dans quel but nous existons. Être baptisés signifie que le feu de cette lumière est descendu jusqu'au plus intime de nous-mêmes. C'est pourquoi, dans l'Église ancienne, le Baptême était appelé aussi le Sacrement de

l'illumination : la lumière de Dieu entre en nous ; nous devenons ainsi nous-mêmes fils de la lumière. Cette lumière de la vérité qui nous indique le chemin, nous ne voulons pas la laisser s'éteindre. Nous voulons la protéger contre toutes les puissances qui veulent l'éteindre pour faire en sorte que nous soyons dans l'obscurité sur Dieu et sur nous-mêmes. De temps en temps, l'obscurité peut sembler commode. Je peux me cacher et passer ma vie à dormir. Cependant, nous ne sommes pas appelés aux ténèbres mais à la lumière. Dans les promesses baptismales, nous allumons, pour ainsi dire, de nouveau cette lumière, année après année : oui, je crois que le monde et ma vie ne proviennent pas du hasard, mais de la Raison éternelle et de l'Amour éternel, et qu'ils sont créés par le Dieu tout-puissant. Oui, je crois qu'en Jésus Christ, par son incarnation, par sa croix et sa résurrection, s'est manifesté le Visage de Dieu ; et qu'en Lui Dieu est présent au milieu de nous, qu'il nous unit et nous conduit vers notre but, vers l'Amour éternel. Oui, je crois que l'Esprit Saint nous donne la Parole de vérité et illumine notre cœur ; je crois que dans la communion de l'Église nous devenons tous un seul Corps avec le Seigneur et ainsi nous allons à la rencontre de la résurrection et de la vie éternelle. Le Seigneur nous a donné la lumière de la vérité. Cette lumière est en même temps feu, force qui vient de Dieu, force qui ne détruit pas, mais qui veut transformer nos cœurs, afin que nous devenions vraiment des hommes de Dieu et que sa paix devienne efficace en ce monde.

Dans l'Église ancienne, il était habituel que l'Évêque ou le prêtre après l'homélie exhorte les croyants en s'exclamant : « *Conversi ad Dominum* » – tournez-vous maintenant vers le Seigneur. Cela signifiait avant tout qu'ils se tournaient vers l'Est – dans la direction du lever du soleil comme signe du Christ qui revient, à la rencontre duquel nous allons dans la célébration de l'Eucharistie. Là où, pour une raison quelconque, cela n'était pas possible, en tout cas, ils se tournaient vers l'image du Christ, dans l'abside ou vers la Croix, pour s'orienter intérieurement vers le Seigneur. Car, en définitive, il s'agissait d'un fait intérieur : de la *conversio*, de tourner notre âme vers Jésus Christ et ainsi vers le Dieu vivant, vers la vraie lumière. Était aussi lié à cela l'autre exclamation qui, aujourd'hui encore, avant le Canon, est adressée à la communauté croyante : « *Sursum corda* » – élevons nos cœurs hors de tous les enchevêtrements de nos préoccupations, de nos désirs, de nos angoisses, de notre distraction – élevez vos cœurs, le plus profond de vous-même ! Dans les deux exclamations, nous sommes en quelque sorte exhortés à un renouvellement de notre Baptême : *Conversi ad Dominum* – nous devons toujours de nouveau nous détourner des mauvaises directions dans lesquelles nous nous mouvons si souvent en pensée et en action. Nous devons toujours de nouveau nous tourner vers Lui, qui est le Chemin, la Vérité et la Vie. Nous devons toujours de nouveau devenir des « convertis », tournés avec toute notre vie vers le Seigneur. Et nous devons toujours de nouveau faire en sorte que notre cœur soit soustrait à la force de gravité qui le tire vers le bas, et que nous l'élevions intérieurement vers le haut : dans la vérité et l'amour. En cette heure, remercions le Seigneur, parce qu'en vertu de la force de sa parole et de ses Sacrements, il nous oriente dans la juste direction et attire notre cœur vers le haut. Et nous le prions ainsi : Oui, Seigneur, fait que nous devenions des personnes pascals, des hommes et des femmes de la lumière, remplis du feu de ton amour. Amen.

Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 11 avril 2009

Chers Frères et Sœurs ! Dans son Évangile saint Marc nous raconte que les disciples, en descendant du mont de la Transfiguration, discutaient entre eux, se demandant ce que voulait dire « ressusciter d'entre les morts » (cf. Mc 9, 10). Peu avant, le Seigneur leur avait annoncé

sa passion et sa résurrection après trois jours. Pierre avait protesté à l'annonce de sa mort. Mais maintenant, ils se demandaient comment pouvait être compris le terme de « résurrection ». Est-ce que cela ne nous arrive pas à nous aussi ? Noël, la naissance de l'Enfant divin, nous est en quelque sorte compréhensible de manière immédiate. Nous pouvons aimer l'Enfant, nous pouvons imaginer la nuit de Bethléem, la joie de Marie, la joie de saint Joseph et des bergers ainsi que la jubilation des anges. Mais la résurrection ? – qu'est-ce que c'est ? Cela n'entre pas dans le cadre de nos expériences, et ainsi le message reste souvent, dans une certaine mesure, incompris, il apparaît comme quelque chose du passé. L'Église essaie de nous introduire à sa compréhension, en traduisant cet événement mystérieux par le langage des symboles dans lesquels nous pouvons en quelque manière contempler ce fait bouleversant. Dans la Veillée pascale, elle nous montre la signification de ce jour essentiellement à travers trois symboles : la lumière, l'eau et le cantique nouveau – l'alléluia.

Il y a tout d'abord la lumière. La création de Dieu – dont nous venons d'entendre le récit biblique – commence par ces paroles : « Que la lumière soit ! » (Gn 1, 3). Là où il y a la lumière, la vie apparaît, le chaos peut se transformer en cosmos. Dans le message biblique, la lumière est l'image la plus immédiate de Dieu : Il est tout entier Clarté, Vie, Vérité, Lumière. Dans la Veillée pascale, l'Église lit le récit de la création comme une prophétie. Dans la résurrection, ce que ce texte décrit comme le début de toutes choses, s'accomplit d'une manière plus sublime. Dieu dit à nouveau : « Que la lumière soit ! ». La résurrection de Jésus est une irruption de lumière. La mort a été vaincue, le sépulcre est grand ouvert. Le Ressuscité est lui-même la Lumière, la Lumière du monde. Avec la résurrection, le jour de Dieu entre dans les nuits de l'histoire. À partir de la résurrection, la lumière de Dieu se répand dans le monde et dans l'histoire. Le jour se lève. Seule cette Lumière – Jésus Christ – est la lumière véritable, bien plus que le phénomène physique de lumière. Il est la Lumière pure : Dieu lui-même, qui fait naître une nouvelle création au cœur de l'ancienne, transforme le chaos en cosmos.

Efforçons-nous de comprendre cela un peu mieux encore. Pourquoi le Christ est-il Lumière ? Dans l'Ancien Testament, la Torah était considérée comme la lumière venant de Dieu pour le monde et pour les hommes. Dans la création elle sépare la lumière des ténèbres, c'est-à-dire le bien du mal. Elle indique à l'homme la voie juste pour qu'il puisse vivre véritablement. Elle lui indique le bien, elle lui montre la vérité et elle le conduit vers l'amour, qui est son contenu le plus profond. Elle est « une lampe » sur nos pas et « une lumière » sur le chemin (cf. Ps 118, 105). Les chrétiens d'ailleurs le savaient : la Torah est présente dans le Christ, la Parole de Dieu est présente en Lui en tant que Personne. La Parole de Dieu est la vraie Lumière dont l'homme a besoin. Cette Parole est présente en Lui, dans le Fils. Le Psaume 18 compare la Torah au soleil qui, à son lever, manifeste la gloire de Dieu de manière visible dans le monde entier. Les chrétiens comprennent : oui, dans la résurrection le Fils de Dieu a surgi comme Lumière sur le monde. Le Christ est la grande Lumière d'où provient toute vie. Il nous fait reconnaître la gloire de Dieu d'un bout du monde à l'autre. Il nous montre la route. Il est le jour de Dieu qui, désormais, à mesure qu'il grandit, se répand sur toute la terre. Maintenant, en vivant avec Lui et par Lui, nous pouvons vivre dans la lumière.

Dans la Veillée pascale, l'Église représente le mystère de lumière du Christ par le signe du cierge pascal, dont la flamme est à la fois lumière et chaleur. Le symbolisme de la lumière est lié à celui du feu : luminosité et chaleur, luminosité et énergie de transformation contenue dans le feu – vérité et amour vont ensemble. Le cierge pascal brûle et ainsi il se consume : la croix et la résurrection sont inséparables. De la croix, de l'autodonation du Fils, naît la lumière, advient la vraie luminosité du monde. C'est au cierge pascal que tous nous allumons notre cierge,

surtout celui des nouveaux baptisés, pour lesquels le Sacrement fait descendre dans les profondeurs de leur cœur la lumière du Christ. L'Église antique qualifiait le Baptême de *fortismos*, sacrement de l'illumination, communication de la lumière, et elle le reliait inséparablement à la résurrection du Christ. Dans le Baptême, Dieu dit à celui qui va recevoir le sacrement : « Que la lumière soit ! ». Celui-ci est alors introduit dans la lumière du Christ. Le Christ sépare alors la lumière des ténèbres. En Lui nous pouvons reconnaître ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est luminosité et ce qui est obscurité. Avec Lui, jaillit en nous la lumière de la vérité et nous commençons à comprendre. Lorsqu'un jour Jésus vit venir à lui les foules qui se rassemblaient pour l'écouter et qui attendaient de lui une orientation, il en eut pitié, car ils étaient comme des brebis sans berger (cf. Mc 6, 34). Au milieu des courants contraires de l'époque, ils ne savaient pas vers qui aller. Combien sa compassion doit être grande aussi pour notre temps devant tous les grands discours derrière lesquels se cache en réalité un profond désarroi ! Où devons-nous aller ? Quelles sont les valeurs sur lesquelles nous pouvons nous régler ? Les valeurs selon lesquelles nous pouvons éduquer les jeunes, sans leur donner des règles qui peut-être ne résisteront pas, ni exiger d'eux des choses qui peut-être ne doivent pas leur être imposées ? Il est la Lumière. Le cierge du baptême est le symbole de l'illumination qui nous est communiquée par le Sacrement. C'est ainsi, qu'en cette heure, saint Paul nous parle d'une manière très directe. Dans la Lettre aux Philippiens, il dit qu'au sein d'une génération dévoyée et pervertie les chrétiens doivent briller comme des astres dans l'univers (cf. Ph 2, 15). Prions le Seigneur pour qu'au milieu de la confusion de ce temps, la petite flamme du cierge qu'Il a allumée en nous, la lumière délicate de sa parole et de son amour, ne s'éteigne pas en nous, mais qu'elle grandisse et devienne toujours plus lumineuse. Afin que nous soyons, avec Lui, des fils du jour, des foyers de lumière pour notre temps.

Le deuxième symbole de la Veillée pascale – de la nuit du Baptême – est l'eau. Dans la Sainte Écriture, et donc également dans la structure intérieure du sacrement du Baptême, elle apparaît avec deux sens opposés. Il y a d'une part la mer qui est vue comme la puissance antagoniste de la vie sur la terre, comme une menace permanente, à laquelle toutefois Dieu a imposé une limite. Pour cette raison l'Apocalypse dit en parlant du monde nouveau de Dieu qu'il n'y aura plus de mer (cf. 21, 1). C'est l'élément de la mort. Et il devient ainsi la représentation symbolique de la mort de Jésus en croix : le Christ est descendu dans la mer, dans les eaux de la mort comme Israël dans la Mer Rouge. Relevé de la mort, Il nous donne la vie. Cela signifie que le Baptême n'est pas seulement un bain, mais une nouvelle naissance : avec le Christ nous descendons quasiment dans l'océan de la mort, pour remonter comme des créatures nouvelles.

L'eau nous est présentée aussi d'une autre manière : comme la source fraîche qui donne la vie, ou aussi comme le grand fleuve d'où provient la vie. Selon la règle primitive de l'Église, le Baptême devait être administré avec de l'eau de source vive. Sans eau, il n'y a pas de vie. L'importance que les puits revêtent dans la Sainte Écriture est frappante. Ce sont des lieux où jaillit la vie. Près du puits de Jacob, le Christ annonce à la Samaritaine le puits nouveau, l'eau de la vraie vie. Il se manifeste à elle comme le nouveau Jacob, le Jacob définitif, qui ouvre à l'humanité le puits qu'elle attend : l'eau qui donne la vie qui ne s'épuise jamais (cf. Jn 4, 5-15). Saint Jean nous raconte qu'un soldat avec une lance perça le côté de Jésus et que, de son côté ouvert – de son cœur transpercé –, sortit du sang et de l'eau (cf. Jn 19, 34). L'Église primitive y a vu un symbole du Baptême et de l'Eucharistie qui dérivent du cœur transpercé de Jésus. Dans la mort, Jésus est devenu Lui-même la source. Au cours d'une vision, le prophète Ézéchiël avait vu le nouveau Temple duquel jaillit une source qui devient un grand fleuve qui donne la vie (cf. Ez 47, 1-12) – dans une terre qui souffrait toujours de la soif et du manque d'eau, c'était là une

grande vision d'espérance. La chrétienté des débuts a compris : dans le Christ, cette vision s'est réalisée. Il est le vrai et vivant Temple de Dieu. C'est Lui la source d'eau vive. De lui jaillit le grand fleuve qui, dans le Baptême, fait fructifier le monde et le renouvelle, le grand fleuve d'eau vive, son Évangile qui rend la terre féconde. Jésus a cependant prophétisé une chose encore plus grande. Il dit : « celui qui croit en moi... des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur » (Jn 7, 38). Dans le Baptême, le Seigneur fait de nous non seulement des personnes de lumière, mais aussi des sources d'où jaillit l'eau vive. Nous connaissons tous de telles personnes, qui nous laissent en quelque sorte rafraîchis et renouvelés ; des personnes qui sont comme une source vive d'eau pure. Nous ne devons pas nécessairement penser à des personnes remarquables comme Augustin, François d'Assise, Thérèse d'Avila, Mère Teresa de Calcutta, etc., par lesquelles des fleuves d'eau vive sont vraiment entrées dans l'histoire. Dieu merci, ces personnes qui sont une source, nous les trouvons aussi continuellement dans notre vie quotidienne. Certes, nous rencontrons aussi le contraire : des personnes dont émane une atmosphère semblable à celle provenant d'un étang où l'eau stagne ou qui est même empoisonnée. Demandons au Seigneur, qui nous a donné la grâce du Baptême, de pouvoir être toujours des sources d'eau pure, fraîche, jaillissant de la source de sa vérité et de son amour !

Le troisième grand symbole de la Veillée pascale est de nature toute particulière ; il implique l'homme lui-même. C'est entonner le chant nouveau – l'alléluia. Quand un homme fait l'expérience d'une grande joie, il ne peut pas la garder pour lui. Il doit l'exprimer, la communiquer. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'une personne est touchée par la lumière de la Résurrection et entre ainsi en contact avec la Vie même, avec la Vérité et avec l'Amour ? Elle ne peut pas se contenter simplement d'en parler. Parler ne suffit plus. Elle doit chanter. L'acte de chanter est mentionné pour la première fois dans la Bible après le passage de la Mer Rouge. Israël s'est libéré de l'esclavage. Il est sorti des profondeurs menaçantes de la mer. Il est comme né de nouveau. Il vit et il est libre. La Bible décrit la réaction du peuple face à ce grand événement du salut par la phrase : « Le peuple mit sa foi dans le Seigneur et dans son serviteur Moïse » (Ex 14, 31). Il s'ensuit la deuxième réaction qui, par une sorte de nécessité intérieure, surgit de la première : « Alors Moïse et les fils d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur... ». Durant la veillée pascale, chaque année, nous qui sommes chrétiens, nous entonnons après la troisième lecture ce chant, nous le chantons comme notre chant, parce que nous aussi, à travers la puissance de Dieu, nous avons été tirés hors de l'eau, libérés et rendus à la vraie vie.

En ce qui concerne l'histoire du chant de Moïse après la libération d'Israël de l'Égypte et après la remontée de la Mer Rouge, on trouve un parallélisme surprenant dans l'Apocalypse de saint Jean. Avant le début des sept derniers fléaux imposés à la terre, au voyant apparaît quelque chose « comme une mer transparente, et pleine de flammes ; et, debout au bord de cette mer transparente, il y avait tous ceux qui ont remporté la victoire sur la Bête, sur son image et le chiffre contenu dans les lettres de son nom. Ils tiennent en main les harpes de Dieu, et ils chantent le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, le cantique de l'Agneau... » (Ap 15, 2s). Cette image décrit la situation des disciples de Jésus Christ à toutes les époques, la situation de l'Église dans l'histoire de ce monde. Considérée humainement, elle est en elle-même contradictoire. D'un côté, la communauté se trouve dans l'Exode, au milieu de la Mer Rouge. Dans une mer qui, paradoxalement, est à la fois de glace et de feu. Et l'Église ne doit-elle pas toujours marcher, pour ainsi dire, sur la mer, à travers le froid et le feu ? Humainement parlant, elle devrait sombrer. Mais tandis qu'elle marche encore au milieu de la Mer Rouge, elle chante – elle entonne le chant de louange des justes : le chant de Moïse et de l'Agneau, dans lequel s'accordent l'Ancienne et la Nouvelle Alliance. Alors qu'au fond elle devrait sombrer, l'Église

chante le chant d'action de grâce de ceux qui sont sauvés. Elle marche sur les eaux de mort de l'histoire et toutefois elle est déjà ressuscitée. En chantant, elle s'agrippe à la main du Seigneur, qui la tient au-dessus des eaux. Et elle sait qu'ainsi elle est hissée hors de la force de gravité de la mort et du mal – force à de laquelle il serait impossible autrement d'échapper – qu'elle est élevée et attirée au sein de la force de gravité de Dieu, de la vérité et de l'amour. Pour l'instant, l'Église et nous tous nous nous trouvons encore entre les deux champs de gravité. Mais depuis que le Christ est ressuscité, la gravitation de l'amour est plus forte que celle de la haine ; la force de gravité de la vie est plus forte que celle de la mort. N'est-ce pas là réellement la situation de l'Église de tout temps, notre situation ? On a toujours l'impression qu'elle doit sombrer et, toujours, elle est déjà sauvée. Saint Paul a décrit cette situation par ces mots : « On nous croit mourants, et nous sommes bien vivants » (2 Co 6, 9). La main salvatrice du Seigneur nous soutient, et ainsi nous pouvons chanter dès à présent le chant de ceux qui sont sauvés, le chant nouveau de ceux qui sont ressuscités : alléluia ! Amen.

Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 3 avril 2010

Chers frères et sœurs, Une ancienne légende juive, tirée du livre apocryphe : « La vie d'Adam et Ève », raconte que, pendant sa dernière maladie, Adam aurait envoyé son fils Set avec Ève dans la région du Paradis pour prendre l'huile de la miséricorde, afin d'être oint de celle-ci et ainsi être guéri. Après toutes les prières et les larmes des deux à la recherche de l'arbre de la vie, l'Archange Michel apparaît pour leur dire qu'ils n'obtiendraient pas l'huile de l'arbre de la miséricorde et qu'Adam devrait mourir. Plus tard, des lecteurs chrétiens ont ajouté à cette communication de l'Archange une parole de consolation. L'Archange aurait dit qu'après 5.500 ans, serait venu l'aimable Roi Christ, le Fils de Dieu, et qu'il aurait oint avec l'huile de sa miséricorde tous ceux qui auraient cru en Lui. « L'huile de la miséricorde, d'éternité en éternité, sera donnée à tous ceux qui devront renaître de l'eau et de l'Esprit Saint. Alors le fils de Dieu, riche d'amour, le Christ, descendra dans les profondeurs de la terre et conduira ton père au Paradis, auprès de l'arbre de la miséricorde ». Dans cette légende, devient visible toute l'affliction de l'homme face à son destin de maladie, de souffrance et de mort, qui nous a été imposé. La résistance que l'homme oppose à la mort apparaît évidente : quelque part – ont pensé à maintes reprises les hommes – il doit bien y avoir l'herbe médicinale contre la mort. Tôt ou tard, il devrait être possible de trouver le remède non seulement contre telle ou telle maladie, mais contre la véritable fatalité – contre la mort. En somme, le remède de l'immortalité devrait exister. Aujourd'hui aussi les hommes sont à la recherche de cette substance curative. La science médicale actuelle s'efforce, non d'exclure à proprement parler la mort, mais d'en éliminer toutefois le plus grand nombre possible de causes, de la reculer toujours plus ; de procurer une vie toujours meilleure et plus longue. Mais réfléchissons encore un instant : qu'en serait-il vraiment, si l'on parvenait, peut-être pas à exclure totalement la mort, mais à la reculer indéfiniment, à parvenir à un âge de plusieurs centaines d'années ? Serait-ce une bonne chose ? L'humanité vieillirait dans une proportion extraordinaire, il n'y aurait plus de place pour la jeunesse. La capacité d'innovation s'éteindrait et une vie interminable serait, non pas un paradis, mais plutôt une condamnation. La véritable herbe médicinale contre la mort devrait être différente. Elle ne devrait pas apporter simplement un prolongement indéfini de la vie actuelle. Elle devrait transformer notre vie de l'intérieur. Elle devrait créer en nous une vie nouvelle, réellement capable d'éternité : elle devrait nous transformer au point de ne pas finir avec la mort, mais de commencer seulement avec elle en

plénitude. La nouveauté et l'inouï du message chrétien, de l'Évangile de Jésus-Christ, était et est encore maintenant ce qui nous est dit : oui, cette herbe médicinale contre la mort, ce vrai remède de l'immortalité existe. Il a été trouvé. Il est accessible. Dans le Baptême, ce remède nous est donné. Une vie nouvelle commence en nous, une vie nouvelle qui mûrit dans la foi et n'est pas effacée par la mort de la vie ancienne, mais qui, seulement alors, est portée pleinement à la lumière.

À cela certains, peut-être beaucoup, répondront : le message, je le perçois certes, mais la foi me manque. De même, qui veut croire, demandera : mais en est-il vraiment ainsi ? Comment devons-nous nous l'imaginer ? Comment se réalise cette transformation de la vie ancienne, si bien que se forme en elle la vie nouvelle qui ne connaît pas la mort. Encore une fois, un écrit juif ancien peut nous aider à avoir une idée de ce processus mystérieux qui débute en nous au Baptême. On y raconte que l'ancêtre Énoch est enlevé jusqu'au trône de Dieu. Mais il eut peur devant les glorieuses puissances angéliques et, dans sa faiblesse humaine, il ne put contempler le Visage de Dieu. « Alors Dieu dit à Michel – ainsi continue le livre d'Énoch – : "Prends Énoch et ôte-lui ses vêtements terrestres. Oint-le d'huile douce et revêt-le des habits de gloire !" Et Michel m'ôta mes vêtements, il m'oint d'huile douce, et cette huile était plus qu'une lumière radieuse... Sa splendeur était semblable aux rayons du soleil. Lorsque je me vis, j'étais comme un des êtres glorieux » (Ph. Rech, *Inbild des Kosmos*, II 524).

C'est précisément cela – le fait d'être revêtu du nouvel habit de Dieu – qui se produit au Baptême ; c'est ce que nous dit la foi chrétienne. Certes, ce changement de vêtements est un parcours qui dure toute la vie. Ce qui se produit au Baptême est le début d'un processus qui embrasse toute notre vie – nous rend capable d'éternité, de sorte que, dans l'habit de lumière de Jésus Christ, nous pouvons apparaître devant Dieu et vivre avec Lui pour toujours.

Dans le rite du Baptême, il y a deux éléments dans lesquels cet événement s'exprime et devient visible également comme une exigence pour notre vie ultérieure. Il y a tout d'abord le rite des renoncements et des promesses. Dans l'Église primitive, celui qui devait recevoir le Baptême se tournait vers l'occident, symbole des ténèbres, du coucher du soleil, de la mort et donc de la domination du péché. Celui qui devait recevoir le Baptême se tournait dans cette direction et prononçait un triple « non » : au diable, à ses pompes et au péché. Par cet étrange parole « pompes », c'est-à-dire le faste du diable, était indiquée la splendeur de l'ancien culte des dieux et de l'ancien théâtre, où l'on éprouvait du plaisir à voir des personnes vivantes déchiquetées par des bêtes féroces. Ce triple refus était ainsi le refus d'un type de culture qui enchaînait l'homme à l'adoration du pouvoir, au monde de la cupidité, au mensonge, à la cruauté. C'était un acte de libération de l'imposition d'une forme de vie, qui se présentait comme un plaisir et qui, toutefois, poussait à la destruction de ce qui, dans l'homme, sont ses meilleures qualités. Ce renoncement – avec un déroulement moins dramatique – constitue aujourd'hui encore une partie essentielle du baptême. En lui, nous ôtons les « vêtements anciens » avec lesquels on ne peut se tenir devant Dieu. Ou mieux : nous commençons à les quitter. Ce renoncement est, en effet, une promesse dans laquelle nous tenons la main du Christ, afin qu'il nous guide et nous revête. Quels que soient les « vêtements » que nous enlevons, quelle que soit la promesse que nous prononçons, on rend évident quand nous lisons au cinquième chapitre de la Lettre aux Galates, ce que Paul appelle les « œuvres de la chair » – terme qui signifie justement les vêtements anciens que nous devons quitter. Paul les désigne de cette manière : « débauche, impureté, obscénité, idolâtrie, sorcellerie, haines, querelles, jalousie, colère, envie, divisions, sectarisme, rivalités, beuveries, gloutonnerie et autres choses

du même genre » (Ga 5, 19ss). Ce sont ces vêtements que nous enlevons ; ce sont les vêtements de la mort.

Puis celui qui allait être baptisé dans l'Église primitive se tournait vers l'orient – symbole de la lumière, symbole du nouveau soleil de l'histoire, nouveau soleil qui se lève, symbole du Christ. Celui qui va être baptisé détermine la nouvelle direction de sa vie : la foi dans le Dieu trinitaire auquel il se remet. Ainsi Dieu lui-même nous revêt de l'habit de lumière, de l'habit de la vie. Paul appelle ces nouveaux « vêtements » « fruit de l'Esprit » et il les décrit avec les mots suivants : « amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, humilité et maîtrise de soi » (Ga 5, 22).

Dans l'Église primitive, celui qui allait être baptisé était ensuite réellement dépouillé de ses vêtements. Il descendait dans les fonts baptismaux et il était immergé trois fois – symbole de la mort qui exprime toute la radicalité de ce dépouillement et de ce changement de vêtement. Cette vie, qui, de toutes façons est vouée à la mort, celui qui va recevoir le baptême la remet à la mort, avec le Christ, et, par Lui, il se laisse entraîner et élever à la vie nouvelle qui le transforme pour l'éternité. Puis, remontant des eaux baptismales, les néophytes étaient revêtus du vêtement blanc, du vêtement de lumière de Dieu, et ils recevaient le cierge allumé en signe de la nouvelle vie dans la lumière que Dieu lui-même avait allumée en eux. Ils le savaient : ils avaient obtenu le remède de l'immortalité qui, à présent, au moment de recevoir la sainte communion, prenait pleinement forme. En elle, nous recevons le Corps du Seigneur ressuscité et nous sommes, nous aussi, attirés dans ce Corps, si bien que nous sommes déjà protégés en Celui qui a vaincu la mort et qui nous porte à travers la mort.

Au cours des siècles, les symboles sont devenus moins nombreux, mais l'évènement essentiel du Baptême est toutefois resté le même. Il n'est pas seulement un bain, encore moins un accueil un peu complexe dans une nouvelle association. Il est mort et résurrection, une renaissance à la vie nouvelle.

Oui, l'herbe médicinale contre la mort existe. Le Christ est l'arbre de la vie, rendu à nouveau accessible. Si nous nous conformons à Lui, alors nous sommes dans la vie. C'est pourquoi nous chanterons, en cette nuit de la Résurrection, de tout notre cœur l'alléluia, le cantique de la joie qui n'a pas besoin de paroles. C'est pourquoi Paul peut dire aux Philippiens : « Soyez toujours dans la joie du Seigneur ; laissez-moi vous le redire : soyez dans la joie » (Ph 4, 4). La joie ne peut se commander. On peut seulement la donner. Le Seigneur ressuscité nous donne la joie : la vraie vie. Désormais, nous sommes pour toujours gardés dans l'amour de Celui à qui il a été donné tout pouvoir au ciel et sur la terre (cf. Mt 28, 18). Sûrs d'être exaucés, demandons donc, par la prière sur les offrandes que l'Église élève en cette nuit : Avec ces offrandes, Seigneur, reçois les prières de ton peuple ; fais que le sacrifice inauguré dans le Mystère pascal nous procure la guérison éternelle. Amen.

Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 23 avril 2011

Chers frères et sœurs ! Deux grands signes caractérisent la célébration liturgique de la Veillée Pascale. Il y a d'abord le feu qui devient lumière. La lumière du cierge pascal, qui au cours de la procession à travers l'église enveloppée dans l'obscurité de la nuit devient une vague de lumières et nous parle du Christ comme véritable étoile du matin, qui ne se couche pas éternellement – du Ressuscité en qui la lumière a vaincu les ténèbres. Le deuxième signe est

l'eau. Elle rappelle, d'une part les eaux de la Mer Rouge, l'effondrement et la mort, le mystère de la croix. Ensuite cependant, elle se présente à nous comme une eau de source, comme un élément qui apporte la vie dans la sécheresse. Elle devient ainsi l'image du Sacrement du Baptême, qui nous rend participants de la mort et de la résurrection de Jésus Christ.

Toutefois, les grands signes de la création, la lumière et l'eau ne sont pas les seuls à faire partie de la liturgie de la Veillée Pascale. Une caractéristique absolument essentielle de la Veillée, c'est aussi le fait qu'elle nous conduit à une importante rencontre avec la parole de la Sainte Écriture. Avant la réforme liturgique il y avait douze lectures de l'Ancien Testament et deux du Nouveau Testament. Celles du Nouveau Testament sont restées. Le nombre des lectures de l'Ancien Testament a été fixé à sept, mais, selon les situations locales, il peut aussi être réduit à trois lectures. À travers une grande vision panoramique, l'Église veut nous conduire, tout au long du chemin de l'histoire du salut, depuis la création, à travers l'élection et la libération d'Israël, jusqu'aux témoignages prophétiques, grâce auxquels toute cette histoire se dirige toujours plus clairement vers Jésus Christ. Dans la tradition liturgique toutes ces lectures ont été appelées prophéties. Même quand elles ne sont pas directement des annonces d'évènements futurs, elles ont un caractère prophétique, elles nous montrent le fondement profond et l'orientation de l'histoire. Elles font en sorte que la création et l'histoire laissent transparaître l'essentiel. Ainsi, elles nous prennent par la main et nous conduisent vers le Christ, elles nous montrent la vraie lumière.

Le cheminement sur les routes de la Sainte Écriture commence, durant la Veillée Pascale, par le récit de la création. La liturgie veut nous dire par là que le récit de la création est aussi une prophétie. Il n'est pas une information sur le déroulement extérieur du devenir du cosmos et de l'homme. Les Pères de l'Église en étaient bien conscients. Ils n'ont pas compris ce récit comme une narration sur le déroulement des origines des choses, mais comme un renvoi à l'essentiel, au vrai principe et à la fin de notre être. Or, nous pouvons donc nous demander : mais est-il vraiment important durant la Veillée Pascale de parler aussi de la création ? Ne pourrait-on pas commencer par les évènements au cours desquels Dieu appelle l'homme, se constitue un peuple et crée son histoire avec les hommes sur la terre ? La réponse doit être : non. Omettre la création signifierait se méprendre sur l'histoire même de Dieu avec les hommes, la réduire, ne plus voir son véritable ordre de grandeur. Le rayon de l'histoire que Dieu a fondé parvient jusqu'aux origines, jusqu'à la création. Notre profession de foi commence par les paroles : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ». Si nous omettons ce commencement du Credo, l'histoire du salut tout entière devient trop réduite et trop petite. L'Église n'est pas une association quelconque qui s'occupe des besoins religieux des hommes, et qui a justement le but limité de cette association. Non, elle met l'homme en contact avec Dieu et donc avec le principe de toute chose. C'est pourquoi Dieu nous concerne comme Créateur et c'est pour cela que nous avons une responsabilité envers la création. Notre responsabilité s'étend jusqu'à la création, parce qu'elle provient du Créateur. C'est seulement parce que Dieu a tout créé qu'il peut nous donner vie et conduire notre vie. La vie dans la foi de l'Église n'embrasse pas seulement un domaine de sensations et de sentiments et peut-être d'obligations morales. Elle embrasse l'homme dans sa totalité, depuis ses origines et dans la perspective de l'éternité. C'est seulement parce que la création appartient à Dieu que nous pouvons nous fier à lui jusqu'au bout. Et c'est seulement parce qu'il est Créateur qu'il peut nous donner la vie pour l'éternité. La joie pour la création, la gratitude pour la création et la responsabilité à son égard sont inséparables.

Le message central du récit de la création se laisse déterminer encore plus précisément. Dans les premières paroles de son Évangile, saint Jean a résumé la signification essentielle de ce récit en cette unique phrase : « Au commencement était le Verbe ». En effet, le récit de la création que nous venons d'écouter est caractérisé par la phrase qui revient régulièrement : « Dieu dit... ». Le monde est un produit de la Parole, du Logos, comme l'exprime Jean avec un terme central de la langue grecque. « Logos » signifie « raison », « sens », « parole ». Il ne signifie pas seulement « raison », mais Raison créatrice qui parle et qui se communique elle-même. C'est une Raison qui est sens et qui crée elle-même du sens. Le récit de la création nous dit, donc, que le monde est un produit de la Raison créatrice. Et ainsi il nous dit qu'à l'origine de toutes choses il n'y avait pas ce qui est sans raison, sans liberté, mais que le principe de toutes choses est la Raison créatrice, est l'amour, est la liberté. Ici nous nous trouvons face à l'alternative ultime qui est en jeu dans le débat entre foi et incrédulité : l'irrationalité, l'absence de liberté et le hasard sont-ils le principe de tout, ou bien la raison, la liberté, l'amour sont-ils le principe de l'être ? Le primat revient-il à l'irrationalité ou à la raison ? C'est là la question en dernière analyse. Comme croyants nous répondons par le récit de la création et avec Saint Jean : à l'origine, il y a la raison. À l'origine il y a la liberté. C'est pourquoi être une personne humaine est une bonne chose. Il n'est pas exact que dans l'univers en expansion, à la fin, dans un petit coin quelconque du cosmos se forma aussi, par hasard, une certaine espèce d'être vivant, capable de raisonner et de tenter de trouver dans la création une raison ou de l'avoir en elle. Si l'homme était seulement un tel produit accidentel de l'évolution en quelque lieu à la marge de l'univers, alors sa vie serait privée de sens ou même un trouble de la nature. Non, au contraire : la raison est au commencement, la Raison créatrice, divine. Et puisqu'elle est Raison, elle a créé aussi la liberté ; et puisqu'on peut faire de la liberté un usage indu, il existe aussi ce qui est contraire à la création. C'est pourquoi une épaisse ligne obscure s'étend, pour ainsi dire, à travers la structure de l'univers et à travers la nature de l'homme. Mais malgré cette contradiction, la création comme telle demeure bonne, la vie demeure bonne, parce qu'à l'origine il y a la Raison bonne, l'amour créateur de Dieu. C'est pourquoi le monde peut être sauvé. C'est pour cela que nous pouvons et nous devons nous mettre du côté de la raison, de la liberté et de l'amour – du côté de Dieu qui nous aime tellement qu'il a souffert pour nous, afin que de sa mort puisse surgir une vie nouvelle, définitive, guérie.

Le récit vétérotestamentaire de la création, que nous avons entendu, indique clairement cet ordre des réalités. Cependant il nous fait faire encore un pas en avant. Il a structuré le processus de la création dans le cadre d'une semaine qui va vers le samedi, y trouvant son achèvement. Pour Israël, le samedi était le jour où tous pouvaient participer au repos de Dieu, où homme et animal, maître et esclave, grands et petits étaient unis dans la liberté de Dieu. Ainsi le samedi était une expression de l'alliance entre Dieu et l'homme et la création. De cette façon, la communion entre Dieu et l'homme n'apparaît pas comme quelque chose de rajouté, instauré par la suite dans un monde dont la création était déjà terminée. L'alliance, la communion entre Dieu et l'homme, est prévue au plus profond de la création. Oui, l'alliance est la raison intrinsèque de la création comme la création est le présupposé extérieur de l'alliance. Dieu a fait le monde pour qu'il y ait un lieu où il puisse communiquer son amour et d'où la réponse d'amour lui retourne. Devant Dieu, le cœur de l'homme qui lui répond est plus grand et plus important que l'immense cosmos matériel tout entier qui, certainement, nous laisse entrevoir quelque chose de la grandeur de Dieu.

À Pâques et à la suite de l'expérience pascalle des chrétiens, nous devons cependant faire encore un autre pas. Le samedi est le septième jour de la semaine. Après six jours, où l'homme

participe, en un certain sens, au travail de la création de Dieu, le samedi est le jour du repos. Mais dans l'Église naissante, quelque chose d'inouï s'est produit : à la place du samedi, du septième jour, vient le premier jour. Comme jour de l'assemblée liturgique, il est le jour de la rencontre avec Dieu par Jésus Christ qui, le premier jour, le dimanche, a rencontré les siens en tant que Ressuscité, après que ceux-ci eurent trouvé le tombeau vide. La structure de la semaine est maintenant renversée. Elle n'est plus dirigée vers le septième jour, pour y participer au repos de Dieu. Elle commence par le premier jour comme jour de la rencontre avec le Ressuscité. Cette rencontre se renouvelle sans cesse dans la célébration de l'Eucharistie, où le Seigneur vient de nouveau au milieu des siens et se donne à eux, se laisse, pour ainsi dire, toucher par eux, se met à table avec eux. Ce changement est un fait extraordinaire, si on considère que le samedi, le septième jour comme jour de la rencontre avec Dieu, est profondément enraciné dans l'Ancien Testament. Si nous nous rappelons que le parcours depuis le travail jusqu'au jour du repos correspond aussi à une logique naturelle, le caractère dramatique de ce tournant devient encore plus évident. Ce processus révolutionnaire, qui s'est vérifié tout de suite au début du développement de l'Église, n'est explicable que par le fait qu'en ce jour quelque chose d'inouï était arrivé. Le premier jour de la semaine était le troisième jour après la mort de Jésus. C'était le jour où il s'était montré aux siens comme le Ressuscité. Cette rencontre, en effet, avait en soi quelque chose de bouleversant. Le monde était changé. Celui qui était mort vivait d'une vie qui n'était plus menacée d'aucune mort. Une nouvelle forme de vie, une nouvelle dimension de la création, avait été inaugurée. Le premier jour, selon le récit de la Genèse, est le jour où commence la création. À présent il était devenu d'une façon nouvelle le jour de la création, il était devenu le jour de la nouvelle création. Nous célébrons le premier jour. Ainsi nous célébrons Dieu, le Créateur, et sa création. Oui, je crois en Dieu, Créateur du ciel et de la terre. Et nous célébrons le Dieu qui s'est fait homme, a souffert, est mort et a été enseveli et est ressuscité. Nous célébrons la victoire définitive du Créateur et de sa création. Nous célébrons ce jour comme origine et, en même temps, comme but de notre vie. Nous le célébrons parce qu'à présent, grâce au Ressuscité, il s'avère de façon définitive que la raison est plus forte que l'irrationalité, la vérité plus forte que le mensonge, l'amour plus fort que la mort. Nous célébrons le premier jour parce que nous savons que la ligne obscure qui traverse la création ne demeure pas pour toujours. Nous le célébrons, parce que nous savons que maintenant ce qui est dit à la fin du récit de la création est valable définitivement : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : c'était très bon » (Gn 1, 31). Amen.

Benoît XVI, Homélie – Samedi Saint 7 avril 2012

Chers frères et sœurs ! Pâques est la fête de la nouvelle création. Jésus est ressuscité et ne meurt plus. Il a enfoncé la porte vers une vie nouvelle qui ne connaît plus ni maladie ni mort. Il a pris l'homme en Dieu lui-même. « La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu » avait dit Paul dans la Première Lettre aux Corinthiens (15, 50). L'écrivain ecclésiastique Tertullien, au III^e siècle, en référence à la résurrection du Christ et à notre résurrection avait l'audace d'écrire : « Ayez confiance, chair et sang, grâce au Christ vous avez acquis une place dans le Ciel et dans le royaume de Dieu » (CCL II 994). Une nouvelle dimension s'est ouverte pour l'homme. La création est devenue plus grande et plus vaste. Pâques est le jour d'une nouvelle création, c'est la raison pour laquelle en ce jour l'Église commence la liturgie par l'ancienne création, afin que nous apprenions à bien comprendre la nouvelle. C'est pourquoi, au début de la Liturgie de la Parole durant la Vigile pascale, il y a le récit de la création du

monde. En relation à cela, deux choses sont particulièrement importantes dans le contexte de la liturgie de ce jour. En premier lieu, la création est présentée comme un tout dont fait partie le phénomène du temps. Les sept jours sont une image d'une totalité qui se déroule dans le temps. Ils sont ordonnés en vue du septième jour, le jour de la liberté de toutes les créatures pour Dieu et des unes pour les autres. La création est donc orientée vers la communion entre Dieu et la créature ; elle existe afin qu'il y ait un espace de réponse à la grande gloire de Dieu, une rencontre d'amour et de liberté. En second lieu, durant la Vigile pascale, du récit de la création, l'Église écoute surtout la première phrase : « Dieu dit : 'Que la lumière soit' ! » (Gen 1, 3). Le récit de la création, d'une façon symbolique, commence par la création de la lumière. Le soleil et la lune sont créés seulement le quatrième jour. Le récit de la création les appelle sources de lumière, que Dieu a placées dans le firmament du ciel. Ainsi il leur ôte consciemment le caractère divin que les grandes religions leur avaient attribué. Non, ce ne sont en rien des dieux. Ce sont des corps lumineux, créés par l'unique Dieu. Ils sont en revanche précédés de la lumière par laquelle la gloire de Dieu se reflète dans la nature de l'être qui est créé.

Qu'entend par là le récit de la création ? La lumière rend possible la vie. Elle rend possible la rencontre. Elle rend possible la communication. Elle rend possible la connaissance, l'accès à la réalité, à la vérité. Et en rendant possible la connaissance, elle rend possible la liberté et le progrès. Le mal se cache. La lumière par conséquent est aussi une expression du bien qui est luminosité et crée la luminosité. C'est le jour dans lequel nous pouvons œuvrer. Le fait que Dieu ait créé la lumière signifie que Dieu a créé le monde comme lieu de connaissance et de vérité, lieu de rencontre et de liberté, lieu du bien et de l'amour. La matière première du monde est bonne, l'être même est bon. Et le mal ne provient pas de l'être qui est créé par Dieu, mais existe seulement en vertu de la négation. C'est le « non ».

À Pâques, au matin du premier jour de la semaine, Dieu a dit de nouveau : « Que la lumière soit ! ». Auparavant il y avait eu la nuit du Mont des Oliviers, l'éclipse solaire de la passion et de la mort de Jésus, la nuit du sépulcre. Mais désormais c'est de nouveau le premier jour la création recommence entièrement nouvelle. « Que la lumière soit ! », dit Dieu, « et la lumière fut ». Jésus se lève du tombeau. La vie est plus forte que la mort. Le bien est plus fort que le mal. L'amour est plus fort que la haine. La vérité est plus forte que le mensonge. L'obscurité des jours passés est dissipée au moment où Jésus ressuscite du tombeau et devient, lui-même, pure lumière de Dieu. Ceci, toutefois, ne se réfère pas seulement à lui ni à l'obscurité de ces jours. Avec la résurrection de Jésus, la lumière elle-même est créée de façon nouvelle. Il nous attire tous derrière lui dans la nouvelle vie de la résurrection et vainc toute forme d'obscurité. Il est le nouveau jour de Dieu, qui vaut pour nous tous.

Mais comment cela peut-il arriver ? Comment tout cela peut-il parvenir jusqu'à nous de façon que cela ne reste pas seulement parole, mais devienne une réalité dans laquelle nous sommes impliqués ? Par le sacrement du Baptême et la profession de foi, le Seigneur a construit un pont vers nous, par lequel le nouveau jour vient à nous. Dans le Baptême, le Seigneur dit à celui qui le reçoit : *Fiat lux* que la lumière soit. Le nouveau jour, le jour de la vie indestructible vient aussi à nous. Le Christ te prend par la main. Désormais tu seras soutenu par lui et tu entreras ainsi dans la lumière, dans la vraie vie. Pour cette raison, l'Église primitive a appelé le Baptême « photismos » - illumination.

Pourquoi ? L'obscurité vraiment menaçante pour l'homme est le fait que lui, en vérité, est capable de voir et de rechercher les choses tangibles, matérielles, mais il ne voit pas où va le monde et d'où il vient. Où va notre vie elle-même. Ce qu'est le bien et ce qu'est le mal.

L'obscurité sur Dieu et sur les valeurs sont la vraie menace pour notre existence et pour le monde en général. Si Dieu et les valeurs, la différence entre le bien et le mal restent dans l'obscurité, alors toutes les autres illuminations, qui nous donnent un pouvoir aussi incroyable, ne sont pas seulement des progrès, mais en même temps elles sont aussi des menaces qui mettent en péril nous et le monde. Aujourd'hui nous pouvons illuminer nos villes d'une façon tellement éblouissante que les étoiles du ciel ne sont plus visibles. N'est-ce pas une image de la problématique du fait que nous soyons illuminés ? Sur les choses matérielles nous savons et nous pouvons incroyablement beaucoup, mais ce qui va au-delà de cela, Dieu et le bien, nous ne réussissons plus à l'identifier. C'est pourquoi, c'est la foi qui nous montre la lumière de Dieu, la véritable illumination, elle est une irruption de la lumière de Dieu dans notre monde, une ouverture de nos yeux à la vraie lumière

Chers amis, je voudrais enfin ajouter encore une pensée sur la lumière et sur l'illumination. Durant la Vigile pascale, la nuit de la nouvelle création, l'Église présente le mystère de la lumière avec un symbole tout à fait particulier et très humble : le cierge pascal. C'est une lumière qui vit en vertu du sacrifice. Le cierge illumine en se consumant lui-même. Il donne la lumière en se donnant lui-même. Ainsi il représente d'une façon merveilleuse le mystère pascal du Christ qui se donne lui-même et ainsi donne la grande lumière. En second lieu, nous pouvons réfléchir sur le fait que la lumière du cierge est du feu. Le feu est une force qui modèle le monde, un pouvoir qui transforme. Et le feu donne la chaleur. Là encore le mystère du Christ se rend à nouveau visible. Le Christ, la lumière est feu, il est la flamme qui brûle le mal transformant ainsi le monde et nous-mêmes. « Qui est près de moi est près du feu », exprime une parole de Jésus transmise par Origène. Et ce feu est en même temps chaleur, non une lumière froide, mais une lumière dans laquelle se rencontrent la chaleur et la bonté de Dieu.

Le grand hymne de l'Exultet, que le diacre chante au début de la liturgie pascale, nous fait encore remarquer d'une façon très discrète un autre aspect. Il rappelle que ce produit, la cire, est du en premier lieu au travail des abeilles. Ainsi entre en jeu la création tout entière. Dans la cire, la création devient porteuse de lumière. Mais, selon la pensée des Pères, il y a aussi une allusion implicite à l'Église. La coopération de la communauté vivante des fidèles dans l'Église est presque semblable à l'œuvre des abeilles. Elle construit la communauté de la lumière. Nous pouvons ainsi voir dans la cire un rappel fait à nous-mêmes et à notre communion dans la communauté de l'Église, qu'elle existe afin que la lumière du Christ puisse illuminer le monde.

Prions le Seigneur à présent de nous faire expérimenter la joie de sa lumière, et prions-le, afin que nous-mêmes nous devenions des porteurs de sa lumière, pour qu'à travers l'Église la splendeur du visage du Christ entre dans le monde (cf. LG 1). Amen.

Mgr Joseph Ratzinger, L'angoisse d'une absence. Trois méditations sur le Samedi Saint 1969

1 La crucifixion

À notre époque, on entend parler avec une insistance croissante de la mort de Dieu. Pour la première fois, chez Jean Paul, il ne s'agit que d'un cauchemar : Jésus mort annonce aux morts, depuis le toit du monde, que pendant son voyage dans l'au-delà il n'a rien trouvé, ni ciel, ni Dieu miséricordieux, mais seulement le néant infini, le silence du vide grand ouvert. Il s'agit encore d'un horrible rêve que l'on écarte en gémissant, au réveil, comme un rêve, justement,

même si l'on ne parviendra plus jamais à effacer l'angoisse, qui était depuis toujours en embuscade, sombre, au fond de l'âme.

Un siècle plus tard, chez Nietzsche, c'est une idée d'un sérieux mortel qui s'exprime dans un cri strident de terreur : « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et nous l'avons tué ! ». Cinquante ans plus tard, on en parle avec un détachement académique et l'on se prépare à une « théologie après la mort de Dieu ». On regarde autour de soi pour voir comment l'on peut continuer et l'on encourage les hommes à se préparer à prendre la place de Dieu. Le mystère terrible du Samedi saint, son abîme de silence, a donc acquis, à notre époque, une réalité écrasante. Car c'est cela le Samedi saint : jour du Dieu caché, jour de ce paradoxe inouï que nous exprimons dans le Credo avec ces mots : « descendu en enfer », descendu à l'intérieur du mystère de la mort. Le Vendredi saint, nous pouvions encore regarder le Crucifié. Le Samedi saint est vide, la lourde pierre du sépulcre neuf couvre le défunt, tout est passé, la foi semble être définitivement démasquée comme illusion. Aucun Dieu n'a sauvé ce Jésus qui prétendait être son Fils. Nous pouvons nous tranquilliser : les prudents qui, auparavant, avaient été quelque peu ébranlés au fond d'eux-mêmes à l'idée qu'ils s'étaient peut-être trompés, ont eu raison en fait. Samedi saint : jour de la sépulture de Dieu ; n'est-ce pas là, de façon impressionnante, notre jour ? Notre siècle ne commence-t-il pas à être un grand Samedi saint, jour de l'absence de Dieu, jour où le cœur des disciples est également envahi par un vide effrayant, un vide qui s'élargit de plus en plus, si bien qu'ils se préparent, remplis de honte et d'angoisse, à rentrer chez eux ? N'est-ce pas le jour où, sombres et brisés par le désespoir, ils se dirigent vers Emmaüs, sans du tout se rendre compte que celui qu'ils croyaient mort est au milieu d'eux ?

Dieu est mort et nous l'avons tué : nous sommes-nous précisément aperçus que cette phrase est prise, presque à la lettre, à la tradition chrétienne et que souvent, dans nos *viae crucis*, nous avons répété quelque chose de semblable sans nous rendre compte de la terrible gravité de ce que nous disions ? Nous l'avons tué, en l'enfermant dans l'enveloppe usée des pensées habituelles, en l'exilant dans une forme de piété sans contenu réel qui se perd toujours dans des phrases toutes faites ou dans la recherche d'objets archéologiques de valeur ; nous l'avons tué à travers l'ambiguïté de notre vie qui a étendu sur lui aussi un voile d'obscurité : en effet, dans ce monde, qu'est-ce qui aurait pu désormais rendre Dieu plus problématique, sinon le caractère problématique de la foi et de l'amour de ceux qui croient en lui ?

L'obscurité divine de ce jour, de ce siècle qui devient dans une mesure grandissante un Samedi saint, parle à notre conscience. Nous aussi avons affaire à elle. Mais, malgré tout, elle a en soi quelque chose de consolant. La mort de Dieu en Jésus-Christ est en même temps l'expression de sa solidarité radicale avec nous. Le mystère le plus obscur de la foi est en même temps le signe le plus clair d'une espérance qui n'a pas de limites. Et une chose encore : ce n'est qu'à travers l'échec du Vendredi saint, à travers le silence de mort du Samedi saint, que les disciples purent être conduits à la compréhension de ce que Jésus était vraiment et de ce que son message signifiait en réalité. Dieu devait mourir pour eux afin de pouvoir vivre réellement en eux. L'image qu'ils s'étaient faite de Dieu, dans laquelle ils avaient tenté de le faire entrer, devait être détruite pour que, à travers les décombres de la maison démolie, ils pussent voir le ciel, le voir Lui, qui reste toujours l'infiniment plus grand. Nous avons besoin du silence de Dieu pour faire de nouveau l'expérience de l'abîme de sa grandeur et de l'abîme de notre néant, qui s'ouvrirait tout grand s'il n'y avait pas Dieu.

Il y a dans l'Évangile une scène qui annonce de manière extraordinaire le silence du Samedi saint et qui apparaît donc, encore une fois, comme la description de notre moment historique.

Jésus-Christ dort dans une barque qui, battue par la tempête, est sur le point de couler. Une fois, le prophète Élie avait tourné en dérision les prêtres de Baal, qui invoquaient inutilement, à grands cris, leur dieu pour qu'il fît descendre le feu sur le sacrifice, les exhortant à crier plus fort, au cas où leur dieu dormirait. Mais Dieu ne dort-il pas réellement ? La raillerie du prophète n'atteint-elle pas aussi, pour finir, ceux qui croient dans le Dieu d'Israël, ceux qui voyagent avec lui dans une barque sur le point de couler ? Dieu dort alors que les choses sont sur le point de couler : n'est-ce pas là l'expérience de notre vie ? L'Église, la foi, ne ressemblent-elles pas à une petite barque qui va couler, qui lutte inutilement contre les vagues et le vent, alors que Dieu est absent ? Au comble du désespoir, les disciples crient et secouent le Seigneur pour le réveiller, mais lui se montre étonné et leur reproche leur peu de foi. En va-t-il autrement pour nous ? Quand la tempête sera passée, nous verrons combien de stupidité il y avait dans notre peu de foi. Et toutefois, ô Seigneur, nous ne pouvons que te secouer, toi, Dieu qui demeures en silence et qui dors, et te crier : réveille-toi, ne vois-tu pas que nous coulons ? Réveille-toi, ne laisse pas durer pour l'éternité l'obscurité du Samedi saint, laisse aussi tomber sur nos jours un rayon de Pâques, joins-toi à nous lorsque nous nous dirigeons, désespérés, vers Emmaüs, pour que notre cœur puisse s'enflammer à ta proximité. Toi qui as guidé de façon cachée les chemins d'Israël pour être finalement homme avec les hommes, ne nous laisse pas dans les ténèbres, ne permets pas que ta parole se perde dans le grand gaspillage de mots de cette époque. Seigneur, accorde-nous ton aide, car sans toi nous coulerons. *Amen.*

2 La déposition

Le Dieu caché en ce monde constitue le vrai mystère du Samedi saint, mystère auquel il est déjà fait allusion dans les paroles énigmatiques selon lesquelles Jésus est « descendu en enfer ». En même temps, l'expérience de notre époque nous a offert une approche complètement nouvelle du Samedi saint, puisque le fait que Dieu se cache dans le monde qui lui appartient et qui devrait, avec mille langues, annoncer son nom, l'expérience de l'impuissance de Dieu qui est pourtant l'Omnipotent – ce sont là l'expérience et la misère de notre temps.

Mais même si le Samedi saint est devenu de cette façon plus profondément proche de nous, même si nous comprenons le Dieu du Samedi saint mieux que la manifestation puissante de Dieu au milieu des coups de tonnerre et des éclairs dont parle l'Ancien Testament, reste non résolue la question de savoir ce que l'on entend vraiment quand on dit de manière mystérieuse que Jésus « est descendu en enfer ». Disons-le aussi nettement que possible : personne n'est en mesure de vraiment l'expliquer. Les choses ne deviennent pas plus claires si l'on dit que le mot enfer est ici une mauvaise traduction du mot hébreu *shêol*, qui désigne simplement tout le royaume des morts ; cette formule, à l'origine, voulait donc dire seulement que Jésus est descendu dans la profondeur de la mort, est réellement mort et a participé à l'abîme de notre destin de mort. En effet, une question se pose alors : qu'est réellement la mort et qu'arrive-t-il effectivement quand on descend dans la profondeur de la mort ? Nous devons ici prendre garde au fait que la mort n'est plus la même chose depuis que Jésus-Christ l'a subie, depuis qu'Il l'a acceptée et pénétrée, de même que la vie, l'être humain, ne sont plus la même chose depuis qu'en Jésus-Christ la nature humaine a pu venir en contact, et a été effectivement en contact, avec l'être propre de Dieu. Avant, la mort était seulement mort, séparation d'avec le pays des vivants, et signifiait, fût-ce avec une profondeur différente, quelque chose comme « enfer », aspect nocturne de l'existence, ténèbre impénétrable. Mais à présent la mort est aussi vie et, quand nous franchissons la solitude glaciale du seuil de la mort, nous rencontrons toujours de nouveau Celui qui est la vie, qui a voulu devenir le compagnon de notre solitude ultime et qui,

dans la solitude mortelle de son angoisse au Jardin des oliviers et de son cri sur la croix « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », est devenu Celui qui partage nos solitudes. Si un enfant devait s'aventurer tout seul dans la nuit noire au milieu d'un bois, il aurait peur même si on lui démontrait des centaines de fois qu'il n'y a aucun danger. L'enfant n'a pas peur de quelque chose de précis, à quoi on puisse donner un nom, mais il expérimente dans l'obscurité l'insécurité, la condition d'orphelin, le caractère sinistre de l'existence en soi. Seule une voix humaine pourrait le consoler ; seule la main d'une personne chère pourrait chasser l'angoisse comme on chasse un mauvais rêve. Il y a une angoisse – la vraie, celle qui est nichée dans la profondeur de nos solitudes – qui ne peut pas être surmontée au moyen de la raison, mais seulement par la présence d'une personne qui nous aime. Cette angoisse, en effet, n'a pas d'objet auquel on puisse donner un nom, elle est seulement l'expression terrible de notre solitude ultime. Qui n'a pas déjà ressenti la sensation effrayante de cette condition d'abandon ? Qui ne percevrait pas le miracle saint et consolateur d'une parole d'affection dans ces circonstances ? Mais lorsqu'on se trouve devant une solitude telle qu'elle ne peut plus être atteinte par la parole transformatrice de l'amour, alors nous parlons de l'enfer. Et nous savons que bon nombre d'hommes de notre époque, en apparence si optimiste, sont de l'avis que toute rencontre reste superficielle, qu'aucun homme n'a accès à l'ultime et véritable profondeur d'autrui et donc que, tout au fond de chaque existence, gisent le désespoir, et même l'enfer. Jean-Paul Sartre a exprimé cela de façon poétique dans l'un de ses drames, et a exposé en même temps le cœur de sa doctrine sur l'homme. Une chose est sûre : il y a une nuit dans l'obscur abandon de laquelle ne pénètre aucune parole de réconfort, il y a une porte que nous devons franchir dans une solitude absolue : la porte de la mort. Toute l'angoisse de ce monde est en dernière analyse l'angoisse provoquée par cette solitude. C'est pourquoi le terme qui désignait, dans l'Ancien Testament, le royaume des morts, était identique à celui par lequel on désignait l'enfer : shêol. La mort, en effet, est solitude absolue. Mais elle est cette solitude qui ne peut plus être éclairée par l'amour, qui est tellement profonde que l'amour ne peut plus accéder à elle : elle est l'enfer.

« Descendu en enfer » – cette confession du Samedi saint signifie que Jésus-Christ a franchi la porte de la solitude, qu'il est descendu dans le fond impossible à atteindre et à surmonter de notre condition de solitude. Mais cela signifie aussi que, même dans la nuit extrême où aucune parole ne pénètre, dans laquelle nous sommes tous comme des enfants qui ont été chassés et qui pleurent, il y a une voix qui nous appelle, une main qui nous prend et qui nous conduit. La solitude insurmontable de l'homme a été surmontée depuis qu'il s'est trouvé en elle. L'enfer a été vaincu depuis le moment où l'amour a également pénétré dans la région de la mort, depuis que le no man's land de la solitude a été habité par Lui. Dans sa profondeur, l'homme ne vit pas de pain ; dans l'authenticité de son être, il vit du fait qu'il est aimé et qu'il lui est permis d'aimer. À partir du moment où, dans l'espace de la mort, il y a la présence de l'amour, alors la vie pénètre dans la mort : à tes fidèles, ô Seigneur, la vie n'est pas enlevée, elle est transformée – prie l'Église dans la liturgie funèbre.

Personne ne peut mesurer, en dernière analyse, la portée de ces mots : « Descendu en enfer ». Mais s'il nous est donné une fois de nous approcher de l'heure de notre solitude ultime, il nous sera permis de comprendre quelque chose de la grande clarté de ce mystère obscur. Dans la certitude qui espère que nous ne serons pas seuls à cette heure d'extrême solitude, nous pouvons dès maintenant avoir le présage de ce qui adviendra. Et au milieu de notre protestation contre l'obscurité de la mort de Dieu, nous commençons à devenir reconnaissants pour la lumière qui vient à nous, précisément de cette obscurité.

3 La sépulture

Dans le bréviaire romain, la liturgie du Triduum sacré est structurée avec un soin particulier : dans sa prière, l'Église veut pour ainsi dire nous transférer dans la réalité de la passion du Seigneur et, au-delà des mots, au centre spirituel de ce qui est arrivé. Si l'on voulait tenter de caractériser par quelques mots de la prière liturgique du Samedi saint, il faudrait surtout parler de l'effet de paix profonde qui émane d'elle. Jésus-Christ a pénétré dans l'occultation (*Verborgenheit*), mais en même temps, au cœur précisément de l'obscurité impénétrable, il a pénétré dans la sécurité (*Geborgenheit*) : il est même devenu la sécurité ultime. La parole hardie du psalmiste est devenue vérité : et même si je voulais me cacher en enfer, tu y serais toi aussi. Et plus on parcourt cette liturgie, plus on voit briller en elle, comme une aurore du matin, les premières lumières de Pâques. Si le Vendredi saint présente à nos yeux le visage défiguré du Crucifié, la liturgie du Samedi saint, elle, s'inspire plutôt de l'image de la croix chère à l'Église antique : à la croix entourée de rayons lumineux, signe de la mort comme de la résurrection.

Le Samedi saint nous renvoie ainsi à un aspect de la piété chrétienne qui a peut-être été perdu au fil du temps. Quand nous regardons vers la croix dans la prière, nous voyons souvent en elle un signe de la passion historique du Seigneur au Golgotha. L'origine de la dévotion à la croix est pourtant différente : les chrétiens priaient tournés vers l'Orient pour exprimer leur espoir que Jésus-Christ, le soleil véritable, se lèverait sur l'histoire, par conséquent pour exprimer leur foi dans le retour du Seigneur. Dans un premier temps, la croix est étroitement associée à cette orientation de la prière, elle est représentée pour ainsi dire comme une enseigne que le roi arborera lors de sa venue ; dans l'image de la croix, l'avant du cortège est déjà arrivé au milieu de ceux qui prient. Pour le christianisme antique, la croix est donc surtout un signe d'espérance. Elle n'implique pas tant une référence au Seigneur passé qu'au Seigneur qui va venir. Certes, il était impossible de se soustraire à la nécessité intrinsèque que, le temps passant, le regard se tournât aussi vers l'événement advenu : contre toute fuite dans le spirituel, contre toute méconnaissance de l'incarnation de Dieu, il fallait que fût défendue la prodigalité profondément inimaginable de l'amour de Dieu, qui, par amour de la misérable créature humaine, s'est fait lui-même homme, et quel homme ! Il fallait défendre la sainte folie de l'amour de Dieu, qui n'a pas choisi de prononcer une parole de puissance, mais de parcourir la voie de l'impuissance pour clouer au pilori notre rêve de puissance et le vaincre de l'intérieur.

Ce faisant, n'avons-nous pas un peu trop oublié la relation entre croix et espérance, l'unité entre l'Orient et la direction de la croix, entre passé et avenir, qui existe dans le christianisme ? L'esprit de l'espérance qui souffle sur les prières du Samedi saint devrait de nouveau pénétrer toute notre façon d'être chrétien. Le christianisme n'est pas seulement une religion du passé, mais aussi, dans une mesure égale, de l'avenir ; sa foi est en même temps espérance, car Jésus-Christ n'est pas seulement le mort et le ressuscité, mais aussi Celui qui va venir.

Ô Seigneur, éclaire nos âmes par ce mystère de l'espérance, afin que nous reconnaissons la lumière qui a rayonné de ta croix ; accorde-nous, comme chrétiens, de marcher tendus vers l'avenir, à la rencontre du jour de ta venue. *Amen.*

La Résurrection

PRIÈRE

Seigneur Jésus-Christ, dans l'obscurité de la mort Tu as fait lumière ; dans l'abîme de la solitude la plus profonde, habite désormais pour toujours la puissante protection de Ton amour ; alors même que tu restes caché, nous pouvons désormais chanter l'alléluia de ceux qui

sont sauvés. Accorde-nous l'humble simplicité de la foi, qui ne se laisse pas dévier de son chemin quand Tu nous appelles aux heures de l'obscurité et de l'abandon, quand tout semble problématique ; accorde-nous, en ce temps où se livre autour de Toi un combat mortel, assez de lumière pour que nous ne te perdions pas ; assez de lumière pour que nous puissions en donner à ceux qui en ont encore plus besoin que nous. Fais briller le mystère de Ta joie pascalle, comme l'aurore du matin, dans nos jours ; accorde-nous de pouvoir être vraiment des hommes pascals au milieu du Samedi saint de l'histoire. Accorde-nous de pouvoir toujours marcher avec joie, à travers les jours lumineux et sombres de ce temps, vers ta gloire future. *Amen.*

Benoît XVI, « Le mystère du Samedi Saint », méditation à l'occasion de la vénération du Saint Suaire

Chers amis,

C'est pour moi un moment très attendu. En diverses autres occasions, je me suis trouvé face au Saint-Suaire, mais cette fois, je vis ce pèlerinage et cette halte avec une intensité particulière : sans doute parce que les années qui passent me rendent encore plus sensible au message de cet extraordinaire Icône ; sans doute, et je dirais surtout, parce que je suis ici en tant que Successeur de Pierre, et que je porte dans mon cœur toute l'Église, et même toute l'humanité. Je rends grâce à Dieu pour le don de ce pèlerinage et également pour l'occasion de partager avec vous une brève méditation qui m'a été suggérée par le sous-titre de cette Ostension solennelle : "Le mystère du Samedi Saint".

On peut dire que le Saint-Suaire est l'Icône de ce mystère, l'Icône du Samedi Saint. En effet, il s'agit d'un linceul qui a enveloppé la dépouille d'un homme crucifié correspondant en tout point à ce que les Évangiles nous rapportent de Jésus, qui, crucifié vers midi, expira vers trois heures de l'après-midi. Le soir venu, comme c'était la Parascève, c'est-à-dire la veille du sabbat solennel de Pâques, Joseph d'Arimathie, un riche et influent membre du Sanhédrin, demanda courageusement à Ponce Pilate de pouvoir enterrer Jésus dans son tombeau neuf, qu'il avait fait creuser dans le roc à peu de distance du Golgotha. Ayant obtenu l'autorisation, il acheta un linceul et, ayant descendu le corps de Jésus de la croix, l'enveloppa dans ce linceul et le déposa dans le tombeau (cf. Mc 15, 42-46). C'est ce que rapporte l'Évangile de saint Marc, et les autres évangélistes concordent avec lui. À partir de ce moment, Jésus demeura dans le sépulcre jusqu'à l'aube du jour après le sabbat, et le Saint-Suaire de Turin nous offre l'image de ce qu'était son corps étendu dans le tombeau au cours de cette période, qui fut chronologiquement brève (environ un jour et demi), mais qui fut immense, infinie dans sa valeur et sa signification.

Le Samedi Saint est le jour où Dieu est caché, comme on le lit dans une ancienne Homélie : "Que se passe-t-il ? Aujourd'hui, un grand silence enveloppe la terre. Un grand silence et un grand calme. Un grand silence parce que le Roi dort... Dieu s'est endormi dans la chair, et il réveille ceux qui étaient dans les enfers" (Homélie pour le Samedi Saint, PG 43, 439). Dans le Credo, nous professons que Jésus Christ "a été crucifié sous Ponce Pilate, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers. Le troisième jour est ressuscité des morts".

Chers frères et sœurs, à notre époque, en particulier après avoir traversé le siècle dernier, l'humanité est devenue particulièrement sensible au mystère du Samedi Saint. Dieu caché fait partie de la spiritualité de l'homme contemporain, de façon existentielle, presque inconsciente, comme un vide dans le cœur qui s'est élargi toujours plus. Vers la fin du xix siècle, Nietzsche

écrivait : "Dieu est mort ! Et c'est nous qui l'avons tué !". Cette célèbre expression est, si nous regardons bien, prise presque à la lettre par la tradition chrétienne, nous la répétons souvent dans la Via Crucis, peut-être sans nous rendre pleinement compte de ce que nous disons. Après les deux guerres mondiales, les lager et les goulag, Hiroshima et Nagasaki, notre époque est devenue dans une mesure toujours plus grande un Samedi Saint : l'obscurité de ce jour interpelle tous ceux qui s'interrogent sur la vie, et de façon particulière nous interpelle, nous croyants. Nous aussi nous avons affaire avec cette obscurité.

Et toutefois, la mort du Fils de Dieu, de Jésus de Nazareth a un aspect opposé, totalement positif, source de réconfort et d'espérance. Et cela me fait penser au fait que le Saint-Suaire se présente comme un document "photographique", doté d'un "positif" et d'un "négatif". Et en effet, c'est précisément le cas : le mystère le plus obscur de la foi est dans le même temps le signe le plus lumineux d'une espérance qui ne connaît pas de limite. Le Samedi Saint est une "terre qui n'appartient à personne" entre la mort et la résurrection, mais dans cette "terre qui n'appartient à personne" est entré l'Un, l'Unique qui l'a traversée avec les signes de sa Passion pour l'homme : "Passio Christi. Passio hominis". Et le Saint-Suaire nous parle exactement de ce moment, il témoigne précisément de l'intervalle unique et qu'on ne peut répéter dans l'histoire de l'humanité et de l'univers, dans lequel Dieu, dans Jésus Christ, a partagé non seulement notre mort, mais également le fait que nous demeurions dans la mort. La solidarité la plus radicale.

Dans ce "temps-au-delà-du temps", Jésus Christ "est descendu aux enfers". Que signifie cette expression ? Elle signifie que Dieu, s'étant fait homme, est arrivé au point d'entrer dans la solitude extrême et absolue de l'homme, où n'arrive aucun rayon d'amour, où règne l'abandon total sans aucune parole de réconfort : "les enfers". Jésus Christ, demeurant dans la mort, a franchi la porte de cette ultime solitude pour nous guider également à la franchir avec Lui. Nous avons tous parfois ressenti une terrible sensation d'abandon, et ce qui nous fait le plus peur dans la mort, est précisément cela, comme des enfants, nous avons peur de rester seuls dans l'obscurité, et seule la présence d'une personne qui nous aime peut nous rassurer. Voilà, c'est précisément ce qui est arrivé le jour du Samedi Saint : dans le royaume de la mort a retenti la voix de Dieu. L'impensable a eu lieu : c'est-à-dire que l'Amour a pénétré "dans les enfers" : dans l'obscurité extrême de la solitude humaine la plus absolue également, nous pouvons écouter une voix qui nous appelle et trouver une main qui nous prend et nous conduit au dehors. L'être humain vit pour le fait qu'il est aimé et qu'il peut aimer ; et si dans l'espace de la mort également, a pénétré l'amour, alors là aussi est arrivée la vie. À l'heure de la solitude extrême, nous ne serons jamais seuls : "Passio Christi. Passio hominis".

Tel est le mystère du Samedi Saint ! Précisément de là, de l'obscurité de la mort du Fils de Dieu est apparue la lumière d'une espérance nouvelle : la lumière de la Résurrection. Et bien, il me semble qu'en regardant ce saint linceul avec les yeux de la foi, on perçoit quelque chose de cette lumière. En effet, le Saint-Suaire a été immergé dans cette obscurité profonde, mais il est dans le même temps lumineux ; et je pense que si des milliers et des milliers de personnes viennent le vénérer, sans compter celles qui le contemplent à travers les images - c'est parce qu'en lui, elles ne voient pas seulement l'obscurité, mais également la lumière ; pas tant l'échec de la vie et de l'amour, mais plutôt la victoire, la victoire de la vie sur la mort, de l'amour sur la haine ; elles voient bien la mort de Jésus, mais elles entrevoient sa Résurrection ; au sein de la mort bat à présent la vie, car l'amour y habite. Tel est le pouvoir du Saint-Suaire : du visage de cet "Homme des douleurs", qui porte sur lui la passion de l'homme de tout temps et de tout lieu, nos passions, nos souffrances, nos difficultés, nos péchés également - "Passio Christi.

Passio hominis" - de ce visage émane une majesté solennelle, une grandeur paradoxale. Ce visage, ces mains et ces pieds, ce côté, tout ce corps parle, il est lui-même une parole que nous pouvons écouter dans le silence. Que nous dit le Saint-Suaire ? Il parle avec le sang, et le sang est la vie ! Le Saint-Suaire est une Icône écrite avec le sang ; le sang d'un homme flagellé, couronné d'épines, crucifié et transpercé au côté droit. L'image imprimée sur le Saint-Suaire est celle d'un mort, mais le sang parle de sa vie. Chaque trace de sang parle d'amour et de vie. En particulier cette tâche abondante à proximité du flanc, faite de sang et d'eau ayant coulé avec abondance par une large blessure procurée par un coup de lance romaine, ce sang et cette eau parlent de vie. C'est comme une source qui murmure dans le silence, et nous, nous pouvons l'entendre, nous pouvons l'écouter, dans le silence du Samedi Saint.

Chers amis, rendons toujours gloire au Seigneur pour son amour fidèle et miséricordieux. En partant de ce lieu saint, portons dans les yeux l'image du Saint-Suaire, portons dans le cœur cette parole d'amour, et louons Dieu avec une vie pleine de foi, d'espérance et de charité. Merci.

Pape François, Homélie – Samedi Saint 30 mars 2013

Chers frères et sœurs,

1. Dans l'évangile de cette nuit lumineuse de la Vigile pascale, nous rencontrons d'abord les femmes qui se rendent au tombeau de Jésus avec les aromates pour oindre son corps (cf. Lc 24,1-3). Elles viennent pour accomplir un geste de compassion, d'affection, d'amour, un geste traditionnel envers une chère personne défunte, comme nous le faisons nous aussi. Elles avaient suivi Jésus, l'avaient écouté, s'étaient senties comprises dans leur dignité et l'avaient accompagné jusqu'à la fin, sur le Calvaire, et au moment de la déposition de la croix. Nous pouvons imaginer leurs sentiments tandis qu'elles vont au tombeau : une certaine tristesse, le chagrin parce que Jésus les avait quittées, il était mort, son histoire était terminée. Maintenant on revenait à la vie d'avant. Cependant en ces femmes persistait l'amour, et c'est l'amour envers Jésus qui les avait poussées à se rendre au tombeau. Mais à moment-là il se passe quelque chose de totalement inattendu, de nouveau, qui bouleverse leur cœur et leurs programmes et bouleversera leur vie : elles voient la pierre enlevée du tombeau, elles s'approchent, et ne trouvent pas le corps du Seigneur. C'est un fait qui les laisse hésitantes, perplexes, pleines de questions : « Que s'est-il passé ? », « Quel sens tout cela a-t-il ? » (cf. Lc 24,4). Cela ne nous arrive-t-il pas peut-être aussi à nous quand quelque chose de vraiment nouveau arrive dans la succession quotidienne des faits ? Nous nous arrêtons, nous ne comprenons pas, nous ne savons pas comment l'affronter. La nouveauté souvent nous fait peur, mais aussi la nouveauté que Dieu nous apporte, la nouveauté que Dieu nous demande. Nous sommes comme les Apôtres de l'Évangile : nous préférons souvent garder nos sécurités, nous arrêter sur une tombe, à une pensée pour un défunt, qui à la fin vit seulement dans le souvenir de l'histoire comme les grands personnages du passé. Nous avons peur des surprises de Dieu. Chers frères et sœurs, dans notre vie nous avons peur des surprises de Dieu ! Il nous surprend toujours ! Le Seigneur est ainsi.

Frères et sœurs, ne nous fermons pas à la nouveauté que Dieu veut apporter dans notre vie ! Ne sommes-nous pas souvent fatigués, déçus, tristes, ne sentons-nous pas le poids de nos péchés, ne pensons-nous pas que nous n'y arriverons pas ? Ne nous replions pas sur nous-mêmes, ne perdons pas confiance, ne nous résignons jamais : il n'y a pas de situations que Dieu ne puisse changer, il n'y a aucun péché qu'il ne puisse pardonner si nous nous ouvrons à Lui.

2. Mais revenons à l'Évangile, aux femmes et faisons un pas en avant. Elles trouvent la tombe vide, le corps de Jésus n'y est pas, quelque chose de nouveau est arrivé, mais tout cela ne dit encore rien de clair : cela suscite des interrogations, laisse perplexe, sans offrir de réponse. Et voici deux hommes en vêtement éclatant, qui disent : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressuscité » (Lc 24,5-6). Ce qui était un simple geste, un fait, accompli bien sûr par amour – le fait de se rendre au tombeau – se transforme maintenant en évènement, en un fait qui change vraiment la vie. Rien ne demeure plus comme avant, non seulement dans la vie de ces femmes, mais aussi dans notre vie et dans l'histoire de notre humanité. Jésus n'est pas un mort, il est ressuscité, il est le Vivant ! Il n'est pas seulement revenu à la vie, mais il est la vie même, parce qu'il est le Fils de Dieu, qu'il est le Vivant (cf. Nb 14, 21-28, Dt 5,26, Jon 3,10) Jésus n'est plus dans le passé, mais il vit dans le présent et est projeté vers l'avenir, Jésus est l'« aujourd'hui » éternel de Dieu. Ainsi la nouveauté de Dieu se présente aux yeux des femmes, des disciples, de nous tous : la victoire sur le péché, sur le mal, sur la mort, sur tout ce qui pèse sur la vie et lui donne un visage moins humain. Et c'est un message qui est adressé à moi, à toi chère sœur et à toi cher frère. Combien de fois avons-nous besoin de ce que l'Amour nous dise : pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant ? Les problèmes, les préoccupations de tous les jours nous poussent à nous replier sur nous-mêmes, dans la tristesse, dans l'amertume... et là, c'est la mort. Ne cherchons pas là Celui qui est vivant !

Accepte alors que Jésus Ressuscité entre dans ta vie, accueille-le comme ami, avec confiance : Lui est la vie ! Si jusqu'à présent tu as été loin de Lui, fais un petit pas : il t'accueillera à bras ouverts. Si tu es indifférent, accepte de risquer : tu ne seras pas déçu. S'il te semble difficile de le suivre, n'aies pas peur, fais-lui confiance, sois sûr que Lui, il est proche de toi, il est avec toi et te donnera la paix que tu cherches et la force pour vivre comme Lui le veut.

3. Il y a un dernier élément tout simple que je voudrais souligner dans l'Évangile de cette lumineuse Vigile pascale. Les femmes découvrent la nouveauté de Dieu : Jésus est ressuscité, il est le Vivant ! Mais devant le tombeau vide et les deux hommes en vêtement éclatant, leur première réaction est une réaction de crainte : « elles baissaient le visage vers le sol » - note saint Luc -, elles n'avaient pas non plus le courage de regarder. Mais quand elles entendent l'annonce de la Résurrection, elles l'accueillent avec foi. Et les deux hommes en vêtement éclatant introduisent un verbe fondamental : rappelez-vous. « Rappelez-vous ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée... Et elles se rappelèrent ses paroles » (Lc 24,6.8). C'est donc l'invitation à faire mémoire de la rencontre avec Jésus, de ses paroles, de ses gestes, de sa vie ; et c'est vraiment le fait de se souvenir avec amour de l'expérience avec le Maître qui conduit les femmes à dépasser toute peur et à porter l'annonce de la Résurrection aux Apôtres et à tous les autres (cf. Lc 24,9). Faire mémoire de ce que Dieu a fait et fait pour moi, pour nous, faire mémoire du chemin parcouru ; et cela ouvre le cœur à l'espérance pour l'avenir. Apprenons à faire mémoire de ce que Dieu a fait dans notre vie.

En cette Nuit de lumière, invoquant l'intercession de la Vierge Marie, qui gardait chaque évènement dans son cœur (cf. Lc 2, 19.51), demandons que le Seigneur nous rende participants de sa Résurrection : qu'il nous ouvre à sa nouveauté qui transforme, aux surprises de Dieu qui sont si belles ; qu'il fasse de nous des hommes et des femmes capables de faire mémoire de ce lui accomplit dans notre histoire personnelle et dans celle du monde ; qu'il nous rende capables de le reconnaître comme le Vivant, vivant et agissant au milieu de nous ; qu'il nous enseigne chaque jour, chers frères et sœurs à ne pas chercher parmi les morts Celui qui est vivant. Amen.

L'évangile de la résurrection de Jésus Christ commence par la marche des femmes vers le sépulcre, à l'aube du jour qui suit le sabbat. Elles vont au tombeau, pour honorer le corps du Seigneur, mais elles le trouvent ouvert et vide. Un ange puissant leur dit : « Vous, soyez sans crainte ! » (Mt 28, 5), et il leur demande d'aller porter la nouvelle aux disciples : « Il est ressuscité d'entre les morts ; il vous précède en Galilée » (v. 7). Vite, les femmes courent, et le long du chemin, Jésus lui-même vient à leur rencontre et dit : « Soyez sans crainte, allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront » (v. 10). "N'ayez pas peur", "soyez sans crainte" : c'est une voix qui encourage à ouvrir le cœur pour recevoir cette annonce.

Après la mort du Maître ; les disciples s'étaient dispersés ; leur foi s'était brisée, tout semblait fini, les certitudes écroulées, les espérances éteintes. Mais maintenant, cette annonce des femmes, bien qu'incroyable, arrivait comme un rayon de lumière dans l'obscurité. La nouvelle se répand : Jésus est ressuscité ; comme il avait prédit... Et aussi cet ordre d'aller en Galilée ; par deux fois les femmes l'avaient entendu, d'abord de l'ange, puis de Jésus lui-même : « Qu'ils aillent en Galilée, là ils me verront ». "Soyez sans crainte" et "allez en Galilée".

La Galilée est le lieu du premier appel, où tout avait commencé ! Revenir là, revenir au lieu du premier appel. Sur la rive du lac, Jésus était passé, tandis que les pêcheurs étaient en train de réparer leurs filets. Il les avait appelés, et eux avaient tout laissé et l'avaient suivi (cf. Mt 4, 18-22).

Revenir en Galilée veut dire tout relire à partir de la croix et de la victoire ; sans peur, "soyez sans crainte". Tout relire – la prédication, les miracles, la nouvelle communauté, les enthousiasmes et les défections, jusqu'à la trahison – tout relire à partir de la fin, qui est un nouveau commencement, à partir de ce suprême acte d'amour.

Pour chacun de nous aussi, il y a une "Galilée" à l'origine de la marche avec Jésus. "Aller en Galilée" signifie quelque chose de beau, cela signifie pour nous redécouvrir notre Baptême comme source vive, puiser une énergie nouvelle à la racine de notre foi et de notre expérience chrétienne. Revenir en Galilée signifie surtout revenir là, à ce point incandescent où la grâce de Dieu m'a touché au début du chemin. C'est à cette étincelle que je puis allumer le feu pour l'aujourd'hui, pour chaque jour, et porter chaleur et lumière à mes frères et à mes sœurs. À cette étincelle s'allume une joie humble, une joie qui n'offense pas la douleur et le désespoir, une joie bonne et douce.

Dans la vie du chrétien, après le Baptême, il y a aussi une autre "Galilée", une "Galilée" plus existentielle : l'expérience de la rencontre personnelle avec Jésus Christ, qui m'a appelé à le suivre et à participer à sa mission. En ce sens, retourner en Galilée signifie garder au cœur la mémoire vivante de cet appel, quand Jésus est passé sur ma route, m'a regardé avec miséricorde, m'a demandé de le suivre ; retourner en Galilée signifie retrouver la mémoire de ce moment où ses yeux ont croisé les miens, le moment où il m'a fait sentir qu'il m'aimait.

Aujourd'hui, en cette nuit, chacun de nous peut se demander : quelle est ma Galilée ? Il s'agit de faire mémoire, de retourner en arrière par le souvenir. Où est ma Galilée ? Est-ce que je m'en souviens ? L'ai-je oubliée ? Cherche-la et tu la trouveras ! Là, le Seigneur t'attend. Je suis allé par des routes et des sentiers qui me l'ont fait oublier. Seigneur, aide-moi : dis-moi quelle est

ma Galilée ; tu sais, je veux y retourner pour te rencontrer et me laisser embrasser par ta miséricorde. N'ayez pas peur, soyez sans crainte, retournez en Galilée !

L'évangile est clair : il faut y retourner, pour voir Jésus ressuscité, et devenir témoins de sa résurrection. Ce n'est pas un retour en arrière, ce n'est pas une nostalgie. C'est revenir au premier amour, pour recevoir le feu que Jésus a allumé dans le monde, et le porter à tous, jusqu'aux confins de la terre. Retourner en Galilée sans peur.

« Galilée des gentils » (Mt 4, 15 ; Is 8, 23) : horizon du Ressuscité, horizon de l'Église ; désir intense de rencontre... Mettons-nous en chemin !

Pape François, Célébration œcuménique à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la rencontre à Jérusalem entre le pape Paul VI et le Patriarche Athénagoras. Parole du pape – Dimanche 25 mai 2014

Sainteté, chers frères Évêques, chers frères et sœurs,

dans cette Basilique que chaque chrétien regarde avec profonde vénération, arrive à son point culminant le pèlerinage que j'accomplis avec mon frère bien-aimé en Christ, Sa Sainteté Bartholomée. Nous l'accomplissons sur les traces de nos vénérés prédécesseurs, le Pape Paul VI et le Patriarche Athénagoras, qui, avec courage et docilité à l'Esprit Saint, ont donné lieu, il y a cinquante ans, dans la Cité sainte de Jérusalem, à la rencontre historique entre l'Évêque de Rome et le Patriarche de Constantinople. Je vous salue cordialement vous tous ici présents. En particulier, je remercie vivement, pour avoir rendu possible ce moment, Sa Béatitude Théophile, qui a voulu nous adresser d'aimables paroles de bienvenue, ainsi que Sa Béatitude Nourhan Manoogian et le Révérend Père Pierbattista Pizzaballa.

C'est une grâce extraordinaire d'être réunis ici en prière. Le Tombeau vide, ce sépulcre neuf situé dans un jardin, où Joseph d'Arimathie avait déposé avec dévotion le corps de Jésus, est le lieu d'où part l'annonce de la Résurrection : « Vous, soyez sans crainte ! Je sais que vous cherchez Jésus le Crucifié. Il n'est pas ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez voir l'endroit où il reposait. Puis, vite, allez dire à ses disciples : “Il est ressuscité d'entre les morts” » (Mt 28, 5-7). Cette annonce, confirmée par le témoignage de ceux à qui le Seigneur Ressuscité est apparu, est le cœur du message chrétien, transmis fidèlement de génération en génération, comme, depuis le début, l'atteste l'apôtre Paul : « Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures » (1 Cor 15, 3-4). C'est le fondement de la foi qui nous unit, foi grâce à laquelle, ensemble, nous professons que Jésus Christ, Fils unique du Père et notre unique Seigneur, « a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli ; il est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts » (Symbole des Apôtres). Chacun de nous, chaque baptisé dans le Christ, est spirituellement ressuscité de ce tombeau, puisque dans le Baptême nous avons tous été réellement incorporés au Premier Né de toute la création, ensevelis ensemble avec Lui, pour être avec Lui ressuscités et pouvoir marcher dans une vie nouvelle (cf. Rm 6, 4).

Accueillons la grâce spéciale de ce moment. Tenons-nous près du tombeau vide dans un recueillement respectueux, pour redécouvrir la grandeur de notre vocation chrétienne : nous sommes des hommes et des femmes de résurrection, non de mort. Apprenons, de ce lieu, à vivre notre vie, les souffrances de nos Églises et du monde entier à la lumière du matin de

Pâques. Chaque blessure, chaque souffrance, chaque douleur, a été chargée sur ses propres épaules par le Bon Pasteur, qui s'est offert lui-même et qui, par son sacrifice, nous a ouvert le passage vers la vie éternelle. Ses plaies ouvertes sont comme le chemin par lequel se déverse sur le monde le torrent de sa miséricorde. Ne nous laissons pas voler le fondement de notre espérance, qui est ceci : Christòs anesti ! Ne privons pas le monde de la joyeuse annonce de la Résurrection ! Et ne soyons pas sourds au puissant appel à l'unité qui résonne précisément de ce lieu, à travers les paroles de Celui qui, en tant que Ressuscité, nous appelle tous "mes frères" (cf. Mt 28, 10 ; Jn 20, 17).

Certes, nous ne pouvons nier les divisions qui existent encore entre nous, disciples de Jésus : ce lieu sacré nous en fait ressentir le drame avec une souffrance plus grande. Et pourtant, à cinquante ans de l'accolade de ces deux vénérables Pères, nous reconnaissons avec gratitude et un étonnement renouvelé comment il a été possible, par l'impulsion de l'Esprit Saint, d'accomplir des pas vraiment importants vers l'unité. Nous sommes conscients qu'il reste encore du chemin à parcourir pour aboutir à cette plénitude de communion qui puisse s'exprimer aussi dans le partage de la même Table eucharistique, que nous désirons ardemment ; mais les divergences ne doivent pas nous effrayer, et paralyser notre chemin. Nous devons croire que, comme la pierre du sépulcre a été renversée, de la même façon, pourront être levés tous les obstacles qui empêchent encore la pleine communion entre nous. Ce sera une grâce de la résurrection, que nous pouvons dès aujourd'hui savourer à l'avance. Chaque fois que nous demandons pardon les uns aux autres, pour les péchés commis contre d'autres chrétiens et chaque fois que nous avons le courage de concéder et de recevoir ce pardon, nous faisons l'expérience de la résurrection ! Chaque fois que, ayant dépassé les anciens préjugés, nous avons le courage de promouvoir de nouvelles relations fraternelles, nous confessons que le Christ est vraiment ressuscité ! Chaque fois que nous pensons l'avenir de l'Église à partir de sa vocation à l'unité, brille la lumière du matin de Pâques ! À ce propos, je désire renouveler le vœu déjà exprimé par mes prédécesseurs, de maintenir un dialogue avec tous les frères en Christ pour trouver une forme d'exercice du ministère propre de l'Évêque de Rome qui, en conformité avec sa mission, s'ouvre à une situation nouvelle et puisse être, dans le contexte actuel, un service d'amour et de communion reconnu par tous (cf. JEAN-PAUL II, Enc. Ut unum sint, 95-96).

Tandis que nous nous trouvons comme des pèlerins en ces saints Lieux, notre souvenir priant va à toute la région du Moyen Orient, malheureusement si souvent marquée par des violences et des conflits. Et nous n'oublions pas, dans nos prières, tant d'autres hommes et femmes qui, en diverses parties de la planète, souffrent à cause de la guerre, de la pauvreté, de la faim ; comme les nombreux chrétiens persécutés pour leur foi dans le Seigneur Ressuscité. Quand des chrétiens de diverses confessions se trouvent à souffrir ensemble, les uns à côté des autres, et à s'entraider les uns les autres avec une charité fraternelle, se réalise un œcuménisme de la souffrance, se réalise l'œcuménisme du sang, qui possède une particulière efficacité non seulement pour les contextes dans lesquels il a lieu, mais aussi, en vertu de la communion des saints, pour toute l'Église. Ceux qui par haine de la foi tuent, persécutent les chrétiens, ne leur demandent pas s'ils sont orthodoxes ou s'ils sont catholiques : ils sont chrétiens. Le sang chrétien est le même.

Sainteté, Frère bien-aimé, vous tous très chers frères, mettons de côté les hésitations que nous avons héritées du passé et ouvrons notre cœur à l'action de l'Esprit Saint, l'Esprit d'Amour (cf. Rm 5, 5), pour cheminer ensemble, d'un pas allègre, vers le jour béni de notre pleine communion retrouvée. Sur ce chemin, nous nous sentons soutenus par la prière que Jésus lui-

même, en cette Ville, la veille de sa passion, de sa mort et de sa résurrection, a élevée vers son Père pour ses disciples, et que nous ne nous lassons pas de faire nôtre avec humilité : « Qu'ils soient un... pour que le monde croie » (Jn 17, 21). Et quand la désunion nous rend pessimistes, peu courageux, méfiants, allons tous sous le manteau de la Sainte Mère de Dieu. Quand dans l'âme chrétienne il y a des turbulences spirituelles, c'est seulement sous le manteau de la Sainte Mère de Dieu que nous trouvons la paix. Qu'elle nous aide sur ce chemin.

Pape François, Homélie – Samedi Saint 4 avril 2015

Nuit de veille que cette nuit.

Il ne dort pas, le Seigneur, il veille, le Gardien de son peuple (cf. Ps 121, 4), pour le faire sortir de l'esclavage et lui ouvrir le chemin de la liberté.

Le Seigneur veille et avec la puissance de son amour il fait passer le peuple à travers la Mer Rouge ; et il fait passer Jésus à travers l'abîme de la mort et des enfers.

Nuit de veille que fut cette nuit pour les disciples de Jésus. Nuit de douleur et de peur. Les hommes sont restés enfermés dans le Cénacle. Les femmes, au contraire, à l'aube du jour qui suit le sabbat, sont allées au tombeau pour oindre le corps de Jésus. Leur cœur était rempli d'émotion et elles se demandaient : « Comment ferons-nous pour entrer ? Qui nous roulera la pierre du tombeau ?... ». Mais voici le premier signe de l'Événement : la grosse pierre avait déjà été roulée et la tombe était ouverte !

« En entrant dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu de blanc... » (Mc 16, 5). Les femmes furent les premières à voir ce grand signe : le tombeau vide ; et elles furent les premières à y entrer...

“ En entrant dans le tombeau ”. Cela nous fait du bien, en cette nuit de veille, de nous arrêter à réfléchir sur l'expérience des disciples de Jésus, qui nous interpelle nous aussi. C'est pour cela en effet, que nous sommes ici : pour entrer, entrer dans le Mystère que Dieu a accompli avec sa veille d'amour.

On ne peut vivre la Pâque sans entrer dans le mystère. Ce n'est pas un fait intellectuel, ce n'est pas seulement connaître, lire... C'est plus, c'est beaucoup plus !

“ Entrer dans le mystère ”, signifie capacité d'étonnement, de contemplation ; capacité d'écouter le silence et d'entendre le murmure d'un fin silence sonore dans lequel Dieu nous parle (cf. 1 R 19, 12).

Entrer dans le mystère nous demande de ne pas avoir peur de la réalité : de ne pas se fermer sur soi-même, de ne pas fuir devant ce que nous ne comprenons pas, de ne pas fermer les yeux devant les problèmes, de ne pas les nier, de ne pas éliminer les points d'interrogation...

Entrer dans le mystère signifie aller au-delà de ses propres sécurités confortables, au-delà de la paresse et de l'indifférence qui nous freinent, et se mettre à la recherche de la vérité, de la beauté et de l'amour, chercher un sens imprévisible, une réponse pas banale aux questions qui mettent en crise notre foi, notre fidélité et notre raison.

Pour entrer dans le mystère, il faut de l'humilité, l'humilité de s'abaisser, de descendre du piédestal de notre moi si orgueilleux, de notre présomption ; l'humilité de se redimensionner,

en reconnaissant ce que nous sommes effectivement : des créatures, avec des qualités et des défauts, des pécheurs qui ont besoin de pardon. Pour entrer dans le mystère, il faut cet abaissement qui est impuissance, dépossession de ses propres idolâtries... adoration. Sans adorer, on ne peut entrer dans le mystère.

Les femmes disciples de Jésus nous enseignent tout cela. Elles ont veillé, cette nuit, avec la Mère. Et elle, la Vierge Mère, les a aidés à ne pas perdre la foi et l'espérance. Ainsi elles ne sont pas restées prisonnières de la peur et de la douleur, mais aux premières lueurs de l'aube, elles sont sorties, portant dans les mains leurs parfums et avec le cœur oint d'amour. Elles sont sorties et elles ont trouvé le tombeau ouvert. Et elles sont entrées. Elles ont veillé, elles sont sorties et elles sont entrées dans le Mystère. Apprenons d'elles à veiller avec Dieu et avec Marie, notre Mère, pour entrer dans le Mystère qui nous fait passer de la mort à la vie.

Pape François, Homélie – Samedi Saint 26 mars 2016

« *Pierre courut au tombeau* » (Lc 24, 12). Quelles pensées pouvaient donc agiter l'esprit et le cœur de Pierre pendant cette course ? L'Évangile nous dit que les Onze, parmi lesquels Pierre, n'avaient pas cru au témoignage des femmes, à leur annonce pascale. Plus encore, « ces propos leur semblèrent délirants » (v. 11). Il y avait donc le doute dans le cœur de Pierre, accompagné de nombreuses pensées négatives : la tristesse pour la mort du Maître aimé, et la déception de l'avoir trahi trois fois pendant la Passion.

Mais il y a un détail qui marque un tournant : Pierre, après avoir écouté les femmes et ne pas les avoir cru, cependant « se leva » (v. 12). Il n'est pas resté assis à réfléchir, il n'est pas resté enfermé à la maison comme les autres. Il ne s'est pas laissé prendre par l'atmosphère morose de ces journées, ni emporter par ses doutes ; il ne s'est pas laissé accaparer par les remords, par la peur ni par les bavardages permanents qui ne mènent à rien. Il a cherché Jésus, pas lui-même. Il a préféré la voie de la rencontre et de la confiance et, tel qu'il était, il s'est levé et a couru au tombeau, d'où il revint « tout étonné » (v. 12). Cela a été le début de la « résurrection » de Pierre, la résurrection de son cœur. Sans céder à la tristesse ni à l'obscurité, il a laissé place à la voix de l'espérance : il a permis que la lumière de Dieu entre dans son cœur, sans l'éteindre.

Les femmes aussi, qui étaient sorties tôt le matin pour accomplir une œuvre de miséricorde, pour porter les aromates à la tombe, avaient vécu la même expérience. Elles étaient « saisies de crainte et gardaient le visage incliné vers le sol », mais elles ont été troublées en entendant les paroles de l'ange : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » (v. 5).

Nous aussi, comme Pierre et les femmes, nous ne pouvons pas trouver la vie en restant tristes, sans espérance, et en demeurant prisonniers de nous-mêmes. Mais ouvrons au Seigneur nos tombeaux scellés – chacun de nous les connaît –, pour que Jésus entre et donne vie ; portons-lui les pierres des rancunes et les amas du passé, les lourds rochers des faiblesses et des chutes. Il souhaite venir et nous prendre par la main, pour nous tirer de l'angoisse. Mais la première pierre à faire rouler au loin cette nuit, c'est le manque d'espérance qui nous enferme en nous-mêmes. Que le Seigneur nous libère de ce terrible piège d'être des chrétiens sans espérance, qui vivent comme si le Seigneur n'était pas ressuscité et comme si nos problèmes étaient le centre de la vie.

Nous voyons et nous verrons continuellement des problèmes autour de nous et en nous. Il y en aura toujours. Mais, cette nuit, il faut éclairer ces problèmes de la lumière du Ressuscité, en

un certain sens, les « évangéliser ». Évangéliser les problèmes. Les obscurités et les peurs ne doivent pas accrocher le regard de l'âme et prendre possession du cœur ; mais écoutons la parole de l'Ange : le Seigneur « n'est pas ici, il est ressuscité » (v. 6), il est notre plus grande joie, il est toujours à nos côtés et ne nous décevra jamais.

Voilà le fondement de l'espérance, qui n'est pas un simple optimisme, ni une attitude psychologique ou une bonne invitation à nous donner du courage. L'espérance chrétienne est un don que Dieu nous fait, si nous sortons de nous-mêmes et nous ouvrons à lui. Cette espérance ne déçoit pas car l'Esprit Saint a été répandu dans nos cœurs (cf. Rm 5, 5). Le Consolateur ne rend pas tout beau, il ne supprime pas le mal d'un coup de baguette magique, mais il infuse la vraie force de la vie, qui n'est pas une absence de problèmes mais la certitude d'être toujours aimés et pardonnés par le Christ qui, pour nous, a vaincu le péché, a vaincu la mort, a vaincu la peur. Aujourd'hui c'est la fête de notre espérance, la célébration de cette certitude : rien ni personne ne pourra jamais nous séparer de son amour (cf. Rm 8, 39).

Le Seigneur est vivant et veut être cherché parmi les vivants. Après l'avoir rencontré, il envoie chacun porter l'annonce de Pâques, susciter et ressusciter l'espérance dans les cœurs appesantis par la tristesse, chez celui qui peine à trouver la lumière de la vie. Il y en a tellement besoin aujourd'hui. Oublieux de nous-mêmes, comme des serviteurs joyeux de l'espérance, nous sommes appelés à annoncer le Ressuscité avec la vie et par l'amour ; autrement nous serions une structure internationale avec un grand nombre d'adeptes et de bonnes règles, mais incapables de donner l'espérance dont le monde est assoiffé.

Comment pouvons-nous nourrir notre espérance ? La liturgie de cette nuit nous donne un bon conseil. Elle nous apprend à faire mémoire des œuvres de Dieu. Les lectures nous ont raconté, en effet, sa fidélité, l'histoire de son amour envers nous. La Parole vivante de Dieu est capable de nous associer à cette histoire d'amour, en alimentant l'espérance et en ravivant la joie. L'Évangile que nous avons entendu nous le rappelle aussi : les anges, pour insuffler l'espérance aux femmes, disent : « Rappelez-vous ce qu'il vous a dit » (v. 6). Faire mémoire des paroles de Jésus, faire mémoire de tout ce qu'il a fait dans notre vie. N'oublions pas sa Parole ni ses œuvres, autrement nous perdrons l'espérance et deviendrions des chrétiens sans espérance ; au contraire, faisons mémoire du Seigneur, de sa bonté et de ses paroles de vie qui nous ont touchés ; rappelons-les et faisons-les nôtres, pour être les sentinelles du matin qui sachent découvrir les signes du Ressuscité.

Chers frères et sœurs, le Christ est ressuscité ! Et nous avons la possibilité de nous ouvrir et de recevoir son don d'espérance. Ouvrons-nous à l'espérance et mettons-nous en route ; que la mémoire de ses œuvres et de ses paroles soit une lumière éclatante qui guide nos pas dans la confiance, vers cette Pâque qui n'aura pas de fin.

Pape François, Homélie – Samedi Saint 15 avril 2017

« Après le sabbat, à l'heure où commençait à poindre le premier jour de la semaine, Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent pour regarder le sépulcre » (Mt 28, 1). Nous pouvons imaginer ces pas... : le pas typique de celui qui va au cimetière, un pas fatigué de confusion, un pas affaibli de celui qui ne se convainc pas que tout soit fini de cette manière... Nous pouvons imaginer leurs visages pâles, baignés de larmes... Et la question : comment est-ce possible que l'Amour soit mort ?

À la différence des disciples, elles sont là – comme elles ont accompagné le dernier soupir du Maître sur la croix et puis Joseph d’Arimathie pour lui donner une sépulture - ; deux femmes capables de ne pas fuir, capables de résister, d’affronter la vie telle qu’elle se présente et de supporter la saveur amère des injustices. Et les voici, devant le sépulcre, entre la douleur et l’incapacité de se résigner, d’accepter que tout doive finir ainsi pour toujours.

Et si nous faisons un effort d’imagination, dans le visage de ces femmes, nous pouvons trouver les visages de nombreuses mères et grand-mères, le visage d’enfants et de jeunes qui supportent le poids et la douleur de tant d’injustices si inhumaines. Nous voyons reflétés en eux les visages de ceux qui, marchant par la ville, sentent la douleur de la misère, la douleur de l’exploitation et de la traite. En eux, nous voyons aussi les visages de ceux qui font l’expérience du mépris, parce qu’ils sont immigrés, orphelins de patrie, de maison, de famille ; les visages de ceux dont le regard révèle solitude et abandon, parce qu’ils ont les mains trop rugueuses. Elles reflètent le visage de femmes, de mères qui pleurent en voyant que la vie de leurs enfants reste ensevelie sous le poids de la corruption qui prive de droits et brise de nombreuses aspirations, sous l’égoïsme quotidien qui crucifie et ensevelit l’espérance de beaucoup, sous la bureaucratie paralysante et stérile qui ne permet pas que les choses changent. Dans leur douleur, elles ont le visage de tous ceux qui, en marchant par la ville, voient leur dignité crucifiée.

Dans le visage de ces femmes, il y a de nombreux visages, peut-être trouvons-nous ton visage et le mien. Comme elles, nous pouvons nous sentir poussés à marcher, à ne pas nous résigner au fait que les choses doivent finir ainsi. Certes, nous portons en nous une promesse et la certitude de la fidélité de Dieu. Mais aussi nos visages parlent de blessures, parlent de nombreuses infidélités – les nôtres et celles des autres – parlent de tentatives et de batailles perdues. Notre cœur sait que les choses peuvent être autres, mais sans nous en rendre compte, nous pouvons nous habituer à cohabiter avec le sépulcre, à cohabiter avec la frustration. De plus, nous pouvons arriver à nous convaincre que c’est la loi de la vie, en nous anesthésiant grâce à des évasions qui ne font rien d’autre qu’éteindre l’espérance mise par Dieu dans nos mains. Ainsi sont, tant de fois, nos pas, ainsi est notre marche, comme celle de ces femmes, une marche entre le désir de Dieu et une triste résignation. Ce n’est pas uniquement le Maître qui meurt : avec lui meurt notre espérance.

« Et voilà qu’il y eut un grand tremblement de terre » (Mt 28, 2). Subitement, ces femmes ont reçu une forte secousse, quelque chose et quelqu’un a fait trembler la terre sous leurs pieds. Quelqu’un, encore une fois, est venu à leur rencontre pour leur dire : “N’ayez pas peur”, mais cette fois-ci en ajoutant : “Il est ressuscité comme il l’avait dit”. Et voici l’annonce dont, de génération en génération, cette Nuit nous fait le don : N’ayons pas peur, frères, il est ressuscité comme il avait dit ! La vie arrachée, détruite, annihilée sur la croix s’est réveillée et arrive à frémir de nouveau (Cf. R. Guardini, *Il Signore*, Milano, 1984, p. 501). Le fait que le Ressuscité frémit s’offre à nous comme un don, comme un cadeau, comme un horizon. Le fait que le Ressuscité frémit est ce qui nous est donné et qu’il nous est demandé de donner à notre tour comme force transformatrice, comme ferment d’une nouvelle humanité. Par la Résurrection, le Christ n’a pas seulement ôté la pierre du sépulcre, mais il veut aussi faire sauter toutes les barrières qui nous enferment dans nos pessimismes stériles, dans nos mondes de calculs conceptuels qui nous éloignent de la vie, dans nos recherches obsessionnelles de sécurité et dans les ambitions démesurées capables de jouer avec la dignité des autres.

Lorsque le Grand Prêtre, les chefs religieux en complicité avec les romains avaient cru pouvoir tout calculer, lorsqu'ils avaient cru que le dernier mot était dit et qu'il leur revenait de le déterminer, Dieu fait irruption pour bouleverser tous les critères et offrir ainsi une nouvelle possibilité. Dieu, encore une fois, vient à notre rencontre pour établir et consolider un temps nouveau, le temps de la miséricorde. C'est la promesse faite depuis toujours, c'est la surprise de Dieu pour son peuple fidèle : réjouis-toi, car ta vie cache un germe de résurrection, un don de vie qui attend d'être réveillé.

Et voici ce que cette nuit nous appelle à annoncer : le frémissement du Ressuscité, Christ est vivant ! Et c'est ce qui a changé le pas de Marie Madeleine et de l'autre Marie : c'est ce qui les fait repartir en hâte et les fait courir pour apporter la nouvelle (cf. Mt 28, 8) ; c'est ce qui les fait revenir sur leurs pas et sur leurs regards ; elles retournent en ville pour rencontrer les autres.

Comme avec elles, nous sommes entrés dans le sépulcre, ainsi avec elles, je vous invite à aller, à revenir en ville, à revenir sur nos propres pas, sur nos regards. Allons avec elles annoncer la nouvelle, allons... Partout où il semble que le tombeau a eu le dernier mot et où il semble que la mort a été l'unique solution. Allons annoncer, partager, révéler que c'est vrai : le Seigneur est vivant. Il est vivant et veut ressusciter dans beaucoup de visages qui ont enseveli l'espérance, ont enseveli les rêves, ont enseveli la dignité. Et si nous ne sommes pas capables de laisser l'Esprit nous conduire par ce chemin, alors nous ne sommes pas chrétiens.

Allons et laissons-nous surprendre par cette aube différente, laissons-nous surprendre par la nouveauté que seul le Christ peut offrir. Laissons sa tendresse et son amour guider nos pas, laissons le battement de son cœur transformer notre faible frémissement.

Pape François, Homélie – Samedi Saint 31 mars 2018

Nous avons commencé cette célébration à l'extérieur, immergés dans l'obscurité de la nuit et dans le froid qui l'accompagne. Nous sentons le poids du silence devant la mort du Seigneur, un silence dans lequel chacun de nous peut se reconnaître et qui descend profondément dans les replis du cœur du disciple qui, devant la croix, reste sans parole.

Ce sont les heures du disciple, sans voix devant la douleur engendrée par la mort de Jésus : que dire devant une telle réalité ? Le disciple qui reste sans voix prenant conscience de ses propres réactions durant les heures cruciales de la vie du Seigneur : devant l'injustice qui a condamné le Maître, les disciples ont fait silence ; devant les calomnies et le faux témoignage subi par le Maître, les disciples se sont tus. Durant les heures difficiles et douloureuses de la Passion, les disciples ont fait l'expérience de manière dramatique de leur incapacité à prendre un risque et à parler en faveur du Maître ; de plus, ils l'ont renié, ils se sont cachés, ils ont fui, ils sont restés muets (cf. Jn 18, 25-27).

C'est la nuit du silence du disciple qui se trouve transi et paralysé, sans savoir où aller face à tant de situations douloureuses qui l'oppriment et l'entourent. C'est le disciple d'aujourd'hui, sans voix devant une réalité qui s'impose à lui, lui faisant sentir et, ce qui est pire, croire qu'on ne peut rien faire pour vaincre tant d'injustices que nombre de nos frères vivent dans leur chair.

C'est le disciple étourdi parce qu'immergé dans une routine accablante qui le prive de la mémoire, qui fait taire l'espérance et l'habitude au "on a toujours fait ainsi". C'est le disciple sans voix et enténébré qui finit par s'habituer et par considérer normale l'expression de Caïphe :

« Vous ne voyez pas quel est votre intérêt : il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que l'ensemble de la nation ne périsse pas » (Jn 11, 50)

Et au milieu de nos silences, quand nous nous taisons de manière si accablante, alors les pierres commencent à crier [« Je vous le dis : si eux se taisent, les pierres crieront »] (cf. Lc 19, 40) et à laisser la place à la plus grande annonce que l'histoire ait jamais pu contenir dans son sein : « Il n'est pas ici, car il est ressuscité » (Mt 28, 6). La pierre du tombeau a crié et par son cri, elle a annoncé à tous un nouveau chemin. Ce fut la création la première à se faire l'écho du triomphe de la Vie sur toutes les réalités qui chercheront à faire taire et à museler la joie de l'Évangile. Ce fut la pierre du tombeau la première à sauter et, à sa manière, à entonner un chant de louange et d'enthousiasme, de joie et d'espérance auquel nous sommes tous invités à prendre part.

Et si hier, avec les femmes, nous avons contemplé « celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37 ; cf. Za 12, 10), aujourd'hui avec elles nous sommes appelés à contempler la tombe vide et à écouter les paroles de l'ange : « Vous, soyez sans crainte ! [...] Il est ressuscité » (Mt 28, 5-6). Paroles qui veulent atteindre nos convictions et nos certitudes les plus profondes, nos manières de juger et d'affronter les événements quotidiens ; spécialement notre manière d'entrer en relation avec les autres. Le tombeau vide veut défier, secouer, interroger, mais surtout il veut nous encourager à croire et à avoir confiance que Dieu “vient” dans toute situation, dans toute personne, et que sa lumière peut arriver dans les coins les plus imprévisibles et les plus fermés de l'existence. Il est ressuscité de la mort, il est ressuscité du lieu dont personne n'attendait rien et il nous attend – comme il attendait les femmes – pour nous rendre participants de son œuvre de salut. Voilà le fondement et la force que nous avons comme chrétiens pour répandre notre vie et notre énergie, notre intelligence, nos affections et notre volonté dans la recherche et spécialement dans le fait de produire des chemins de dignité. Il n'est pas ici... Il est ressuscité ! C'est l'annonce qui soutient notre espérance et la transforme en gestes concrets de charité. Comme nous avons besoin de faire en sorte que notre fragilité soit marquée de cette expérience ! Comme nous avons besoin que notre foi soit renouvelée, que nos horizons myopes soient remis en question et renouvelés par cette annonce ! Il est ressuscité et avec Lui ressuscite notre espérance créative pour affronter les problèmes actuels, parce que nous savons que nous ne sommes pas seuls.

Célébrer Pâques signifie croire de nouveau que Dieu fait irruption et ne cesse de faire irruption dans nos histoires, défiant nos déterminismes uniformisants et paralysants. Célébrer Pâques signifie faire en sorte que Jésus soit vainqueur de cette attitude lâche qui tant de fois, nous assiège et cherche à ensevelir tout type d'espérance.

La pierre du tombeau a fait sa part, les femmes ont fait leur part, maintenant l'invitation est adressée encore une fois à vous et à moi : invitation à rompre avec les habitudes répétitives, à renouveler notre vie, nos choix et notre existence. Une invitation qui nous est adressée là où nous nous trouvons, dans ce que nous faisons et ce que nous sommes ; avec la “part de pouvoir” que nous avons. Voulons-nous participer à cette annonce de vie ou resterons-nous muets devant les événements ?

Il n'est pas ici, il est ressuscité ! Et il t'attend en Galilée, il t'invite à retourner au temps et au lieu du premier amour pour te dire : “ N'aies pas peur, suis-moi”.

1. Les femmes portent les aromates à la tombe mais elles craignent que le trajet soit inutile car une grosse pierre barre l'entrée du tombeau. Le chemin de ces femmes, c'est aussi notre chemin ; il ressemble au chemin du salut que nous avons parcouru ce soir. Sur ce chemin, il semble que tout vienne se briser contre une pierre : la beauté de la création contre le drame du péché ; la libération de l'esclavage contre l'infidélité à l'Alliance ; les promesses des prophètes contre la triste indifférence du peuple. Il en est ainsi également dans l'histoire de l'Église et dans l'histoire de chacun de nous : il semble que les pas accomplis ne parviennent jamais au but. L'idée peut ainsi s'insinuer que la frustration de l'espérance est la loi obscure de la vie.

Mais nous découvrons aujourd'hui que notre chemin n'est pas vain, qu'il ne se cogne pas contre une pierre tombale. Une phrase ébranle les femmes et change l'histoire : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » (Lc 24,5) ; pourquoi pensez-vous que tout cela ne serve à rien, que personne ne puisse enlever vos pierres ? Pourquoi cédez-vous à la résignation ou à l'échec ? Pâques, frères et sœurs, est la fête de l'enlèvement des pierres. Dieu enlève les pierres les plus dures contre lesquelles viennent s'écraser les espérances et les attentes : la mort, le péché, la peur, la mondanité. L'histoire humaine ne finit pas devant une pierre tombale, car elle découvre aujourd'hui la « Pierre vivante » (cf. 1P 2, 4) : Jésus ressuscité. Nous, comme Église, nous sommes fondés sur lui et, même lorsque nous perdons courage, lorsque nous sommes tentés de tout juger sur la base de nos échecs, il vient faire toutes choses nouvelles, renverser nos déceptions. Chacun, ce soir, est appelé à retrouver, dans le Vivant, celui qui enlève du cœur les pierres les plus lourdes. Demandons-nous avant tout : quelle est ma pierre à retirer, comment se nomme cette pierre ?

Souvent la pierre de la méfiance entrave l'espérance. Quand l'idée que tout va mal prend de l'ampleur, et qu'il n'y a jamais de fin au pire, nous en arrivons, résignés, à croire que la mort est plus forte que la vie, et nous devenons cyniques et moqueurs, porteurs de découragement malsain. Pierre sur pierre nous construisons en nous un monument à l'insatisfaction, le tombeau de l'espérance. En nous plaignant de la vie, nous rendons la vie dépendante des plaintes, et spirituellement malade. Une sorte de psychologie du tombeau s'insinue alors : toute chose finit là, sans espérance d'en sortir vivant. Voilà alors la question cinglante de Pâques : Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Le Seigneur n'habite pas dans la résignation. Il est ressuscité, il n'est pas là ; ne le cherche pas où tu ne le trouveras jamais : il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants (cf. Mt 22, 32). N'enterre pas l'espérance !

Il y a une seconde pierre qui souvent scelle le cœur : la pierre du péché. Le péché séduit, promet des choses faciles et rapides, bien-être et succès, mais il laisse ensuite, à l'intérieur, solitude et mort. Le péché, c'est chercher la vie parmi les morts, le sens de la vie dans les choses qui passent. Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Pourquoi ne te décides-tu pas à abandonner ce péché qui, comme une pierre à l'entrée du cœur, empêche la lumière divine d'entrer ? Pourquoi aux brillants éclats de l'argent, de la carrière, de l'orgueil et du plaisir, ne préfères-tu pas Jésus, la vraie lumière (cf. Jn 1, 9) ? Pourquoi ne dis-tu pas aux vanités mondaines que ce n'est pas pour elles que tu vis, mais pour le Seigneur de la vie ?

2. Revenons aux femmes qui vont au tombeau de Jésus. Devant la pierre enlevée, elles restent abasourdies ; en voyant les anges, elles sont, dit l'Évangile, « saisies de crainte », « le visage incliné vers le sol » (Lc 24, 5). Elles n'ont pas le courage de lever le regard. Et combien de fois cela nous arrive-t-il à nous aussi : nous préférons rester prostrés dans nos limites, nous terrer

dans nos peurs. C'est étrange : mais pourquoi faisons-nous ainsi ? Souvent parce que, dans la fermeture et la tristesse, nous sommes les protagonistes, parce qu'il est plus facile de rester seuls dans les pièces obscures de notre cœur que de nous ouvrir au Seigneur. Et cependant lui seul relève. Une poétesse a écrit : « Nous ne connaissons jamais notre taille tant que nous ne sommes pas appelés à nous lever » (E. Dickinson, *We never know how high we are*). Le Seigneur nous appelle à nous lever, à nous redresser sur sa Parole, à regarder vers le haut et à croire que nous sommes faits pour le Ciel, non pas pour la terre ; pour les hauteurs de la vie, non pas pour les bassesses de la mort : Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ?

Dieu nous demande de regarder la vie comme lui la regarde, lui qui voit toujours en chacun de nous un foyer irrésistible de beauté. Dans le péché, il voit des enfants à relever ; dans la mort, des frères à ressusciter ; dans la désolation, des cœurs à consoler. Ne crains donc pas : le Seigneur aime cette vie qui est la tienne, même quand tu as peur de la regarder et de la prendre en main. À Pâques, il te montre combien il l'aime : au point de la traverser tout entière, d'éprouver l'angoisse, l'abandon, la mort et les enfers pour en sortir victorieux et te dire : "Tu n'es pas seul, aies confiance en moi !" Jésus est spécialiste pour transformer nos morts en vie, nos plaintes en danse (cf. Ps 30, 12) : avec lui nous pouvons accomplir nous aussi la Pâque, c'est-à-dire le passage : passage de la fermeture à la communion, de la désolation à la consolation, de la peur à la confiance. Ne restons pas à regarder par terre, apeurés, regardons Jésus ressuscité : son regard nous insuffle l'espérance, parce qu'il nous dit que nous sommes toujours aimés et que malgré tout ce que nous pouvons faire, son amour ne change pas. Ceci la certitude non négociable de la vie : son amour ne change pas. Demandons-nous : dans la vie, où est-ce que je regarde ? Est-ce que je contemple des milieux sépulcraux ou est-ce que je cherche le Vivant ?

3. Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Les femmes écoutent l'appel des anges qui ajoutent : « Rappelez-vous ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée » (Lc 24, 6). Ces femmes avaient oublié l'espérance parce qu'elles ne se rappelaient pas des paroles de Jésus, son appel survenu en Galilée. Ayant perdu la mémoire vivante de Jésus, elles restent à regarder le tombeau. La foi a besoin de revenir en Galilée, de raviver le premier amour avec Jésus, son appel : se souvenir de lui, c'est-à-dire revenir de tout cœur à lui. Revenir à un amour vivant avec le Seigneur est essentiel, autrement, on a une foi de musée, non pas la foi pascale. Mais Jésus n'est pas un personnage du passé, il est une personne vivante, aujourd'hui ; on ne le connaît pas dans les livres d'histoire, on le rencontre dans la vie. Faisons aujourd'hui mémoire du moment où Jésus nous a appelés, où il a vaincu nos ténèbres, nos résistances, nos péchés ; de la manière dont il nous a touché le cœur par sa Parole.

Frères et sœurs, retournons en Galilée.

Les femmes, se souvenant de Jésus, quittent le tombeau. Pâques nous apprend que le croyant s'arrête peu au cimetière, parce qu'il est appelé à marcher à la rencontre du Vivant. Demandons-nous : dans ma vie, vers quoi est-ce que je marche ? Parfois nous allons toujours et seulement vers nos problèmes, qui ne manquent jamais, et nous allons vers le Seigneur seulement pour qu'il nous aide. Mais alors, ce sont nos besoins, et non Jésus, qui nous orientent. Et c'est toujours chercher le Vivant parmi les morts. Combien de fois, ensuite, après avoir rencontré le Seigneur, retournons-nous parmi les morts, rôdant en nous-mêmes pour raviver les regrets, les remords, les blessures et les insatisfactions, sans laisser le Ressuscité nous transformer. Chers frères et sœurs, donnons au Vivant la place centrale dans notre vie. Demandons la grâce de ne pas nous laisser entraîner par le courant, par l'océan des problèmes ;

de ne pas nous briser sur les pierres du péché et sur les écueils de la méfiance et de la peur. Cherchons-le, lui, laissons-nous chercher par lui, cherchons-le, lui, en toute chose et avant tout. Et avec lui, nous ressusciterons.

Pape François, La Résurrection du Christ Audience générale –Mercredi 23 avril 2014

« Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Cette semaine est la semaine de la joie : nous célébrons la Résurrection de Jésus. C'est une joie vraie, profonde, fondée sur la certitude que, désormais, le Christ ressuscité ne meurt plus, mais qu'il est vivant et qu'il œuvre dans l'Église et dans le monde. Cette certitude habite le cœur des croyants depuis ce matin de Pâques où les femmes allèrent au tombeau de Jésus et où les anges leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? » (Lc 24, 5). « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? ». Ces paroles sont comme une pierre milliaire dans l'histoire ; mais aussi une « pierre d'achoppement », si nous ne nous ouvrons pas à la Bonne nouvelle, si nous pensons qu'un Jésus mort dérange moins qu'un Jésus vivant ! Pourtant, combien de fois, sur notre chemin quotidien, avons-nous besoin de nous entendre dire : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? » ! Combien de fois cherchons-nous la vie parmi les choses mortes, parmi les choses qui ne peuvent pas donner la vie, parmi les choses qui sont aujourd'hui et qui demain ne seront plus, les choses qui passent... « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? ».

Nous en avons besoin lorsque nous nous replions sur une quelconque forme d'égoïsme et d'auto-complaisance ; lorsque nous nous laissons séduire par les pouvoirs terrestres et par les choses de ce monde, en oubliant Dieu et notre prochain ; lorsque nous plaçons nos espérances dans des vanités mondaines, dans l'argent, dans le succès. Alors la Parole de Dieu nous dit : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? ». Pourquoi cherches-tu là ? Cette chose-là ne peut pas te donner la vie ! Oui, peut-être te donnera-t-elle de la joie pendant une minute, un jour, une semaine, un mois... et ensuite ? « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? ». Cette phrase doit entrer dans notre cœur et nous devons la répéter. Voulons-nous la répéter ensemble trois fois ? Voulons-nous faire cet effort ? Tous : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? » [le Pape répète avec la foule]. Aujourd'hui, en rentrant chez nous, disons-la dans notre cœur, dans le silence, et posons-nous cette question : pourquoi est-ce que, dans ma vie, je cherche le vivant parmi les morts ? Cela nous fera du bien.

Il n'est pas facile d'être ouverts à Jésus. Il n'est pas évident d'accepter la vie du Ressuscité et sa présence parmi nous. L'Évangile nous montre diverses réactions : celle de l'apôtre Thomas, celle de Marie de Magdala et celle des deux disciples d'Emmaüs : cela nous fait du bien de nous confronter à eux. Thomas pose une condition à la foi, il demande de toucher l'évidence, les plaies ; Marie-Madeleine pleure, elle le voit mais ne le reconnaît pas, elle ne se rend compte que c'est Jésus que lorsqu'il l'appelle par son prénom ; les disciples d'Emmaüs, déprimés et animés par un sentiment d'échec, rencontrent Jésus en se laissant accompagner par ce mystérieux pèlerin. Chacun à travers des chemins différents ! Ils cherchaient le vivant parmi les morts et c'est le Seigneur lui-même qui a corrigé la route. Et moi, qu'est-ce que je fais ? Quelle route est-ce que j'emprunte pour rencontrer le Christ vivant ? Il sera toujours auprès de nous pour corriger la route, si nous nous sommes trompés.

« Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? » (Lc 24, 5). Cette question nous fait dépasser la tentation de regarder en arrière, vers ce qui était hier, et nous pousse en avant vers l'avenir. Jésus n'est pas dans le tombeau, il est le Ressuscité ! Il est le Vivant, celui qui renouvelle toujours son corps qui est l'Église et le fait marcher en l'attirant à lui. « Hier » est la tombe de Jésus et la tombe de l'Église, le tombeau de la vérité et de la justice ; « aujourd'hui » est la résurrection éternelle vers laquelle nous pousse l'Esprit Saint, en nous donnant la pleine liberté.

Aujourd'hui, cette question nous est posée à nous aussi. Toi, pourquoi cherches-tu le vivant parmi les morts, toi qui te replies sur toi-même après un échec et toi qui n'as plus la force de prier ? Pourquoi cherches-tu le vivant parmi les morts, toi qui te sens seul, abandonné par tes amis et peut-être aussi par Dieu ? Pourquoi cherches-tu le vivant parmi les morts, toi qui as perdu l'espérance et toi qui te sens prisonnier de tes péchés ? Pourquoi cherches-tu le vivant parmi les morts, toi qui aspires à la beauté, à la perfection spirituelle, à la justice, à la paix ?

Nous avons besoin de nous entendre répéter et de nous rappeler mutuellement l'avertissement de l'ange ! Cet avertissement, « pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts », nous aide à sortir de nos espaces de tristesse et nous ouvre aux horizons de la joie et de l'espérance. Cette espérance qui déplace les pierres des tombeaux et qui encourage à annoncer la Bonne nouvelle, capable d'engendrer les autres à une vie nouvelle. Répétons cette phrase de l'ange pour l'avoir dans notre cœur et dans notre mémoire et ensuite, que chacun réponde en silence : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? » Répétons-la [le Pape répète avec la foule]. Voyez, frères et sœurs, il est vivant, il est avec nous ! N'allons pas vers tous ces tombeaux qui, aujourd'hui, te promettent quelque chose, la beauté, et qui, ensuite, ne te donnent rien ! Il est vivant ! Ne cherchons pas le vivant parmi les morts ! Merci.

DIMANCHE DE LA RÉSURRECTION

Benoît XVI, Homélie – Dimanche de Pâques 12 avril 2009

Chers Frères et Sœurs !

« Le Christ, notre agneau pascal, a été immolé » (1 Co 5, 7) ! Cette exclamation de saint Paul que nous avons écoutée dans la deuxième lecture, tirée de la première Lettre aux Corinthiens, retentit en ce jour. C'est un texte qui date d'une vingtaine d'années à peine après la mort et la résurrection de Jésus, et pourtant – comme c'est typique de certaines expressions pauliniennes – il reflète déjà, en une synthèse impressionnante, la pleine conscience de la nouveauté chrétienne. Le symbole central de l'histoire du salut – l'agneau pascal – est ici identifié à Jésus, qui est justement appelé « notre Pâque ». La Pâque juive, mémorial de la libération de l'esclavage en Égypte, prévoyait tous les ans le rite de l'immolation de l'agneau, un agneau par famille, selon la prescription mosaïque. Dans sa passion et sa mort, Jésus, se révèle comme l'Agneau de Dieu « immolé » sur la croix pour enlever les péchés du monde. Il a été tué à l'heure précise où l'on avait l'habitude d'immoler les agneaux dans le Temple de Jérusalem. Lui-même avait anticipé le sens de son sacrifice durant la Dernière Cène en se substituant – sous les signes du pain et du vin – aux aliments rituels du repas de la Pâque juive. Ainsi nous pouvons dire vraiment que Jésus a porté à son accomplissement la tradition de l'antique Pâque et l'a transformée en sa Pâque.

À partir de cette signification nouvelle de la fête pascale, on comprend aussi l'interprétation des « azymes » donnée par saint Paul. L'Apôtre fait référence à un antique usage juif : selon lequel, à l'occasion de la Pâque, il fallait faire disparaître de la maison le moindre petit reste de pain levé. Cela représentait, d'une part, le souvenir de ce qui était arrivé à leurs ancêtres au moment de la fuite de l'Égypte : sortant en hâte du pays, ils n'avaient pris avec eux que des galettes non levées. Mais, d'autre part, « les azymes » étaient un symbole de purification : éliminer ce qui est vieux pour donner place à ce qui est nouveau. Alors, explique saint Paul, cette tradition antique prend elle aussi un sens nouveau, à partir précisément du nouvel « exode » qu'est le passage de Jésus de la mort à la vie éternelle. Et puisque le Christ, comme Agneau véritable, s'est offert lui-même en sacrifice pour nous, nous aussi, ses disciples – grâce à Lui et par Lui – nous pouvons et nous devons être une « pâte nouvelle », des « azymes » libres de tout résidu du vieux ferment du péché : plus aucune méchanceté ni perversité dans notre cœur.

« Célébrons donc la fête... avec du pain non fermenté : la droiture et la vérité ». Cette exhortation qui conclut la brève lecture qui vient d'être proclamée, résonne avec encore plus de force dans le contexte de l'Année paulinienne. Chers Frères et Sœurs, accueillons l'invitation de l'Apôtre ; ouvrons notre âme au Christ mort et ressuscité pour qu'il nous renouvelle, pour qu'il élimine de notre cœur le poison du péché et de la mort et qu'il y déverse la sève vitale de l'Esprit Saint : la vie divine et éternelle. Dans la séquence pascale, comme en écho aux paroles de l'Apôtre, nous avons chanté : « Scimus Christum surrexisse a mortuis vere » - « nous le savons : le Christ est vraiment ressuscité des morts ». Oui, c'est bien là le noyau fondamental de notre profession de foi, c'est le cri de victoire qui nous unit tous aujourd'hui. Et si Jésus est ressuscité et est donc vivant, qui pourra jamais nous séparer de Lui ? Qui pourra jamais nous priver de son amour qui a vaincu la haine et a mis la mort en échec ?

Que l'annonce de Pâques se répande dans le monde à travers le chant joyeux de l'Alléluia ! Chantons-le avec les lèvres, chantons-le surtout avec le cœur et par notre vie, par un style de vie similaire aux « azymes », c'est-à-dire simple, humble et fécond en bonnes actions. « Surrexit Christus spes mea : / precedet vos in Galileam – le Christ, mon espérance, est ressuscité ! Il vous précèdera en Galilée ». Le Ressuscité nous précède et nous accompagne sur les routes du monde. C'est Lui notre espérance, c'est Lui la paix véritable du monde ! Amen.

Benoît XVI, L'octave de Pâques et La Résurrection Audience – Mercredi 11 avril 2007

Chers frères et sœurs !

Nous nous retrouvons aujourd'hui, après les célébrations solennelles de la Pâque, pour la rencontre habituelle du mercredi, et mon désir est tout d'abord de renouveler à chacun de vous mes vœux les plus fervents. Je vous remercie de votre présence si nombreuse et je rends grâce au Seigneur pour le beau soleil qu'il nous donne aujourd'hui. Au cours de la Veillée pascale, l'annonce suivante a retenti : "Le Seigneur est vraiment ressuscité, alléluia !". À présent, c'est lui-même qui nous parle : "Je ne mourrai pas - proclame-t-il - je resterai en vie". Il dit aux pécheurs : "Recevez la rémission des péchés. En effet, c'est moi qui suis votre rémission". Enfin, il répète à tous : "Je suis la Pâque du salut, l'Agneau immolé pour vous, moi votre rachat, moi votre vie, moi votre résurrection, moi votre lumière, moi votre salut, moi votre roi. Moi, je vous montrerai le Père". Ainsi s'exprime un écrivain du II^e siècle, Méliton de Sardes, en interprétant avec réalisme les paroles et la pensée du Ressuscité (Méliton de Sardes, Sur la Pâque, 102-103).

Au cours de ces journées, la liturgie rappelle plusieurs rencontres que Jésus eut après sa résurrection : avec Marie-Madeleine et les autres femmes qui étaient allées au sépulcre de bon matin, le jour suivant le samedi ; avec les Apôtres réunis incrédules au Cénacle ; avec Thomas et les autres disciples. Ces diverses apparitions constituent également pour nous une invitation à approfondir le message fondamental de la Pâque. Elles nous incitent à reparcourir l'itinéraire spirituel de ceux qui ont rencontré le Christ et qui l'ont reconnu lors des premiers jours après les événements pascaux.

L'évangéliste Jean rapporte que Pierre et lui-même, ayant entendu la nouvelle annoncée par Marie-Madeleine, étaient accourus, presque en compétition, vers le sépulcre (cf. Jn 20, 3sq). Les Pères de l'Église ont vu dans leur hâte à se presser vers la tombe vide une exhortation à l'unique compétition légitime entre les croyants : la compétition dans la recherche du Christ. Et que dire de Marie-Madeleine ? En pleurs, elle reste à côté de la tombe vide avec l'unique désir de savoir où l'on a emporté son Maître. Elle le retrouve et le reconnaît lorsqu'il l'appelle par son nom (cf. Jn 20, 11-18). Nous aussi, si nous cherchons le Seigneur avec une âme simple et sincère, nous le rencontrerons, ce sera même Lui qui viendra à notre rencontre ; il se fera reconnaître, il nous appellera par notre nom, c'est-à-dire qu'il nous fera entrer dans l'intimité de son amour.

Aujourd'hui, Mercredi de l'Octave de Pâques, la liturgie nous fait méditer sur une autre rencontre singulière du Ressuscité, celle avec les deux disciples d'Emmaüs (cf. Lc 24, 13-35). Alors qu'ils rentraient chez eux, inconsolables, le Seigneur se mit en marche avec eux sans qu'ils le reconnaissent. Ses paroles, commentant les Écritures qui le concernaient, rendirent ardents le cœur des deux disciples qui, parvenus à destination, lui demandèrent de rester avec eux. À la fin, lorsqu'il "prit le pain, dit la bénédiction, le rompit et le leur donna" (v. 30), leurs yeux

s'ouvrirent. Mais à cet instant même, Jésus disparut de leur vue. Ils le reconnurent donc lorsqu'il disparut. Commentant cet épisode évangélique, saint Augustin observe : "Jésus partage le pain, ils le reconnaissent. Alors, ne disons plus que nous ne connaissons pas le Christ : Si nous croyons, nous le connaissons ! Mieux encore, si nous croyons, nous l'avons ! Ils avaient le Christ à leur table, nous l'avons dans notre âme !". Et il conclut : "Avoir le Christ dans son cœur représente beaucoup plus que l'avoir dans sa propre demeure : en effet, notre cœur est plus proche de nous-mêmes que notre maison" (Discours 232, VII, 7). Cherchons vraiment à porter Jésus dans notre cœur.

Dans le prologue des Actes des Apôtres, saint Luc affirme que le Seigneur ressuscité "c'est à eux [les apôtres] qu'il s'était montré vivant après sa Passion : il leur en avait donné bien des preuves, puisque, pendant quarante jours, il leur était apparu" (1, 3). Il faut bien comprendre : lorsque l'auteur saint dit "qu'il s'était montré vivant" cela ne veut pas dire que Jésus était revenu à la vie d'avant, comme Lazare. La Pâque que nous célébrons, observe saint Bernard, signifie "passage" et non "retour", car Jésus n'est pas revenu dans la situation précédente, mais "il a franchi une frontière vers une condition plus glorieuse", nouvelle et définitive. C'est pourquoi, il ajoute, "à présent, le Christ est vraiment passé à une vie nouvelle" (cf. Discours sur la Pâque).

Le Seigneur avait dit à Marie-Madeleine : "Cesse de me tenir, je ne suis pas encore monté vers le Père" (Jn 20, 17). C'est une expression, qui nous surprend, surtout si on la compare avec ce qui se passe, en revanche, avec Thomas l'incrédule. Là, au Cénacle, ce fut le Ressuscité lui-même qui présenta ses mains et son côté à l'Apôtre pour qu'il les touche et en tire la certitude que c'était vraiment Lui (cf. Jn 20, 27). En réalité, les deux épisodes ne sont pas en opposition ; au contraire, l'un aide à comprendre l'autre. Marie-Madeleine voudrait à nouveau avoir son Maître comme avant, considérant la croix comme un souvenir dramatique à oublier. Mais désormais il n'y a plus de place pour une relation avec le Ressuscité qui soit purement humaine. Pour le rencontrer il ne faut pas revenir en arrière, mais se mettre d'une nouvelle façon en relation avec Lui : il faut aller de l'avant ! C'est ce que souligne saint Bernard : Jésus "nous invite tous à cette vie nouvelle, à ce passage... Nous ne verrons pas le Christ en nous tournant en arrière" (Discours sur la Pâque). C'est ce qui s'est passé pour Thomas. Jésus lui montre ses blessures non pour oublier la croix, mais pour la rendre inoubliable également à l'avenir.

En effet, c'est vers l'avenir que le regard est désormais tourné. Le devoir du disciple est de témoigner de la mort et de la résurrection de son Maître et de sa vie nouvelle. C'est pourquoi Jésus invite son ami incrédule à "le toucher": il veut en faire un témoin direct de sa résurrection. Chers frères et sœurs, nous aussi, comme Marie Madeleine, Thomas et les autres apôtres, nous sommes appelés à être des témoins de la mort et de la résurrection du Christ. Nous ne pouvons pas garder la grande nouvelle pour nous. Nous devons l'apporter au monde entier : "Nous avons vu le Seigneur !" (Jn 20, 25). Que la Vierge Marie nous aide à goûter pleinement la joie pascale, pour que, soutenus par la force de l'Esprit Saint, nous devenions capables de la diffuser à notre tour partout où nous vivons et nous œuvrons. Encore une fois, Bonne Pâques à vous tous !

Benoît XVI, Le grand mystère de la Résurrection Audience – Mercredi 26 mars 2008

Chers frères et sœurs !

"Et resurrexit tertia die secundum Scripturas - il ressuscita le troisième jour conformément aux Écritures". Chaque dimanche, avec le Credo, nous renouvelons notre profession de foi dans

la résurrection du Christ, événement surprenant qui constitue la clé de voûte du christianisme. Dans l'Église tout peut être compris à partir de ce grand mystère, qui a changé le cours de l'histoire et qui est mis en acte dans toute célébration eucharistique. Il existe toutefois un temps liturgique où cette réalité centrale de la foi chrétienne, dans sa richesse doctrinale et son inépuisable vitalité, est proposée aux fidèles de manière plus intense, parce que plus ils la redécouvrent, plus fidèlement ils la vivent : le temps de Pâques. Chaque année, lors du "Très Saint Triduum du Christ crucifié, mort et ressuscité", comme l'appelle saint Augustin, l'Église parcourt à nouveau, dans un climat de prière et de pénitence, les étapes conclusives de la vie terrestre de Jésus : sa condamnation à mort, la montée du Calvaire en portant la croix, son sacrifice pour notre salut, sa déposition au sépulcre. Le "troisième jour", ensuite, l'Église revit sa résurrection : c'est la Pâque, le passage de Jésus de la mort à la vie, où s'accomplissent en plénitude les antiques prophéties. Toute la liturgie du temps de Pâques chante la certitude et la joie de la résurrection du Christ.

Chers frères et sœurs, nous devons constamment renouveler notre adhésion au Christ mort et ressuscité pour nous : sa Pâque est aussi notre Pâque, parce que dans le Christ ressuscité nous est donnée la certitude de notre résurrection. La nouvelle de sa résurrection des morts ne vieillit pas et Jésus est toujours vivant et son Évangile est vivant. "La foi des chrétiens - observe saint Augustin - est la résurrection du Christ". Les Actes des Apôtres l'expliquent clairement : "Dieu a donné à tous les hommes une garantie sur Jésus en le ressuscitant des morts" (cf. 17, 31). En effet, sa mort n'était pas suffisante pour démontrer que Jésus est vraiment le Fils de Dieu, le Messie attendu. Au cours de l'histoire combien ont consacré leur vie à une cause qu'ils estimaient juste et sont morts ! Et morts ils sont restés ! La mort du Seigneur démontre l'immense amour avec lequel Il nous a aimés jusqu'à se sacrifier pour nous ; mais seule sa résurrection est la "garantie", est la certitude que ce qu'Il affirme est la vérité qui vaut aussi pour nous, pour tous les temps. En le ressuscitant, le Père l'a glorifié. Saint Paul écrit ainsi dans la Lettre aux Romains : "Si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé" (10, 9).

Il est important de répéter cette vérité fondamentale de notre foi, dont la vérité historique est amplement documentée, même si aujourd'hui, comme par le passé, nombreux sont ceux qui, de diverses manières, la remettent en doute voire la nie. L'affaiblissement de la foi dans la résurrection du Christ fragilise par conséquent le témoignage des croyants. En effet, si, dans l'Église, la foi dans la résurrection vient à manquer, tout s'arrête, tout se défait. Au contraire, l'adhésion du cœur et de l'esprit au Christ mort et ressuscité change la vie et illumine toute l'existence des personnes et des peuples. N'est-ce donc pas la certitude que le Christ est ressuscité qui donne le courage, l'audace prophétique et la persévérance aux martyrs de tous les temps ? N'est-ce pas la rencontre avec Jésus vivant qui convertit et qui fascine tant d'hommes et de femmes, qui depuis les origines du christianisme continuent à tout abandonner pour le suivre et mettre leur vie au service de l'Évangile ? "Si le Christ n'est pas ressuscité, disait l'Apôtre Paul, vide alors est notre message, vide aussi votre foi" (1 Co 15, 14). Mais il est ressuscité !

L'annonce que nous réécoutons sans cesse ces derniers jours est précisément celle-ci : Jésus est ressuscité, il est le Vivant et nous pouvons le rencontrer. Comme le rencontrèrent les femmes qui, au matin du troisième jour, après le jour du sabbat, s'étaient rendues au sépulcre ; comme le rencontrèrent les disciples, surpris et bouleversés par ce que leur avait rapporté les femmes ; comme le rencontrèrent beaucoup d'autres témoins dans les jours qui suivirent sa résurrection. Et, même après son Ascension, Jésus a continué à demeurer présent parmi ses

amis comme du reste il l'avait promis : "Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde" (Mt 28, 20). Le Seigneur est avec nous, avec son Église, jusqu'à la fin des temps. Eclairés par l'Esprit Saint, les membres de l'Église primitive ont commencé à proclamer l'annonce pascalle ouvertement et sans peur. Et cette annonce, transmise de génération en génération, est arrivée jusqu'à nous et résonne chaque année à Pâques avec une puissance toujours nouvelle.

Tout particulièrement en cette octave de Pâques, la liturgie nous invite à rencontrer personnellement le Ressuscité et à reconnaître son action vivifiante dans les événements de l'histoire et de notre vie quotidienne. Aujourd'hui mercredi, par exemple, nous est reproposé l'épisode émouvant des deux disciples d'Emmaüs (cf. Lc 24, 13-35). Après la crucifixion de Jésus, plongés dans la tristesse et la déception, ils retournaient chez eux inconsolables. En chemin, ils parlaient entre eux de ce qui était advenu ces derniers jours à Jérusalem : ce fut alors que Jésus s'approcha, se mit à parler avec eux et leur dispensa son enseignement : "Ô cœurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?" (Lc 24, 25-26). En partant de Moïse et de tous les prophètes, il leur expliqua à travers toutes les Écritures ce qui faisait référence à lui. L'enseignement du Christ - l'explication des prophéties - fut pour les disciples d'Emmaüs comme une révélation inattendue, lumineuse et réconfortante. Jésus donnait une nouvelle clé de lecture de la Bible et tout apparaissait désormais avec clarté, orienté vers ce moment. Conquis par les paroles de ce voyageur inconnu, ils lui demandèrent de rester dîner. Celui-ci accepta et se mit à table avec eux. L'évangéliste Luc raconte : "Et il advint, comme il était à table avec eux, qu'il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna" (Lc 24, 29-30). Et ce fut précisément à ce moment-là que s'ouvrirent les yeux des deux disciples et qu'ils le reconnurent, "mais il avait disparu de devant eux" (Lc 24, 31). Et ceux-ci emplis d'émerveillement et de joie, commentèrent : "Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ?" (Lc 24, 32).

Au cours de toute l'année liturgique, en particulier lors de la Semaine Sainte et de la Semaine de Pâques, le Seigneur est en chemin avec nous et nous explique les Écritures, il nous fait comprendre ce mystère : tout parle de Lui. Et cela devrait également réchauffer nos cœurs, afin que nos yeux aussi puissent s'ouvrir. Le Seigneur est avec nous, il nous montre la vraie voie. Comme les deux disciples reconnurent Jésus lorsqu'il rompit le pain, de même aujourd'hui, dans le partage du pain, nous reconnaissons sa présence. Les disciples d'Emmaüs le reconnurent et se rappelèrent les moments où Jésus avait rompu le pain. Et ce partage du pain nous fait penser précisément à la première Eucharistie célébrée dans le contexte de la Dernière Cène, où Jésus rompit le pain et annonça ainsi sa mort et sa résurrection, faisant don de lui-même aux disciples. Jésus rompt le pain avec nous également et pour nous, il est présent avec nous dans l'Eucharistie, il nous fait don de lui-même et ouvre nos cœurs. Dans l'Eucharistie, dans la rencontre avec sa Parole, nous pouvons nous aussi rencontrer et connaître Jésus, dans ce double banquet de la Parole et du Pain et du Vin consacrés. Chaque dimanche, la communauté revit ainsi la Pâque du Seigneur et reçoit du Sauveur son testament d'amour et de service fraternel. Chers frères et sœurs, la joie de ces derniers jours rend plus forte encore notre fidèle adhésion au Christ crucifié et ressuscité. Avant tout, laissons-nous conquérir par la fascination de sa résurrection. Que Marie nous aide à être des messagers de la lumière et de la joie de la Pâque pour tant de nos frères. Je vous souhaite encore à tous mes meilleurs vœux de Bonne Pâque.

Chers frères et sœurs,

L'Audience générale traditionnelle du mercredi est empreinte aujourd'hui d'une joie spirituelle, qu'aucune souffrance ni peine ne peuvent effacer, car c'est une joie qui jaillit de la certitude que le Christ, par sa mort et sa résurrection, a définitivement triomphé sur le mal et sur la mort. "Le Christ est ressuscité ! Alléluia !" chante l'Église en fête. Et ce climat de fête, ces sentiments typiques de Pâques, se prolongent non seulement au cours de cette semaine - l'Octave de Pâques - mais s'étendent au cours des cinquante jours qui vont jusqu'à la Pentecôte. Le mystère de Pâques embrasse même toute la durée de notre existence.

En ce temps liturgique, les références bibliques et les invitations à la méditation, qui nous sont offertes pour approfondir la signification et la valeur de Pâques, sont véritablement nombreuses. La "*via crucis*" que, au cours du Saint Triduum, nous avons parcourue avec Jésus jusqu'au Calvaire, en en revivant la douloureuse Passion est devenue, au cours de la solennelle Veillée de Pâques, une "*via lucis*" réconfortante, un chemin de lumière et de renaissance spirituelle, de paix intérieure et de solide espérance. Après les pleurs, après le désarroi du Vendredi saint, suivi par le silence chargé d'attente du Samedi saint, à l'aube du "premier jour après le sabbat" a retenti avec vigueur l'annonce de la Vie qui a vaincu la mort : "*Dux vitae mortuus / regnat vivus* - le Seigneur de la vie était mort ; mais à présent, vivant, il triomphe !" La nouveauté bouleversante de la résurrection est si importante que l'Église ne cesse de la proclamer, en prolongeant son souvenir en particulier chaque dimanche, jour du Seigneur et Pâque hebdomadaire du peuple de Dieu. Nos frères orientaux, comme pour souligner ce mystère de salut qui enveloppe notre vie quotidienne, appellent le dimanche en russe "jour de la résurrection" (voskresénje).

Il est donc fondamental pour notre foi et pour notre témoignage chrétien de proclamer la résurrection de Jésus de Nazareth comme un événement réel, historique, attesté par de nombreux témoins faisant autorité. Nous l'affirmons avec force car, à notre époque également, il ne manque pas de personnes qui cherchent à en nier l'historicité, en réduisant le récit évangélique à un mythe, en reprenant et en présentant des théories anciennes et déjà utilisées comme nouvelles et scientifiques. Certes, la résurrection n'a pas été pour Jésus un simple retour à la vie terrestre précédente, mais elle a été le passage à une dimension profondément nouvelle de vie, qui nous concerne nous aussi, qui touche toute la famille humaine, l'histoire et tout l'univers. Cet événement a changé l'existence des témoins oculaires, comme le démontrent les récits évangéliques et les autres écrits néotestamentaires ; il s'agit d'une annonce que des générations entières d'hommes et de femmes au cours des siècles ont écoutée avec foi et ont témoignée, souvent au prix de leur sang, à travers le martyre. Cette année également, cette bonne nouvelle retentit à Pâques, de façon immuable et toujours nouvelle, dans tous les lieux de la terre : Jésus mort en croix est ressuscité, il vit glorieux car il a vaincu le pouvoir de la mort. Telle est la victoire de la Pâque ! Tel est notre salut ! Et avec saint Augustin, nous pouvons chanter : "La résurrection du Christ est notre espérance !".

C'est vrai : la résurrection de Jésus fonde notre solide espérance et illumine tout notre pèlerinage terrestre, y compris l'énigme humaine de la douleur et de la mort. La foi dans le Christ crucifié et ressuscité est le cœur de tout le message évangélique, le noyau central de notre "Credo". Nous pouvons trouver une expression faisant autorité de ce "Credo" essentiel dans un

passage célèbre des écrits de saint Paul, contenu dans la Première Lettre aux Corinthiens (15, 3-8), où l'Apôtre, pour répondre à certaines personnes de la communauté de Corinthe qui, paradoxalement, proclamaient la résurrection de Jésus, mais niaient celle des morts, transmet fidèlement ce que lui-même avait reçu de la première communauté apostolique concernant la mort et la résurrection du Seigneur.

Il commence par une affirmation presque péremptoire : "Frères, je vous rappelle la Bonne Nouvelle que je vous ai annoncée ; cet Évangile, vous l'avez reçu, et vous y restez attaché, vous serez sauvés par lui si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, c'est pour rien que vous êtes devenus croyants" (vv. 1-2). Il ajoute aussitôt qu'il leur a transmis ce que lui-même a reçu. Suit alors l'épisode que nous avons écouté au début de notre rencontre. Saint Paul présente tout d'abord la mort de Jésus et apporte à un texte aussi dépouillé, deux ajouts à la nouvelle que "le Christ est mort". Le premier ajout est : il est mort "pour nos péchés"; le deuxième est : "conformément aux Écritures" (v. 3). L'expression "conformément aux Écritures" place l'événement de la résurrection du Seigneur en relation avec l'histoire de l'Alliance vétérotestamentaire de Dieu avec son peuple, et nous fait comprendre que la mort du fils de Dieu appartient au tissu de l'histoire du salut, et que c'est même d'elle que cette histoire tire sa logique et sa véritable signification. Dans le mystère pascal s'accomplissent les paroles de l'Écriture, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un événement qui porte en soi un logos, une logique : la mort du Christ témoigne que la Parole de Dieu s'est faite jusqu'au fond "chair", "histoire" humaine. Comment et pourquoi ceci a eu lieu, se comprend à partir du deuxième ajout que saint Paul apporte : le Christ est mort "pour nos péchés". Avec ces paroles, le texte de saint Paul semble reprendre la prophétie d'Isaïe contenue dans le Quatrième chant du Serviteur de Dieu (cf. Is 53, 12). Le Serviteur de Dieu "s'est livré lui-même jusqu'à la mort", a porté "le péché des multitudes", et intercédant pour les "criminels", il a pu apporter le don de la réconciliation des hommes entre eux et des hommes avec Dieu : sa mort met donc fin à la mort ; le chemin de la Croix conduit à la Résurrection.

Dans les versets qui suivent, l'Apôtre s'arrête ensuite sur la résurrection du Seigneur. Il dit que le Christ "est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures". De nombreux exégètes entrevoient dans l'expression : "Il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures" un rappel significatif de ce que nous lisons dans le Psaume 16, où le Psalmiste proclame : "Tu ne peux m'abandonner à la mort ni laisser ton ami voir la corruption" (v. 10). Il s'agit de l'un des textes de l'Ancien Testament, cités aux débuts du christianisme, pour démontrer le caractère messianique de Jésus. Étant donné que selon l'interprétation juive, la corruption commençait après le troisième jour, la parole de l'Écriture s'accomplit en Jésus qui ressuscite le troisième jour, c'est-à-dire avant que ne commence la corruption. Saint Paul, transmettant fidèlement l'enseignement des Apôtres, souligne que la victoire du Christ sur la mort a lieu à travers la puissance créatrice de la Parole de Dieu. Cette puissance divine apporte espérance et joie : c'est en définitive le contenu libérateur de la révélation pascalle. Dans la Pâque, Dieu se révèle lui-même et révèle la puissance de l'amour trinitaire qui anéantit les forces destructrices du mal et de la mort.

Benoît XVI, Octave de Pâques : Témoigner de la joie de la Résurrection Audience – Mercredi 7 avril 2010

Chers frères et sœurs !

La traditionnelle Audience générale du mercredi est aujourd'hui inondée par la joie lumineuse de la Pâque. En ces jours, en effet, l'Église célèbre le mystère de la Résurrection et fait l'expérience de la grande joie qui lui vient de la bonne nouvelle du triomphe du Christ sur le mal et sur la mort. Une joie qui se prolonge non seulement dans l'Octave de Pâques, mais s'étend pendant cinquante jours jusqu'à la Pentecôte. Après les pleurs et le désarroi du Vendredi Saint, après le silence lourd d'attente du Samedi Saint, voici l'annonce extraordinaire : « C'est bien vrai ! le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon ! » (Lc 24, 34). Celle-ci, dans toute l'histoire du monde, est la « bonne nouvelle » par excellence, c'est l'« Évangile » annoncé et transmis au fil des siècles, de génération en génération.

La Pâque du Christ est l'acte suprême et sans égal de la puissance de Dieu. C'est un événement absolument extraordinaire, le fruit le plus beau et le plus mûr du « mystère de Dieu ». Il est à ce point extraordinaire, qu'il en résulte inénarrable dans ces dimensions qui échappent à notre capacité humaine de connaissance et d'enquête. Et, toutefois, il est aussi un fait « historique », réel, témoigné et documenté. C'est l'événement qui fonde toute notre foi. C'est le contenu central dans lequel nous croyons et le motif principal pour lequel nous croyons.

Le Nouveau Testament ne décrit pas la Résurrection de Jésus au moment où elle a lieu. Il ne rapporte que les témoignages de ceux que Jésus en personne a rencontrés après être ressuscité. Les trois Évangiles synoptiques nous racontent que cette annonce - « Il est ressuscité ! » - est tout d'abord proclamée par des anges. C'est donc une annonce qui trouve son origine en Dieu ; mais Dieu la confie immédiatement à ses « messagers », pour qu'ils le transmettent à tous. Et ce sont ainsi ces mêmes anges qui invitent les femmes, qui s'étaient rendues de bon matin au sépulcre, à aller dire au plus vite aux disciples : « Il est ressuscité d'entre les morts, et voilà qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez » (Mt 28, 7). De cette manière, à travers les femmes de l'Évangile, ce mandat divin atteint tous et chacun parce qu'à leur tour, ils transmettent à d'autres, avec fidélité et courage, cette même nouvelle : une nouvelle belle, heureuse et porteuse de joie.

Oui, chers amis, toute notre foi se fonde sur la transmission permanente et fidèle de cette « bonne nouvelle ». Et nous, aujourd'hui, nous voulons dire à Dieu notre profonde gratitude pour les innombrables foules de croyants dans le Christ qui nous ont précédés au fil des siècles, parce qu'ils n'ont jamais manqué à leur mandat fondamental d'annoncer l'Évangile qu'ils avaient reçu. La bonne nouvelle de la Pâque, requiert donc l'œuvre de témoins enthousiastes et courageux. Chaque disciple du Christ, de même que chacun de nous, est appelé à être témoin. Tel est le mandat précis, exigeant et exaltant du Seigneur ressuscité. La « nouvelle » de la vie nouvelle dans le Christ doit resplendir dans la vie du chrétien, doit être vivante et active, chez celui qui la porte, réellement capable de changer le cœur, l'existence tout entière. Celle-ci est vivante avant tout parce que le Christ lui-même en est l'âme vivante et vivifiante. Saint Marc nous le rappelle à la fin de son Évangile, où il écrit que les Apôtres « s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur agissant avec eux et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient » (Mc 16, 20).

La vie des apôtres est également la nôtre et celle de tout croyant, de tout disciple qui se fait « annonciateur ». Nous aussi, en effet, sommes certains que le Seigneur, aujourd'hui comme

hier, agit avec ses témoins. C'est un fait que nous pouvons reconnaître chaque fois que nous voyons apparaître les semences d'une paix véritable et durable, là où l'engagement et l'exemple de chrétiens et d'hommes de bonne volonté est animé par le respect pour la justice, par le dialogue patient, par une estime convaincue à l'égard des autres, par le désintérêt, par le sacrifice personnel et communautaire. Nous voyons malheureusement dans le monde également tant de souffrance, tant de violence, tant d'incompréhensions. La célébration du Mystère pascal, la contemplation joyeuse de la Résurrection du Christ, qui vainc le péché et la mort à travers la force de l'Amour de Dieu est une occasion propice pour redécouvrir et professer avec davantage de conviction notre confiance dans le Seigneur ressuscité, qui accompagne les témoins de sa parole en opérant des prodiges avec eux. Nous serons véritablement et jusqu'au bout les témoins de Jésus ressuscité lorsque nous laisserons transparaître en nous le prodige de son amour ; lorsque dans nos paroles, et plus encore dans nos gestes, en pleine cohérence avec l'Évangile, on pourra reconnaître la voix et la main de Jésus lui-même.

Partout, donc, le Seigneur nous envoie comme ses témoins. Mais nous pouvons être tels uniquement à partir et en référence constante à l'expérience pascalle, que Marie de Magdala exprime en annonçant aux autres disciples : « J'ai vu le Seigneur » (Jn 20, 18). Dans cette rencontre personnelle avec le Ressuscité se trouvent le fondement indestructible et le contenu central de notre foi, la source fraîche et intarissable de notre espérance, le dynamisme ardent de notre charité. Ainsi, notre vie chrétienne elle-même coïncidera pleinement avec l'annonce : « Le Christ Seigneur est véritablement ressuscité ». Laissons-nous donc conquérir par l'attrait de la Résurrection du Christ. Que la Vierge Marie nous soutienne par sa protection et nous aide à goûter pleinement la joie pascalle, afin que nous sachions l'apporter à notre tour à tous nos frères.

Une fois de plus, Bonne Pâque à tous !

Benoît XVI, L'Octave de Pâques Audience – Mercredi 27 avril 2011

Chers frères et sœurs,

En ces premiers jours du Temps de Pâques, qui se prolonge jusqu'à la Pentecôte, nous sommes encore emplis de la fraîcheur et de la joie nouvelle que les célébrations liturgiques ont portées dans nos cœurs. Par conséquent, je voudrais aujourd'hui réfléchir avec vous brièvement sur la Pâque, cœur du mystère chrétien. Tout, en effet, part de là : le Christ ressuscité d'entre les morts est le fondement de notre foi. À partir de la Pâque rayonne, comme d'un centre lumineux, incandescent, toute la liturgie de l'Église, tirant d'elle son contenu et sa signification. La célébration liturgique de la mort et de la résurrection du Christ n'est pas une simple commémoration de cet événement, mais elle est son actualisation dans le mystère, pour la vie de chaque chrétien et de toute communauté ecclésiale, pour notre vie. En effet, la foi dans le Christ ressuscité transforme l'existence, en opérant en nous une résurrection continuelle, comme l'écrivait saint Paul aux premiers croyants : « Jadis vous étiez ténèbres, mais à présent vous êtes lumière dans le Seigneur ; conduisez-vous en enfants de lumière ; car le fruit de la lumière consiste en toute bonté, justice et vérité » (Ep 5, 8-9).

Comment pouvons-nous alors faire devenir « vie » la Pâque ? Comment toute notre existence intérieure et extérieure peut-elle assumer une « forme » pascalle ? Nous devons partir

de la compréhension authentique de la résurrection de Jésus : un tel événement n'est pas un simple retour à la vie précédente, comme il le fut pour Lazare, pour la fille de Jaïre ou pour le jeune de Naïm, mais c'est quelque chose de complètement nouveau et différent. La résurrection du Christ est l'accès vers une vie non plus soumise à la caducité du temps, une vie plongée dans l'éternité de Dieu. Dans la résurrection de Jésus commence une nouvelle condition du fait d'être hommes, qui éclaire et transforme notre chemin de chaque jour et ouvre un avenir qualitativement différent et nouveau pour toute l'humanité. C'est pourquoi saint Paul non seulement relie de manière inséparable la résurrection des chrétiens à celle de Jésus (cf. 1 Co 15, 16.20), mais il indique également comment on doit vivre le mystère pascal dans le quotidien de notre vie.

Dans la Lettre aux Colossiens, il dit : « Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre » (3, 1-2). À première vue, en lisant ce texte, il pourrait sembler que l'Apôtre entend favoriser le mépris des réalités terrestres, en invitant alors à oublier ce monde de souffrances, d'injustices, de péchés, pour vivre à l'avance dans un paradis céleste. La pensée du « ciel » serait dans ce cas une sorte d'aliénation. Mais pour saisir le véritable sens de ces affirmations pauliniennes, il suffit de ne pas les séparer de leur contexte. L'Apôtre précise très bien ce qu'il entend par « les choses d'en haut », que le chrétien doit rechercher, et « les choses de la terre », dont il doit se garder. Voilà tout d'abord les « choses de la terre » qu'il faut éviter : « Mortifiez donc — écrit saint Paul — vos membres terrestres : fornication, impureté, passion coupable, mauvais désirs, et la cupidité, qui est une idolâtrie » (3,5-6). Mortifier en nous le désir insatiable de biens matériels, l'égoïsme, racine de tout péché. Donc, lorsque l'Apôtre invite les chrétiens à se détacher avec décision des « choses de la terre », il veut clairement faire comprendre ce qui appartient au « vieil homme » dont le chrétien doit se dépouiller, pour se revêtir du Christ.

De même qu'il a énoncé clairement les choses sur lesquelles il ne faut pas fixer son cœur, saint Paul nous indique tout aussi clairement quelles sont les « choses d'en haut » que le chrétien doit en revanche rechercher et goûter. Elles concernent ce qui appartient à l'« homme nouveau », qui s'est revêtu du Christ une fois pour toutes dans le baptême, mais qui a toujours besoin de se renouveler « à l'image de son Créateur » (Col 3, 10). Voilà comment l'Apôtre des Nations décrit ces « choses d'en haut » : « Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience ; supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement [...] Et puis, par dessus tout, la charité, en laquelle se noue la perfection » (Col 3, 12-14). Saint Paul est donc bien loin d'inviter les chrétiens, chacun de nous, à fuir le monde dans lequel Dieu nous a placés. Il est vrai que nous sommes citoyens d'une autre « cité » dans laquelle se trouve notre véritable patrie, mais nous devons parcourir chaque jour sur terre le chemin vers cet objectif. En participant dès à présent à la vie du Christ ressuscité, nous devons vivre en tant qu'hommes nouveaux dans ce monde, au cœur de la cité terrestre.

Et cela est le chemin non seulement pour nous transformer nous-mêmes, mais pour donner à la cité terrestre un visage nouveau qui favorise le développement de l'homme et de la société selon la logique de la solidarité, de la bonté, dans le respect profond de la dignité propre de chacun. L'Apôtre nous rappelle quelles sont les vertus qui doivent accompagner la vie chrétienne ; au sommet, il y a la charité, à laquelle toutes les autres sont liées comme à la source et à la matrice. Elle résume et englobe « les choses du ciel » : la charité qui, avec la foi et l'espérance, représente la grande règle de vie du chrétien et en définit la nature profonde.

La Pâque apporte donc la nouveauté d'un passage profond et total d'une vie soumise à l'esclavage du péché à une vie de liberté, animée par l'amour, force qui abat toutes les barrières et construit une nouvelle harmonie dans son cœur et dans le rapport avec les autres et avec les choses. Chaque chrétien, de même que chaque communauté, s'il vit l'expérience de ce passage de résurrection, ne peut manquer d'être un ferment nouveau dans le monde, en se donnant sans réserve pour les causes les plus urgentes et les plus justes, comme le démontrent les témoignages des saints à toute époque et en tout lieu. Les attentes de notre temps sont nombreuses également : nous, chrétiens, en croyant fermement que la résurrection du Christ a renouvelé l'homme sans l'exclure du monde dans lequel il construit son histoire, nous devons être les témoins lumineux de cette vie nouvelle que la Pâque nous a apportée. La Pâque est donc un don à accueillir toujours plus profondément dans la foi, pour pouvoir œuvrer dans toutes les situations, avec la grâce du Christ, selon la logique de Dieu, la logique de l'amour. La lumière de la résurrection du Christ doit pénétrer dans notre monde, doit parvenir comme message de vérité et de vie à tous les hommes à travers notre témoignage quotidien.

Chers amis, Oui, le Christ est vraiment ressuscité ! Nous ne pouvons pas garder uniquement pour nous la vie et la joie qu'Il nous a données dans sa Pâque, mais nous devons les donner à ceux que nous approchons. Tel est notre devoir et notre mission : faire renaître dans le cœur du prochain l'espérance là où il y a le désespoir, la joie là où il y a la tristesse, la vie là où il y a la mort. Témoigner chaque jour de la joie du Seigneur ressuscité signifie vivre toujours de « façon pascalle » et faire retentir l'annonce joyeuse que le Christ n'est pas une idée ou un souvenir du passé, mais une Personne qui vit avec nous, pour nous et en nous, et avec Lui, pour Lui et en Lui, nous pouvons faire l'univers nouveau (cf. Ap 21, 5).

Benoît XVI, La transformation des disciples par la Pâque du Seigneur Audience – Mercredi 11 avril 2012

Chers frères et sœurs,

Après les célébrations solennelles de Pâques, notre rencontre d'aujourd'hui est empreinte de joie spirituelle, même si le ciel est gris, nous portons dans notre cœur la joie de la Pâque, la certitude de la Résurrection du Christ qui a définitivement triomphé sur la mort. Je renouvelle avant tout à chacun de vous mes vœux cordiaux de Pâques : que dans toutes les maisons et dans tous les cœurs retentisse l'annonce joyeuse de la Résurrection du Christ, afin de faire renaître l'espérance.

Au cours de cette catéchèse, je voudrais montrer la transformation que la Pâque de Jésus a provoquée chez ses disciples. Partons du soir du jour de la Résurrection. Les disciples sont enfermés chez eux par peur des juifs (cf. Jn 20, 19). La crainte serre le cœur et empêche d'aller vers les autres, vers la vie. Le Maître n'est plus là. Le souvenir de sa Passion alimente l'incertitude. Mais Jésus tient aux siens et est sur le point d'accomplir la promesse qu'il avait faite au cours de la Dernière Cène : « Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviens vers vous » (Jn 14, 18) et il dit cela à nous aussi, même dans les périodes sombres : « Je ne vous laisserai pas orphelins ». Cette situation d'angoisse des disciples change radicalement avec l'arrivée de Jésus. Il entre malgré les portes fermées, il se tient parmi eux et donne la paix qui rassure : « La paix soit avec vous ! » (Jn 20, 19b). C'est un salut commun qui acquiert toutefois à présent une signification nouvelle, car il opère un changement intérieur ; c'est le salut pascal, qui fait surmonter toute peur aux disciples. La paix que Jésus apporte est le don du salut qu'Il avait

promis au cours de ses discours d'adieu : « C'est la paix que je vous laisse, c'est ma paix que je vous donne ; ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne. Ne soyez donc pas bouleversés et effrayés » (Jn 14, 27). En ce jour de Résurrection, Il la donne en plénitude et elle devient pour la communauté source de joie, certitude de victoire, sécurité dans l'appui sur Dieu. « Ne soyez donc pas bouleversés et effrayés » (cf. Jn 14, 1), nous dit-il à nous aussi.

Après ce salut, Jésus montre aux disciples les blessures des mains et du côté (cf. Jn 20, 20), les signes de ce qui a été et qui ne s'effacera jamais : son humanité glorieuse est « blessée ». Ce geste a pour but de confirmer la nouvelle réalité de la Résurrection : le Christ qui est à présent parmi nous est une personne réelle, le même Jésus qui, trois jours auparavant, fut cloué sur la croix. Et c'est ainsi que, dans la lumière fulgurante de la Pâque, dans la rencontre avec le Ressuscité, les disciples saisissent le sens salvifique de sa passion et de sa mort. Alors, de la tristesse et de la peur, ils passent à la pleine joie. La tristesse et les blessures elles-mêmes deviennent source de joie. La joie qui naît dans leur cœur « en voyant le Seigneur » (Jn 20, 20). Il leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! » (v. 21). Il est évident désormais qu'il ne s'agit pas seulement d'un salut. C'est un don, le don que le Ressuscité veut faire à ses amis, et c'est dans le même temps une consigne : cette paix, acquise par le Christ à travers son sang, est pour eux mais également pour tous, et les disciples devront l'apporter dans le monde entier. En effet, Il ajoute : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie » (ibid.). Jésus ressuscité est retourné parmi ses disciples pour les envoyer. Il a complété son œuvre dans le monde, à présent, c'est à eux de semer la foi dans les cœurs afin que le Père, connu et aimé, rassemble tous ses fils dispersés. Mais Jésus sait que chez les siens, il y a encore beaucoup de peur, toujours. C'est pourquoi il accomplit le geste de souffler sur eux et les régénère dans son Esprit (cf. Jn 20, 22) ; ce geste est le signe de la nouvelle création. Avec le don de l'Esprit Saint qui provient du Christ ressuscité, commence en effet un monde nouveau. Avec l'envoi en mission des disciples s'inaugure le chemin dans le monde du peuple de la nouvelle alliance, un peuple qui croit en Lui et dans son œuvre de salut, un peuple qui témoigne de la vérité de la résurrection. Cette nouveauté d'une vie qui ne meurt pas, portée par la Pâque, doit être diffusée partout, afin que les épines du péché qui blessent le cœur de l'homme laissent la place à la semence de la Grâce, de la présence de Dieu et de son amour qui vainquent le péché et la mort.

Chers amis, aujourd'hui aussi, le Ressuscité entre dans nos maisons et dans nos cœurs, bien que les portes soient parfois fermées. Il entre en donnant la joie et la paix, la vie et l'espérance, des dons dont nous avons besoin pour notre renaissance humaine et spirituelle. Lui seul peut retourner ces pierres sépulcrales que l'homme place souvent sur ses propres sentiments, sur ses propres relations, sur ses propres comportements ; des pierres qui marquent la mort : divisions, inimitiés, rancœurs, jalousies, méfiances, indifférences. Lui seul, le Vivant, peut donner un sens à l'existence et faire reprendre le chemin à celui qui est fatigué et triste, découragé et privé d'espérance. C'est l'expérience qu'ont faite les deux disciples qui, le jour de Pâques, étaient en chemin de Jérusalem vers Emmaüs (cf. Lc 24, 13-35). Ils parlent de Jésus, mais leurs visages « tout tristes » (v. 17) expriment les espérances déçues, l'incertitude et la mélancolie. Ils avaient quitté leur pays pour suivre Jésus avec ses amis, et ils avaient découvert une nouvelle réalité, dans laquelle le pardon et l'amour n'étaient plus seulement des paroles, mais touchaient concrètement l'existence. Jésus de Nazareth avait rendu tout nouveau, avait transformé leur vie. Mais à présent Il était mort et tout semblait fini.

Cependant, à l'improviste, ce ne sont plus deux, mais trois personnes qui marchent. Jésus s'approche des deux disciples et marche avec eux, mais ces derniers sont incapables de le reconnaître. Ils ont bien sûr entendu les voix sur sa résurrection, en effet, ils lui disent : « À vrai

dire, nous avons été bouleversés par quelques femmes de notre groupe. Elles sont allées au tombeau de très bonne heure, et elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont même venues nous dire qu'elles avaient eu une apparition : des anges, qui disaient qu'il est vivant » (v. 22-23). Pourtant, tout cela n'avait pas été suffisant à les convaincre, car « lui, ils ne l'ont pas vu » (v. 24). Alors Jésus, avec patience, « en partant de Moïse et de tous les Prophètes, leur expliqua, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait » (v. 27). Le Ressuscité explique l'Écriture Sainte aux disciples, offrant la clef de lecture fondamentale de celle-ci, c'est-à-dire Lui-même et son Mystère pascal : les Écritures Lui rendent témoignage (cf. Jn 5, 39-47). Le sens de tout, de la Loi, des prophètes et des Psaumes, s'ouvre à l'improviste et devient clair à leurs yeux. Jésus avait ouvert leur esprit à l'intelligence des Écritures (cf. Lc 24, 45).

Entre temps, ils étaient arrivés au village, probablement à la maison de l'un des deux. L'étranger en voyage fait « semblant d'aller plus loin » (v. 28), mais ensuite il s'arrête car ils lui demandent avec ferveur : « Reste avec nous » (v. 29). Nous aussi, nous devons toujours à nouveau dire au Seigneur avec ferveur : « Reste avec nous ». « Quand il fut à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, le rompit et le leur donna » (v. 30). Le rappel des gestes accomplis par Jésus lors de la Dernière Cène est évident. « Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent » (v. 31). La présence de Jésus, tout d'abord à travers les paroles, puis avec le geste de la fraction du pain, permet aux disciples de Le reconnaître, et ces derniers peuvent sentir de manière nouvelle ce qu'ils avaient déjà éprouvé en marchant avec Lui : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route, et qu'il nous faisait comprendre les Écritures ? » (v. 32). Cet épisode nous indique deux « lieux » privilégiés où nous pouvons rencontrer le Ressuscité qui transforme notre vie : l'écoute de la Parole, en communion avec le Christ et la fraction du Pain ; deux « lieux » profondément unis entre eux, car « La Parole et l'Eucharistie sont corrélées intimement au point de ne pouvoir être comprises l'une sans l'autre : la Parole de Dieu se fait chair sacramentelle dans l'événement eucharistique » (Exhort. apost. post-syn. *Verbum Domini*, 54-55).

Après cette rencontre, les deux disciples « se levèrent et retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons, qui leur dirent : “C'est vrai ! le Seigneur est ressuscité : il est apparu à Simon-Pierre” » (vv. 33-34). À Jérusalem, ils écoutent la nouvelle de la résurrection de Jésus et, à leur tour, ils racontent leur expérience, enflammés d'amour pour le Ressuscité, qui a ouvert leur cœur à une joie indomptable. Ils ont été — comme le dit saint Pierre — « régénérés à une espérance vivante par la résurrection du Christ des morts » (cf. 1 P 1, 3). En effet, en eux renaît l'enthousiasme de la foi, l'amour pour la communauté, le besoin de communiquer la bonne nouvelle. Le Maître est ressuscité et avec lui toute la vie renaît ; témoigner de cet événement devient pour eux une nécessité irrépressible.

Chers amis, que le Temps pascal soit pour nous tous l'occasion propice pour redécouvrir avec joie et enthousiasme les sources de la foi, la présence du Ressuscité parmi nous. Il s'agit d'accomplir le même itinéraire que Jésus fit faire aux deux disciples d'Emmaüs, à travers la redécouverte de la Parole de Dieu et de l'Eucharistie, c'est-à-dire aller avec le Seigneur et se laisser ouvrir les yeux au sens véritable de l'Écriture et à sa présence dans la fraction du pain. Le sommet de ce chemin, aujourd'hui comme alors, est la communion eucharistique : dans la communion, Jésus nous nourrit avec son Corps et son Sang, pour être présent dans notre vie, pour nous rendre nouveaux, animés par la puissance de l'Esprit Saint.

En conclusion, l'expérience des disciples nous invite à réfléchir sur le sens de la Pâque pour nous. Laissons Jésus ressuscité nous rencontrer ! Lui, vivant et véritable, est toujours présent

parmi nous : il marche avec nous pour guider notre vie, pour ouvrir nos yeux. Ayons confiance dans le Ressuscité qui a le pouvoir de donner la vie, de nous faire renaître comme fils de Dieu, capables de croire et d'aimer. La foi en Lui transforme notre vie : elle la libère de la peur, elle lui donne une ferme espérance, elle l'anime par ce qui donne un sens plein à l'existence, l'amour de Dieu. Merci.

Mgr Joseph Ratzinger, Homélie, Wigratzbad, le 15 avril 1990

Chers frères dans le ministère sacerdotal !

Chers frères et sœurs dans le Seigneur !

« *Hæc dies quam fecit Dominus : exultémus et lætémur in ea !* » (Ps 117, 24 ; graduel).

« Voici le jour que le Seigneur a fait, vivons-le dans la joie et dans l'allégresse ! »

L'Église répond aujourd'hui à l'annonce de la Résurrection par ces éclatantes paroles pascales, tirées d'une liturgie d'action de grâce qu'on fêtait à la porte du Temple sous l'Ancienne Alliance et qui nous est conservée dans un psaume totalement illuminé par le mystère du Christ. C'est le psaume dont sont aussi tirés le Benedictus, l'Hosanna et la mention de « la pierre, que les bâtisseurs ont rejetée » et qui est « devenue pierre d'angle ». Mais la particularité de ce psaume, c'est que par le salut d'un seul homme, qu'on ne connaît pas et qui est remonté de la mort à la vie, sont enfoncées les portes du salut au profit du peuple : le salut d'un seul devient ainsi pour tous liturgie d'action de grâce, nouveau commencement et nouveau rassemblement du peuple de Dieu. Dans l'Ancien Testament, on ne trouve pas de réponse à la question : quel est cet unique individu ? Le psaume ne trouve toute son explication, son sens plénier, que depuis le Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui est vraiment descendu dans la nuit de la mort, qui a été encerclé et frappé de toutes les oppressions du péché et de la mort. En s'élevant, Il a ouvert les portes du salut et nous invite maintenant à franchir les portes du salut et à rendre grâce avec lui. C'est lui, le nouveau jour que Dieu a instauré pour nous. Par lui, le jour de Dieu entre dans la nuit de ce monde et l'illumine. Le jour de Pâques et chaque dimanche sont une représentation de ce jour, une rencontre avec le Ressuscité vivant, avec le Jour de Dieu qui entre au milieu de nous et nous rassemble.

I.

Comment l'évangéliste, dont nous venons d'entendre le message, décrit-il le passage de la veille à la naissance ce jour (Mc 16, 1-7) ? Les femmes qui vont au tombeau sont les seules à être restées fidèles par-delà la mort. Ames simples et humbles, elles ont ni nom à défendre, ni carrière à mener, ni biens à protéger. Elles ont le courage d'aimer, de retourner auprès de l'homme déshonoré qui a échoué, pour lui rendre un dernier hommage d'amitié. Dans la hâte du jour de la Préparation, quand surgissait la fête de la Pâque, elles avaient accompli les premiers rites indispensables sans achever l'inhumation. Elles vont maintenant pouvoir la mener en bonne forme. Les rites funèbres commencent avec les lamentations funèbres, interdites un jour de fête, qui entourent d'amitié le mort et l'accompagnent dans l'inconnu pour le protéger avec toute la force de la bonté. Il y a aussi l'onction, vaine tentative de l'amour pour donner l'immortalité, car l'onction vise bien à préserver de la mort et de la corruption. Avec toute la détresse de l'amour, l'onction voudrait, pour ainsi dire, maintenir en vie le mort, mais

elle ne le peut point. Les femmes sont ainsi venues lui montrer encore une fois leur amour qui demeure et prendre définitivement congé de lui dans la nuit de la mort dont on ne revient pas.

Mais en arrivant, elles trouvent que quelqu'un d'autre, un autre amour plus fort, L'a déjà oint et qu'en lui s'est réalisée la parole du psaume : « Je ne laisse pas mon saint voir la corruption » (Ps 15, 10). Participant de l'amour trinitaire, Jésus était oint de l'amour éternel et ne pouvait rester dans la mort. Car c'est la seule force qui est vie et qui donne vie pour l'éternité. Ainsi en lui une autre parole du psaume se réalise, celle que l'Église encore aujourd'hui place en antienne d'introït de cette messe : « Resurrexi et adhuc tecum sum. – Je suis ressuscité et je suis toujours avec toi. Car tu as posé ta main droite sur moi, tu connais mon coucher et mon lever » (Ps 138, 18. 5. 1-2). Dans l'Ancien Testament, c'était la prière d'un homme à la fois effrayé et réjoui de voir qu'il ne pourra nulle part fuir la proximité de Dieu. Penserait-il s'être définitivement éloigné de Dieu en partant au bout des océans ou en descendant sous terre, qu'il retrouverait aussitôt la face de Dieu qui embrasse tout et pour qui rien n'est éloigné !

Ce qui n'était pas totalement clair dans ce psaume, la conjonction de la crainte et de la joie, est maintenant définitivement accompli dans la grande grâce de l'amour divin, car Jésus peut l'impossible : Il a franchi toutes les limites de ce monde par son amour. Il est descendu dans le royaume de la mort. Et parce qu'il est le Fils, l'amour de Dieu est descendu avec lui et est partout présent. C'est pourquoi Il est descendu ; descendu, Il ressuscite ; ressuscité, Il peut maintenant dire : « Resurrexi et adhuc tecum sum. – Je suis ressuscité et je suis toujours et pour toujours avec toi. »

Le psaume a deux destinataires. Par lui, Jésus s'adresse d'une part au Père : « Je suis ressuscité, tu es toujours avec moi, comme je suis toujours avec toi et j'ai hissé la nature humaine, l'humanité, dans l'amour éternel, si bien qu'elle est toujours avec toi par moi ». Mais ce qu'Il dit au Père, il nous le dit en même temps : « Je suis ressuscité et je suis toujours avec toi ». À chacun individuellement Il nous le dit. Il n'y a pas de nuit d'où je serais absent. Et il y a ni effroi ni éloignement de Dieu d'où je serais absent. Soyez consolés, je suis ressuscité et je suis toujours et pour toujours avec toi. Nous devrions laisser pénétrer jusqu'à l'intime de nos cœurs cette grande parole liturgique que le Christ a tirée des pressentiments et des espoirs de l'Ancien Testament et qu'Il a changée en sa parole pascale. Quoi qu'il arrive, sachons qu'Il la dit à chacun de nous très personnellement. Oui, « je suis ressuscité et je suis toujours avec toi », où que te mènent tes chemins.

II.

Nous l'avons entendu, les femmes n'avaient pu achever les rites d'inhumation lors de la Préparation de la Pâque, quand surgissait le jour de fête. Mais que ces rites soient achevés et que ce Jésus soit parti pour toujours et ne revienne jamais, cela importait beaucoup à d'autres : à ses adversaires ! C'est pourquoi, Israélites et païens de concert, ils avaient attentivement veillé à ce que la pierre, solide et inamovible, fermât le tombeau et fût scellée. Le Christ serait ainsi pour toujours banni dans le passé, grâce à une pierre interdisant qu'Il ne revienne.

Ce qui continue d'arriver toujours et en tout temps. Le marxisme voulait placer la pierre du dénommé « matérialisme scientifique » contre le Christ et en faire son tombeau. Cette pierre, toute de science apparente, devait pour toujours enterrer l'esprit vivant du Ressuscité, de sorte qu'il appartînt au passé et ne vînt pas déranger l'humanité rêvant, comme à Babel, de se construire toute seule. Le libéralisme et le matérialisme pratique du monde occidental ne font finalement pas autre chose. Avec toutes les apparences de preuves scientifiques, avec les lois de

la nature qui ne peuvent, dit-on, rien admettre de tel, ils prétendaient apposer un sceau interdisant d'ouvrir cette pierre et d'en rien laisser sortir, en sorte que le Christ, définitivement banni et exclu en vertu de notre savoir, fût enfermé dans le passé pour ne plus nous « importuner ». Mais la force de Dieu est plus puissante que toutes les pierres du monde. L'Esprit de Dieu a renversé la pierre de toutes les puissances. Le Christ est ressuscité, et la pierre est devenue porte par quoi Dieu entre dans le monde et par quoi nous regardons vers Lui ; une porte que nous pouvons célébrer en vérité dans une liturgie d'initiation, d'action de grâce et de joie. La porte de la résurrection est une présence dans l'eucharistie par laquelle sans cesse la mort du Christ et sa résurrection sont au milieu de ce monde et ouvrent sur Dieu. Car ce qui est arrivé une fois vaut toujours. Les murs de la mort et les puissances de la mort sont brisés. Le Christ pénètre et, dans la sainte communion, nous pouvons pénétrer avec lui dans le monde du Christ, le monde de l'amour éternel qui a vaincu la mort.

Le Christ ne cesse de nous manifester que lui, l'esprit vivifiant, est plus puissant que toutes les forces de ce monde. Et pourtant le marxisme était doté d'une force effrayante, scientifiquement organisée pour surveiller les hommes et leur rendre impossible tout mouvement spirituel : la force hérissée de ses armées, de sa police, de sa puissance économique et mondiale, était en quelque sorte une pierre inamovible. Mais le Christ l'a renversée. Les divisions de Dieu, l'invisible troupe de ceux qui souffrent et aiment pour leur foi, étaient plus fortes que les divisions militaires avec toutes les armes effroyables de ce monde. Oui, le Christ vient encore de nous le montrer : Je suis ressuscité et plus fort que toutes les puissances de ce monde ! Aucune pierre, d'où qu'elle provienne et si puissamment scellée soit-elle, ne peut me résister.

III.

Voilà encore une troisième considération pour finir. Les femmes viennent au tombeau, elles le trouvent vide ; si elles ne rencontrent pas le Ressuscité lui-même, un ambassadeur est là, un ange de Dieu, qui leur dit : « Il est ressuscité, Il n'est plus ici ». Cet ange est le précurseur des évangélistes et des apôtres, le précurseur des prêtres et des évêques dans l'Église, à qui revient sans cesse la mission de se tenir auprès de la pierre renversée, de la montrer et de proclamer : Il est ressuscité ! S'Il est ressuscité, ce n'est pas dans le monde de la mort. « Il vous précède ». Et tous ceux qui le cherchent ici, dans le monde de la mort, ne le trouvent pas. Oui, ceux qui veulent en quelque sorte Le prendre en main, L'analyser et L'examiner preuve à l'appui, ainsi qu'essayent de le faire certaines méthodes scientifiques pour expliquer l'Écriture, L'exilent dans le monde de la mort et prétendent Le trouver dans le cadavre mort que l'on dissèque, démembre et place sous le microscope. Ce n'est pas ainsi qu'ils peuvent Le trouver. Le Seigneur n'est pas mort, mais, comme le dit saint Paul, il est « Esprit vivifiant » (1 Co 15, 45). Il est le Ressuscité, qui a hissé la chair dans la puissance du Dieu vivant, du Saint-Esprit.

Il n'est pas un objet mort, mais la Vie vivante et animée. Le seul moyen de Le rencontrer est de nous laisser guider et mouvoir par lui. La seule façon de Le rencontrer est de marcher à sa suite. « Il n'est pas ici. Il vous précède en Galilée ». La seule manière de Le voir est de Le suivre. Le seul moyen de Le voir et de Le toucher est de marcher avec lui.

Saint Grégoire de Nysse l'a admirablement exprimé. Il considère le passage mystérieux de l'Ancien Testament où Moïse dit à Dieu : « Je voudrais Te voir ». Dieu lui répond : « Aucun mortel ne peut voir ma face. Mais mon dos tu peux le voir » (Ex 33, 18-23). Saint Grégoire de Nysse se demande ce que cela signifie et donne cette réponse : « Celui qui suit regarde le dos de celui qu'il suit (...). Suivre Dieu où qu'Il conduise, c'est voir Dieu ». Voir le dos de Dieu, c'est

suivre le Christ. Nous voyons le mystère de Dieu en suivant le Christ, en lui obéissant et en allant dans l'obéissance derrière lui et avec lui (Vie de Moïse, II, 251-252 ; PG 44, 408 D ; Sources chrétiennes n. 1, p. 112).

Pour aller où ? « Il vous précède en Galilée ». Il revient dans son milieu après les fêtes passées à Jérusalem. Ce qui signifie pour nous : nous marchons à sa suite en allant dans notre milieu et en y rendant témoignage de lui. Nous ne pouvons conserver la foi qu'en la transmettant à autrui. La seule façon d'accueillir la foi est de la transmettre : c'est la seule manière de marcher à sa suite.

Il y a aussi un autre aspect à découvrir que signale saint Paul dans son Epître aux Colossiens (épître de la vigile pascale) : « Recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ (ressuscité), assis à la droite de Dieu » (Col 3, 1). Marcher à la suite du Ressuscité, c'est s'élever. L'imitation du Christ n'est pas un banal programme moral : il s'agit de marcher à sa suite, à la suite du Ressuscité, pour entrer dans la communion et la vie du Dieu trinitaire. Aucun homme ne peut y parvenir par ses seules forces. Car notre allure ou nos moyens personnels sont incapables de nous y conduire. Mais nous pouvons nous élever en vivant dans le corps vivant du Christ, l'Eglise, qui est son corps qui continue de monter. Nous le pouvons en nous laissant saisir et porter par son corps dans la communion des sacrements, dans la communion de la sainte Eucharistie. La marche à sa suite est avant tout une communion de foi, de vie et d'amour avec l'Eglise vivante, avec la présence du Seigneur dans le très saint Sacrement.

Introduisons donc dans notre vie de tous les jours ce mouvement d'ascension et montons sans nous laisser envoûter par les choses que nous voyons chaque jour ! Dépassons cette dimension horizontale et osons prendre un nouvel élan vertical vers le Dieu vivant, vers le Ressuscité ! Ouvrons-lui sans cesse la terre et rendons visible la porte qu'Il a ouverte ! Que le ciel resplendisse sur la terre ! La seule manière de rendre la terre habitable et humaine, c'est de faire qu'elle soit plus qu'humaine, qu'elle s'ouvre à la dimension divine, à la grâce du Ressuscité.

« Voici le jour que le Seigneur a fait, vivons-le dans la joie et dans l'allégresse ! »

Remercions le Seigneur pour la grâce de sa lumière et pour le jour de sa résurrection ! Prions-Le pour que la joie de la résurrection et la lumière de ce jour nouveau nous accompagnent sans cesse, pour que nous apprenions à marcher à sa suite et devenions ainsi capables de Le voir.

Amen.

Pape François, Homélie – Dimanche de Pâques 16 avril 2017

Aujourd'hui, l'Eglise répète, chante et crie : "Jésus est ressuscité !" Mais comment cela ? Pierre, Jean, les femmes sont allées au tombeau, mais il était vide, Lui, il n'y était pas.

Ils y sont allés le cœur fermé par la tristesse, la tristesse d'une défaite : le Maître, leur Maître, celui qu'ils aimaient tant a été exécuté, il est mort. Et de la mort, on ne revient pas. Voilà la défaite, voilà le chemin de la défaite, le chemin vers le tombeau.

Mais l'ange leur dit : « Il n'est pas ici, il est ressuscité. » C'est la première annonce : « Il est ressuscité. » Et puis la confusion, le cœur fermé, les apparitions.

Mais les disciples restent enfermés toute la journée au Cénacle, parce qu'ils avaient peur qu'il leur arrive la même chose qu'à Jésus.

Et l'Église ne cesse de dire à nos défaites, à nos cœurs fermés et peureux : « Arrête-toi, le Seigneur est ressuscité ! »

Mais si le Seigneur est ressuscité, comment ces choses peuvent-elles arriver ? Comment peuvent arriver tant de malheurs, de maladies, de trafic des personnes, de guerres, de destructions, de mutilations, de vengeances, de haine ? Mais où est le Seigneur ?

Hier j'ai téléphoné à un jeune qui a une maladie grave, un jeune cultivé, un ingénieur. Et en parlant pour donner un signe de foi, je lui ai dit : « Il n'y a pas d'explication pour ce qui t'arrive. Regarde Jésus sur la croix : Dieu a fait cela avec son Fils, et il n'y a pas d'autre explication. » Et lui m'a répondu : « Oui, mais il a demandé à son Fils, et le Fils a dit oui. À moi, on n'a pas demandé si je voulais cela. » Cela nous bouleverse, à personne d'entre nous on ne demande : « Mais tu es content de ce qui se passe dans le monde ? Est-ce que tu es prêt à porter cette croix ? » Et la croix continue et la foi en Jésus s'écroule.

Aujourd'hui, l'Église continue à dire : « Arrête-toi, Jésus est ressuscité ! » Et ce n'est pas de l'imagination, la Résurrection du Christ n'est pas une fête avec plein de fleurs. C'est beau, mais ce n'est pas cela, c'est quelque chose de plus.

C'est le mystère de la pierre rejetée qui finit par être le fondement de notre existence. Le Christ est ressuscité, voilà ce que cela signifie. Dans cette culture du rejet, où ce qui n'est pas utile est rejeté, cette pierre – Jésus – est rejetée et elle est source de vie.

Et nous aussi, petits cailloux par terre, sur cette terre de douleur, de tragédies, avec la foi dans le Christ ressuscité, nous avons un sens, au milieu de tant de calamités. Le sens de voir au-delà, le sens de dire : « Regarde, il n'y a pas de mur, il n'y a pas d'horizon, il y a la vie, il y a la joie, il y a la croix avec cette ambivalence. Regarde en avant, ne te ferme pas ! Toi, petit caillou, tu as un sens dans la vie, parce que tu es un petit caillou près de ce grand rocher, cette pierre qui a été rejetée par la méchanceté du péché. »

Que dit l'Église devant tant de tragédies ? Simplement ceci : la pierre rejetée n'a pas en fait été vraiment écartée. Les petits cailloux qui croient et qui s'attachent à cette pierre ne sont pas rejetés, ils ont un sens, et, avec ce sentiment, l'Église répète du fond de son cœur : « Le Christ est ressuscité ! »

Pensons un peu, que chacun de nous pense, aux problèmes quotidiens, aux maladies que nous avons vécues ou qu'a l'un de nos parents. Pensons aux guerres, aux tragédies humaines, et, simplement, d'une voix humble, sans fleurs, seuls, devant Dieu, devant nous-mêmes, disons : « Je ne sais pas comment cela se fait, mais je suis sûr que le Christ est ressuscité et je parais là-dessus. »

Frères et sœurs, voilà ce que je voulais vous dire. Rentrez chez vous aujourd'hui, en répétant dans votre cœur : « Le Christ est ressuscité ! ».

Pape François, Homélie – Dimanche de Pâques 1^{er} avril 2018

Après l'écoute de la Parole de Dieu, de ce passage de l'Évangile, trois choses me viennent à l'esprit.

Premièrement : l'annonce. Il y a là une annonce : le Seigneur est ressuscité. Cette annonce qui depuis les premiers temps des chrétiens allait de bouche en bouche ; c'était le salut : le

Seigneur est ressuscité. Et les femmes, qui sont allées oindre le corps du Seigneur, ont trouvé une surprise. La surprise... Les annonces de Dieu sont toujours des surprises, parce que notre Dieu est le Dieu des surprises. Il en est ainsi depuis le début de l'histoire du salut, depuis notre père Abraham. Dieu te surprend : « Allez, va, va, quitte ta terre et va ». Et il y a Toujours une surprise après l'autre. Dieu ne sait pas faire une annonce sans nous surprendre. Et la surprise est ce qui te touche le cœur, qui te touche justement là, où tu ne l'attends pas. Pour le dire un peu avec le langage des jeunes : la surprise est un coup bas ; tu ne l'attends pas. Et lui va et t'émotionne. Premièrement : l'annonce faite surprise.

Deuxièmement : la hâte. Les femmes courent, vont dire en hâte : « Mais, nous avons trouvé cela ! ». Les surprises de Dieu nous mettent en chemin, immédiatement, sans attendre. Et ainsi, elles courent pour voir. Et Pierre et Jean courent. Les bergers, cette nuit de Noël, courent : « Allons à Bethléem voir ce que nous ont dit les anges ». Et la Samaritaine, court pour dire aux gens de son village : « Voilà une nouveauté : j'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ». Et les gens savaient ce qu'elle avait fait. Et ces gens courent, ils laissent tout ce qu'ils sont en train de faire, même la femme au foyer laisse les pommes de terre dans la casserole — elle les trouvera brûlées —, mais l'important est d'aller, de courir, pour voir cette surprise, cette annonce. Cela arrive encore aujourd'hui. Dans nos quartiers, dans les villages, quand il arrive quelque chose d'extraordinaire, les gens courent pour voir. Aller en hâte. André n'a pas perdu de temps et est allé en hâte vers Pierre pour lui dire : « Nous avons trouvé le Messie ». Les surprises, les bonnes nouvelles, se donnent toujours ainsi : en hâte. Dans l'Évangile, il y a quelqu'un qui prend un peu de temps ; il ne veut pas prendre de risques. Mais le Seigneur est bon, il l'attend avec amour, c'est Thomas. « Je croirai quand je verrai les plaies » dit-il. Le Seigneur a aussi de la patience pour ceux qui n'ont pas autant de hâte.

L'annonce-surprise, la réponse en hâte et la troisième chose que je voudrais vous dire aujourd'hui est une question : « Et moi ? Ai-je le cœur ouvert aux surprises de Dieu, suis-je capable d'aller en hâte ou ai-je toujours ce même refrain : « Mais, demain je verrai, demain, demain ? ». Qu'est-ce que me dit la surprise ? Jean et Pierre sont allés en courant au sépulcre. L'Évangile dit de Jean : « Il crut ». Pierre aussi : « Il crut », mais à sa façon, avec la foi un peu mêlée aux remords d'avoir renié le Seigneur. L'annonce faite surprise, la course/aller en hâte, et la question : « Et moi, aujourd'hui, en cette Pâques 2018, qu'est-ce que je fais ? Toi, qu'est-ce que tu fais ? ».

Pape François, La Résurrection du Christ Audience – Mercredi 3 avril 2013

Chers frères et sœurs, bonjour,

Aujourd'hui, nous reprenons les catéchèses de l'Année de la foi. Dans le Credo, nous répétons cette expression : « Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Écritures ». C'est précisément l'événement que nous célébrons : la Résurrection de Jésus, cœur du message chrétien, qui a retenti depuis le début et a été transmis afin qu'il parvienne jusqu'à nous. Saint Paul écrit aux chrétiens de Corinthe : « Je vous ai donc transmis en premier lieu ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze » (1 Co 15, 3-5). Cette brève confession de foi annonce précisément le Mystère pascal, avec les premières apparitions du Ressuscité à Pierre et aux Douze : la Mort et la Résurrection de Jésus sont précisément le cœur de notre espérance. Sans cette foi dans la

mort et dans la résurrection de Jésus, notre espérance sera faible, ce ne sera pas même une espérance, et c'est précisément la mort et la résurrection de Jésus qui sont le cœur de notre espérance. L'apôtre affirme : « si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi ; vous êtes encore dans vos péchés » (v. 17). Malheureusement, souvent on a tenté d'obscurcir la foi dans la Résurrection de Jésus, et parmi les croyants eux-mêmes se sont insinués des doutes. C'est un peu une foi « à l'eau de rose » comme on dit ; ce n'est pas une foi forte. Et cela par superficialité, parfois par indifférence, occupés par mille choses que l'on considère plus importantes que la foi, ou encore en raison d'une vision uniquement horizontale de la vie. Mais c'est précisément la résurrection qui nous ouvre à l'espérance la plus grande, car elle ouvre notre vie et la vie du monde à l'avenir éternel de Dieu, au bonheur total, à la certitude que le mal, le péché, la mort peuvent être vaincus. Et cela conduit à vivre avec davantage de confiance les réalités quotidiennes, à les affronter avec courage et application. La Résurrection du Christ illumine d'une lumière nouvelle ces réalités quotidiennes. La Résurrection du Christ est notre force !

Mais comment la vérité de foi de la Résurrection du Christ nous a-t-elle été transmise ? Il y a deux types de témoignages dans le nouveau Testament : certains sont sous la forme de profession de foi, c'est-à-dire de formules synthétiques qui indiquent le cœur de la foi ; d'autres en revanche sont sous la forme de récit de l'événement de la Résurrection et des faits qui y sont liés. La première : la forme de la profession de foi, par exemple, c'est celle que nous venons d'écouter, ou encore celle de la Lettre aux Romains dans laquelle saint Paul écrit : « Si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (10, 9). Dès les premiers pas de l'Église, la foi dans le Mystère de mort et de Résurrection de Jésus est bien établie et claire. Mais aujourd'hui, je voudrais m'arrêter sur la seconde forme, sur les témoignage sous la forme de récit, que nous trouvons dans les Évangiles. Avant tout, nous observons que les premiers témoins de cet événement furent les femmes. À l'aube, elles se rendirent au sépulcre pour oindre le corps de Jésus, et trouvent le premier signe : le tombeau vide (cf. Mc 16, 1). Vient ensuite la rencontre avec un Messager de Dieu qui annonce : Jésus de Nazareth, le Crucifié, n'est pas ici, il est ressuscité (cf. vv. 5-6). Les femmes sont poussées par l'amour et elles savent accueillir cette annonce avec foi : elles croient, et immédiatement la transmettent, elles ne la gardent pas pour elles, elle la transmettent. La joie de savoir que Jésus est vivant, l'espérance qui remplit le cœur, ne peuvent pas être réprimées. Cela devrait également être le cas dans notre vie. Nous ressentons la joie d'être chrétiens ! Nous croyons dans un Ressuscité qui a vaincu le mal et la mort ! Nous avons le courage de « sortir » pour apporter cette joie et cette lumière dans tous les lieux de notre vie ! La Résurrection du Christ est notre plus grande certitude ; c'est le trésor le plus précieux ! Comment ne pas partager ce trésor, cette certitude, avec les autres ? Elle n'est pas seulement là pour nous, mais pour la transmettre, pour la donner aux autres, la partager avec les autres. C'est précisément là notre témoignage.

Un autre élément. Dans les professions de foi du Nouveau Testament, seuls des hommes sont rappelés comme témoins de la Résurrection, les apôtres, mais pas les femmes. C'est parce que, selon la loi judaïque de cette époque, les femmes et les enfants ne pouvaient pas rendre un témoignage fiable, crédible. Dans les Évangiles, en revanche, les femmes ont un rôle primordial, fondamental. Nous pouvons ici saisir un élément en faveur de l'historicité de la Résurrection : s'il s'agissait d'un fait inventé, dans le contexte de cette époque, il n'aurait pas été lié au témoignage des femmes. En revanche, les évangélistes rapportent simplement ce qui s'est passé : ce sont les femmes qui sont les premiers témoins. Cela nous dit que Dieu ne choisit

pas selon les critères humains : les premiers témoins de la naissance de Jésus sont les pasteurs, des personnes simples et humbles ; les premiers témoins de la Résurrection sont les femmes. Et cela est beau. Et c'est un peu la mission des femmes : des mères, des femmes ! Rendre témoignage aux enfants, aux petits-enfants, que Jésus est vivant, il est le vivant, il est le ressuscité. Mères et femmes, allez de l'avant avec ce témoignage ! Pour Dieu c'est le cœur qui compte, combien nous sommes ouverts à Lui, si nous sommes comme les enfants qui ont confiance. Mais cela nous fait aussi réfléchir sur la manière dont les femmes, dans l'Église et dans le chemin de foi, ont eu et ont aujourd'hui aussi un rôle particulier en ouvrant les portes aux Seigneur, en le suivant et en communiquant sa Face, car le regard de la foi a toujours besoin du regard simple et profond de l'amour. Les apôtres et les disciples ont plus de difficultés à croire. Les femmes non. Pierre court au sépulcre, mais il s'arrête à la tombe vide ; Thomas doit toucher de ses mains les blessures du corps de Jésus. Dans notre chemin de foi aussi, il est important de savoir et de sentir que Dieu nous aime, de ne pas avoir peur de l'aimer : la foi se professe avec la bouche et avec le cœur, avec la parole et avec l'amour.

Après les apparitions aux femmes, d'autres suivent : Jésus se rend présent de manière nouvelle : il est le Crucifié, mais son corps est glorieux ; il n'est pas revenu à la vie terrestre, mais à une condition nouvelle. Au début, ils ne le reconnaissent pas, et ce n'est qu'à travers ses paroles et ses gestes que leurs yeux s'ouvrent : la rencontre avec le Ressuscité transforme, elle donne une force nouvelle à la foi, un fondement inébranlable. Pour nous aussi, il existe de nombreux signes où le Ressuscité se fait reconnaître : l'Écriture Sainte, l'Eucharistie, les autres sacrements, la charité, ces gestes d'amour qui portent un rayon du Ressuscité. Laissons-nous illuminer par la Résurrection du Christ, laissons-nous transformer par sa force, pour qu'à travers nous également, dans le monde, les signes de mort laissent place aux signes de vie. J'ai vu qu'il y a de nombreux jeunes sur la place. Les voilà ! Je vous dis : portez de l'avant cette certitude : le Seigneur est vivant et marche à nos côtés dans la vie. Telle est votre mission ! Portez de l'avant cette espérance. Soyez ancrés à cette espérance : cette ancre qui est dans le ciel ; tenez ferme la corde, soyez ancrés et portez de l'avant l'espérance. Vous, témoins de Jésus, portez de l'avant le témoignage que Jésus est vivant et cela nous donnera de l'espérance, donnera de l'espérance à ce monde un peu vieilli par les guerres, par le mal, par le péché. En avant les jeunes !

Pape François, La filiation divine Audience – Mercredi 10 avril 2013

Chers frères et sœurs, bonjour !

Au cours de la dernière catéchèse, nous nous sommes arrêtés sur l'événement de la Résurrection de Jésus, dans lequel les femmes ont eu un rôle particulier. Aujourd'hui, je voudrais m'arrêter sur sa portée salvifique. Que signifie la Résurrection pour notre vie ? Et pourquoi notre foi est-elle vaine sans elle ? Notre foi se fonde sur la Mort et la Résurrection du Christ, précisément comme une maison s'appuie sur des fondements : si ils cèdent, toute la maison s'écroule. Sur la Croix, Jésus s'est offert lui-même en assumant nos péchés et en descendant dans l'abîme de la mort, et dans la Résurrection, il les vainc, les ôte, et nous ouvre la voie pour renaître à une vie nouvelle. Saint Pierre l'exprime de façon synthétique au début de sa première lettre, comme nous l'avons écouté : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ : dans sa grande miséricorde, il nous a engendrés de nouveau par la Résurrection

de Jésus Christ d'entre les morts, pour une vivante espérance, pour un héritage exempt de corruption, de souillure, de flétrissure » (1, 3-4).

L'apôtre nous dit qu'avec la Résurrection de Jésus, quelque chose d'absolument nouveau a lieu : nous sommes libérés de l'esclavage du péché et nous devenons fils de Dieu, c'est-à-dire que nous sommes engendrés à nouveau à une vie nouvelle. Quand cela se réalise-t-il pour nous ? Dans le sacrement du baptême. Par le passé, il se recevait normalement par immersion. Celui qui devait être baptisé descendant dans le grand bassin du baptistère, quittant ses vêtements, et l'évêque ou le prêtre lui versait par trois fois l'eau sur la tête, le baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Puis, le baptisé sortait du bassin et revêtait le nouvel habit, blanc : c'est-à-dire qu'il naissait à une vie nouvelle, en se plongeant dans la Mort et la Résurrection du Christ. Il était devenu fils de Dieu. Saint Paul, dans la Lettre aux Romains, écrit : vous « avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : “Abba ! Père !” » (Rm 8, 15). C'est précisément l'Esprit que nous avons reçu dans le baptême qui nous enseigne, nous pousse, à dire à Dieu : « Père », ou mieux, « Abba ! », ce qui signifie « papa ». Tel est notre Dieu : c'est un papa pour nous. L'Esprit Saint réalise en nous cette nouvelle condition de fils de Dieu. Et cela est le plus grand don que nous recevons du Mystère pascal de Jésus. Et Dieu nous traite comme ses enfants, il nous comprend, nous pardonne, nous embrasse, nous aime, même lorsque nous nous trompons. Dans l'Ancien Testament, le prophète Isaïe affirmait déjà que même si une mère oubliait son fils, Dieu ne nous oublie jamais, à aucun moment (cf. 49, 15). Et cela est beau !

Toutefois, cette relation filiale avec Dieu n'est pas comme un trésor que nous conservons dans un coin de notre vie, mais elle doit croître, elle doit être nourrie chaque jour par l'écoute de la Parole de Dieu, la prière, la participation aux sacrements, en particulier de la pénitence et de l'Eucharistie, et la charité. Nous pouvons vivre en fils ! Telle est notre dignité — nous avons la dignité de fils. Nous comporter comme de véritables fils ! Cela signifie que chaque jour, nous devons laisser le Christ nous transformer et nous configurer à Lui ; cela signifie vivre en chrétiens, chercher à le suivre, même si nous voyons nos limites et nos faiblesses. La tentation de laisser Dieu de côté pour nous mettre nous-mêmes au centre est toujours présente et l'expérience du péché blesse notre vie chrétienne, notre condition d'enfants de Dieu. C'est pourquoi nous devons avoir le courage de la foi et ne pas nous laisser guider par la mentalité qui nous dit : « Dieu ne sert pas, il n'est pas important pour toi », et ainsi de suite. C'est précisément le contraire : ce n'est qu'en nous comportant en enfants de Dieu, sans nous décourager pour nos chutes, pour nos péchés, en nous sentant aimés par Lui, que notre vie sera renouvelée, animée par la sérénité et par la joie. Dieu est notre force ! Dieu est notre espérance !

Chers frères et sœurs, nous devons être les premiers à avoir cette ferme espérance et nous devons en être un signe visible, clair, lumineux pour tous. Le Seigneur Ressuscité est l'espérance qui ne fait jamais défaut, qui ne déçoit pas (cf. Rm 5, 5). L'espérance ne déçoit pas. Celle du Seigneur ! Combien de fois dans notre vie les espérances s'évanouissent-elles, combien de fois les attentes que nous portons dans notre cœur ne se réalisent pas ! Notre espérance de chrétiens est forte, sûre, solide sur cette terre, où Dieu nous a appelés à marcher, et elle est ouverte à l'éternité, parce qu'elle est fondée sur Dieu, qui est toujours fidèle. Nous ne devons pas oublier : Dieu est toujours fidèle ; Dieu est toujours fidèle avec nous. Être ressuscités avec le Christ au moyen du baptême, avec le don de la foi, pour un héritage qui ne se corrompt pas, nous conduit à rechercher davantage les choses de Dieu, à penser davantage à Lui, à le prier davantage. Être chrétiens ne se réduit pas à suivre des commandements, mais veut dire être en

Christ, penser comme Lui, agir comme Lui, aimer comme Lui ; c'est Le laisser prendre possession de notre vie et la changer, la transformer, la libérer des ténèbres du mal et du péché.

Chers frères et sœurs, à ceux qui nous demandent raison de l'espérance qui est en nous (cf. 1 P 3, 15), nous montrons le Christ Ressuscité. Nous le montrons à travers l'annonce de la Parole, mais surtout à travers notre vie de ressuscités. Nous montrons la joie d'être des enfants de Dieu, la liberté que nous donne la vie en Christ, qui est la véritable liberté, celle qui nous sauve de l'esclavage du mal, du péché, de la mort ! Tournons-nous vers la Patrie céleste, nous aurons une lumière et une force nouvelles également dans notre engagement et dans nos difficultés quotidiennes. C'est un service précieux que nous devons rendre à notre monde, qui souvent ne réussit plus à lever les yeux vers le haut, qui ne réussit plus à lever les yeux vers Dieu.

Chers frères et sœurs, notre foi est fondée sur la mort et la résurrection du Christ. Avec la Résurrection quelque chose d'absolument nouveau se produit : nous devenons enfants de Dieu, et cela se réalise dans le baptême, par l'action de l'Esprit-Saint. C'est le plus grand don que nous recevons du Mystère pascal de Jésus. Cette relation filiale doit être alimentée chaque jour par l'écoute de sa Parole, par la prière, la participation aux sacrements et par la charité. Nous devons avoir le courage de la foi et ne pas nous laisser conduire par la mentalité qui dit : « Dieu ne sert à rien, il n'est pas important pour toi ». Dieu est notre force et notre espérance ! Le Seigneur ressuscité est l'espérance qui ne déçoit pas. Être chrétien c'est penser, agir et aimer comme le Christ et le laisser transformer notre vie. Chers frères et sœurs, à qui nous demande raison de l'espérance qui est en nous, indiquons le Christ Ressuscité. Indiquons-le par l'annonce de la Parole, mais surtout par notre vie de ressuscités. Manifestons la joie d'être enfants de Dieu, la liberté de la vie dans le Christ.

Benoît XVI, Regina Caeli – 24 mars 2008

Chers frères et sœurs !

Au cours de la Veillée pascale solennelle, le chant de l'Alleluia, mot hébreu universellement connu, qui signifie "Louez le Seigneur", résonne de nouveau après les jours du Carême. Durant le temps pascal cette invitation à la louange passe de bouche en bouche, de cœur en cœur. Il retentit à partir d'un événement absolument nouveau : la mort et la résurrection du Christ. L'alleluia est né dans les cœurs des premiers disciples de Jésus, hommes et femmes, en ce matin de Pâques, à Jérusalem... Il nous semble presque entendre leurs voix : celle de Marie-Madeleine, qui, la première, vit le Seigneur ressuscité dans le jardin près du Calvaire ; les voix des femmes, qui le rencontrèrent alors qu'elles couraient, apeurées mais heureuses, pour donner la nouvelle de la tombe vide aux disciples ; les voix des deux disciples, qui s'étaient mis en marche vers Emmaüs avec le visage triste et qui retournèrent le soir à Jérusalem remplis de joie pour avoir écouté ses paroles et l'avoir reconnu "à sa façon de rompre le pain"; les voix des onze Apôtres, qui, ce même soir, le virent apparaître au milieu d'eux dans le cénacle, montrer les blessures des clous et de la lance et leur dire : "Que la paix soit avec vous !". Cette expérience a inscrit une fois pour toutes l'alleluia dans le cœur de l'Église ! Et dans notre cœur également.

De cette même expérience vient aussi la prière que nous récitons en ce jour et chaque jour du temps pascal : le Regina caeli à la place de l'Angelus. Le texte, qui remplace durant ces semaines l'Angelus, est bref et a la forme directe d'une annonce : c'est comme une nouvelle

"annonciation" à Marie, faite cette fois non par un ange, mais par nous chrétiens qui invitons la Mère à se réjouir parce que son Fils, qu'elle a porté en son sein, est ressuscité comme il l'avait promis. "Réjouis-toi" avait en effet été la première Parole adressée à la Vierge par le messager céleste à Nazareth. Et son sens était celui-ci : Réjouis-toi, Marie, parce que le Fils de Dieu vient se faire homme en toi. Maintenant, après le drame de la Passion, une nouvelle invitation à la joie retentit : "Gaude et lætare, Virgo Maria, alleluia, quia surrexit Dominus vere, alleluia - Réjouis-toi, Vierge Marie, alleluia, parce que le Seigneur est vraiment ressuscité, alleluia !".

Chers frères et sœurs, laissons l'alleluia pascal s'imprimer profondément aussi en nous, afin qu'il ne soit pas seulement un mot dans certaines circonstances extérieures, mais qu'il soit l'expression de notre vie même : l'existence de personnes qui invitent chacun à louer le Seigneur et le font avec leur comportement de "ressuscités". Nous disons à Marie : "Priez pour nous le Seigneur", afin que Celui qui, dans la résurrection de son Fils, a rendu la joie au monde entier, nous permette de jouir de cette même joie maintenant et pour toujours, dans notre vie et dans la vie éternelle.

Merci de votre présence joyeuse en ce jour également.

Benoît XVI, Regina Caeli – 13 avril 2009

Chers frères et sœurs !

En ces jours de Pâques, nous entendrons souvent retentir les paroles de Jésus : "Je suis ressuscité et je suis toujours avec toi". Faisant écho à cette annonce, l'Église proclame avec joie : "Oui, nous en sommes certains ! Le Seigneur est vraiment ressuscité ! Alléluia ! À lui gloire et puissance pour les siècles des siècles". C'est toute l'Église en fête qui manifeste ses sentiments en chantant : "C'est le jour du Christ Seigneur". En effet, en ressuscitant de la mort, Jésus a inauguré son jour éternel et a ouvert également la porte à notre joie. "Je ne mourrai pas - dit-Il, je resterai en vie". Le Fils de l'homme crucifié, pierre écartée par les bâtisseurs, est devenu désormais le fondement solide du nouvel édifice spirituel, qui est l'Église, son Corps mystique. Le peuple de Dieu, qui a le Christ comme son chef invisible, est destiné à croître au cours des siècles, jusqu'au plein accomplissement du dessein de salut. Alors, l'humanité tout entière sera incorporée à Lui, et chaque réalité existante sera pénétrée par sa victoire définitive. Saint Paul écrit : Il sera "l'accomplissement total de toute chose" (cf. Ep 1, 23) et "Dieu sera tout en tous" (1 Co 15, 28).

C'est pourquoi la communauté chrétienne - nous tous - se réjouit à juste titre car la résurrection du Seigneur nous assure que le dessein divin du salut, en dépit de toutes les obscurités de l'histoire, s'accomplira. Voilà pourquoi sa Pâque est véritablement pour nous espérance. Et nous, ressuscités avec le Christ au moyen du Baptême, nous devons à présent le suivre fidèlement dans la sainteté de vie, en marchant vers la Pâque éternelle, soutenus par la conscience que les difficultés, les luttes, les épreuves, les souffrances de notre existence, y compris la mort, ne pourront plus désormais nous séparer de Lui et de son amour. Sa résurrection a jeté un pont entre le monde et la vie éternelle, sur lequel tout homme et toute femme peut passer pour atteindre le véritable objectif de notre pèlerinage terrestre.

"Je suis ressuscité et je suis toujours avec toi". Cette garantie que formule Jésus se réalise surtout dans l'Eucharistie ; c'est dans chaque célébration eucharistique que l'Église, et chacun de ses membres, fait l'expérience de sa présence vivante et bénéficie de toute la richesse de son

amour. Dans le sacrement de l'Eucharistie, le Seigneur ressuscité est présent et, riche de miséricorde, nous purifie de nos fautes ; il nous nourrit spirituellement et nous insuffle la force afin de soutenir les dures épreuves de l'existence et de lutter contre le péché et le mal. C'est lui le soutien sûr de notre pèlerinage vers la demeure éternelle du Ciel. Que la Vierge Marie, qui a vécu aux côtés de son Fils divin à chaque étape de sa mission sur terre, nous aide à accueillir avec foi le don de Pâques et fasse de nous d'heureux, fidèles et joyeux témoins du Seigneur ressuscité.

Benoît XVI, Regina Caeli – 5 avril 2010

Chers frères et sœurs,

Dans la lumière de Pâques, que nous célébrons toute la semaine, je vous renouvelle mes vœux de paix et de joie les plus cordiaux. Comme vous le savez, le lundi suivant le Dimanche de la Résurrection est traditionnellement appelé le « lundi de l'Ange ». Il est très intéressant d'approfondir cette référence à « l'Ange ». Naturellement, la pensée se porte immédiatement vers les récits évangéliques de la résurrection de Jésus, où apparaît la figure d'un messenger du Seigneur. Saint Matthieu écrit : « Voici qu'il y eut un grand tremblement de terre. Un ange du Seigneur, en effet, descendit du ciel, s'approcha, roula la pierre et s'y assit. Son aspect était celui de la foudre et son vêtement était blanc comme la neige » (Mt 28, 2-3). Tous les évangélistes précisent ensuite que, lorsque les femmes se rendirent au sépulcre et qu'elles le trouvèrent ouvert et vide, c'est un ange qui leur annonça que Jésus était ressuscité. Chez Matthieu, ce messenger du Seigneur leur dit : « N'ayez pas peur ! Je sais que vous cherchez Jésus, le crucifié. Il n'est pas ici. Car il est ressuscité, comme il l'avait dit » (Mt 28, 5-6) ; il leur montre ensuite le tombeau vide et il les charge de l'annoncer aux disciples. Chez Marc, l'ange est décrit comme « un jeune homme, vêtu d'un vêtement blanc », qui donne le même message aux femmes (cf. Mc 16, 5-6). Luc parle de « deux hommes aux vêtements resplendissants », qui rappellent aux femmes comment Jésus avait annoncé, longtemps auparavant, sa mort et sa résurrection (cf. Lc 24, 4-7). Saint Jean aussi parle de « deux anges aux vêtements blancs » ; c'est Marie de Magdala qui les voit, alors qu'elle pleure près du tombeau, et ils lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » (Jn 20, 11-13).

Mais l'ange de la résurrection rappelle aussi une autre signification. Il faut se souvenir en effet que le terme « ange », non seulement définit les Anges, créatures spirituelles douées d'intelligence et de volonté, serviteurs et messagers de Dieu, mais que c'est aussi l'un des titres les plus anciens attribués à Jésus lui-même. Nous lisons par exemple chez Tertullien, au III^e siècle : « Il – le Christ – a été aussi appelé "ange du conseil", c'est-à-dire annonciateur, un terme qui désigne une charge, et non la nature. En effet, il devait annoncer au monde le grand dessein du Père pour la restauration de l'homme » (De carne Christi, 14). Ainsi disait Tertullien. Jésus Christ, le Fils de Dieu est donc appelé aussi l'Ange de Dieu le Père : Il est le messenger par excellence de son amour. Chers amis, nous pensons maintenant à ce que Jésus ressuscité a dit à ses apôtres : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jn 20, 21) ; et il leur a communiqué son Esprit Saint. Cela signifie que, comme Jésus a été annonciateur de l'amour du Père, nous aussi nous devons l'être de la charité du Christ : nous sommes des messagers de sa résurrection, de sa victoire sur le mal et sur la mort, porteurs de son amour divin. Certes, nous demeurons par nature des hommes et des femmes, mais nous recevons la mission des « anges », messagers du Christ : elle nous est donnée à tous dans le baptême et dans la

confirmation. Par le sacrement de l'ordre, les prêtres, ministres du Christ, la reçoivent de façon spéciale ; il me plaît de le souligner en cette Année sacerdotale.

Chers frères et sœurs, nous nous adressons maintenant à la Vierge Marie, en l'invoquant comme Regina Caeli, Reine du Ciel. Qu'elle nous aide à accueillir pleinement la grâce du mystère pascal, et à devenir des messagers courageux et joyeux de la résurrection du Christ.

Benoît XVI, Regina Caeli du Lundi de Pâques – 25 avril 2011

Chers frères et sœurs !

Surrexit Dominus vere ! Alleluja ! La Résurrection du Seigneur marque le renouvellement de notre condition humaine. Le Christ a vaincu la mort causée par notre péché, et nous rapporte à la vie éternelle. Toute la vie de l'Église et l'existence même des chrétiens procède de cet événement. Nous le lisons justement aujourd'hui, Lundi de Pâques, dans le premier discours missionnaire de l'Église naissante : « Ce Jésus - proclame l'apôtre Pierre - Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint, objet de la promesse, et l'a répandu. C'est là ce que vous voyez et entendez » (Ac 2,32-33). Un des signes caractéristiques de la foi dans la résurrection est le salut entre les chrétiens pendant le temps pascal, inspiré par un ancien hymne liturgique : « Christ est ressuscité ! / Il est vraiment ressuscité ! ». C'est une profession de foi et un engagement de vie, exactement comme cela est arrivé aux femmes décrites dans l'Évangile de saint Matthieu : « Et voici que Jésus vint à leur rencontre : 'Je vous salue', dit-il. Et elles de s'approcher et d'étreindre ses pieds en se prosternant devant lui. Alors Jésus leur dit : 'Ne craignez point ; allez annoncer à mes frères qu'ils doivent partir pour la Galilée, et là ils me verront' » (28,9-10). « Toute l'Église - écrit le serviteur de Dieu Paul VI - reçoit mission d'évangéliser, et l'œuvre de chacun est importante pour le tout. Elle reste comme un signe à la fois opaque et lumineux d'une nouvelle présence de Jésus, de son départ et de sa permanence. Elle le prolonge et le continue » (Ex. Ap. Evangelii Nuntiandi, 8 décembre 1975, 15 : AAS 68 [1976], 14).

De quelle manière pouvons-nous rencontrer le Seigneur et devenir toujours plus ses témoins authentiques ? Saint Maxime de Turin affirme : « Quiconque veut rejoindre le Sauveur doit d'abord le placer par sa foi à la droite de la divinité et l'élever par sa persuasion au cœur des cieux » (Sermon XXXIX a, 3 : CCL 23, 157), il doit donc apprendre à tourner constamment le regard de l'esprit et du cœur vers la hauteur de Dieu où se trouve le Christ ressuscité. Dans la prière, dans l'adoration, donc, Dieu rencontre l'homme. Le théologien Romano Guardini observe que « l'adoration n'est pas quelque chose d'accessoire, de secondaire... il s'agit de l'intérêt ultime, du sens et de l'être. Dans l'adoration, l'homme reconnaît ce qu'il vaut dans un sens pur et simple et saint » (La Pâque, Méditations, Brescia 1995, 62). Ce n'est que si nous savons nous tourner vers Dieu, le prier, que nous pouvons découvrir la signification la plus profonde de notre vie, et le chemin quotidien est illuminé de la lumière du Ressuscité.

Chers amis, l'Église, en Orient et en Occident, fête aujourd'hui saint Marc évangéliste, sage messager du Verbe et écrivain des doctrines du Christ - il était défini comme un ancien. Il est aussi le Patron de la ville de Venise où, plaise à Dieu, je me rendrai en visite pastorale les 7 et 8 mai prochains. Invoquons maintenant la Vierge Marie, afin qu'elle nous aide à accomplir fidèlement et dans la joie la mission que le Seigneur ressuscité confie à chacun.

Chers frères et sœurs !

Le lundi après Pâques est dans de nombreux pays un jour férié, au cours duquel faire une promenade dans la nature, ou encore aller rendre visite à des parents qui habitent un peu loin pour se retrouver ensemble en famille. Mais je voudrais que soit toujours présent dans l'esprit et dans le cœur des chrétiens le motif de ce jour de vacance, c'est-à-dire la Résurrection de Jésus, le mystère décisif de notre foi. En effet, comme l'écrit saint Paul aux Corinthiens, « mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi votre foi » (1 Co 15, 14). C'est pourquoi, en ces jours, il est important de relire les récits de la résurrection du Christ que nous trouvons dans les quatre Évangiles. Il s'agit de récits qui, de façons diverses, présentent les rencontres des disciples avec Jésus ressuscité, et nous permettent ainsi de méditer sur cet événement merveilleux qui a transformé l'histoire et donne un sens à l'existence de tout homme.

L'événement de la résurrection en tant que tel n'est pas décrit par les évangélistes : celui-ci demeure mystérieux, non pas dans le sens de moins réel, mais de caché, au-delà de la portée de notre connaissance : comme une lumière si éblouissante qu'on ne peut l'observer avec nos yeux, sinon elle les aveuglerait. Les récits commencent en revanche le moment où, à l'aube du jour après le sabbat, les femmes se rendirent au sépulcre et le trouvèrent ouvert et vide. Saint Matthieu parle également d'un tremblement de terre et d'un ange fulgurant qui fit rouler la grande pierre tombale, sur laquelle il s'assit (cf. Mt 28, 2). Ayant reçu de l'ange l'annonce de la résurrection, les femmes, emplies de peur et de joie, coururent apporter la nouvelle aux disciples et, précisément à cet instant, rencontrèrent Jésus, se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent ; et il leur dit : « Ne craignez point ; allez annoncer à mes frères qu'ils doivent partir pour la Galilée, et là ils me verront » (Mt 28, 10). Dans tous les Évangiles, les femmes occupent une place importante dans les récits des apparitions de Jésus ressuscité, comme du reste également dans celles de la passion et de la mort de Jésus. À cette époque, en Israël, le témoignage des femmes n'avait aucune valeur officielle ni juridique, mais les femmes ont vécu une expérience de lien particulier avec le Seigneur, qui est fondamental pour la vie concrète de la communauté chrétienne, et cela toujours, à toute époque, pas seulement au début du chemin de l'Église.

Le modèle sublime et exemplaire de cette relation avec Jésus, de façon particulière dans son Mystère pascal, est naturellement Marie, la Mère du Seigneur. C'est précisément à travers l'expérience transformante de la Pâque de son Fils, que la Vierge Marie devient également Mère de l'Église, c'est-à-dire de chacun des croyants et de leur communauté tout entière. Nous nous adressons à présent à Elle, en l'invoquant comme Regina Caeli, avec la prière que la tradition nous fait réciter à la place de l'Angélus pendant tout le temps pascal. Que Marie nous obtienne de faire l'expérience vivante du Seigneur ressuscité, source d'espérance et de paix.

Chers frères et sœurs,

Bonjour et bonnes Pâques à vous tous ! Je vous remercie d'être venus nombreux aujourd'hui aussi, pour partager la joie de la Pâque, mystère central de notre foi. Que la force de la

résurrection du Christ puisse rejoindre chaque personne — en particulier ceux qui souffrent — et toutes les situations où la confiance et l'espérance sont nécessaires.

Le Christ a vaincu le mal de manière totale et définitive, mais c'est à nous qu'il revient, aux hommes de chaque époque, d'accueillir cette victoire dans notre vie et dans la réalité concrète de l'histoire et de la société. C'est pourquoi il me semble important de souligner ce que nous demandons aujourd'hui à Dieu dans la liturgie : « Ô Père, qui fais croître ton Église en lui donnant toujours de nouveaux enfants, accorde à tes fidèles d'exprimer dans la vie le sacrement qu'ils ont reçu dans la foi » (Collecte du Lundi de l'Octave de Pâques).

Cela est vrai, en effet, le baptême qui fait de nous des enfants de Dieu, l'Eucharistie qui nous unit au Christ, doivent devenir vie, c'est-à-dire se traduire par des attitudes, des comportements, des gestes, des choix. La grâce contenue dans les sacrements de Pâques est un potentiel de renouveau immense pour l'existence personnelle, pour la vie des familles, pour les relations sociales. Mais tout passe à travers le cœur humain : si je me laisse atteindre par la grâce du Christ ressuscité, si je lui permets de changer cet aspect qui n'est pas bon en moi, qui peut me faire du mal, ainsi qu'aux autres, je permets à la victoire du Christ de s'affirmer dans ma vie, d'étendre son action bénéfique. Tel est le pouvoir de la grâce ! Sans la grâce nous ne pouvons rien ! Et avec la grâce du baptême et de la communion eucharistique je peux devenir l'instrument de la miséricorde de Dieu, de cette belle miséricorde de Dieu.

Exprimer dans la vie le sacrement que nous avons reçu : voilà, chers frères et sœurs, notre engagement quotidien, mais je dirais également notre joie quotidienne ! La joie de se sentir des instruments de la grâce du Christ, comme des sarments de la vigne qu'il est Lui-même, animés par la sève de son Esprit !

Prions ensemble, au nom du Seigneur mort et ressuscité, et par l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie, pour que le Mystère pascal puisse opérer profondément en nous et à notre époque, pour que la haine laisse place à l'amour, le mensonge à la vérité, la vengeance au pardon, la tristesse à la joie.

Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 21 avril 2014

Chers frères et sœurs, bonjour !

Bonnes Pâques ! « Cristòs anèsti ! — Alethòs anèsti ! », « Le Christ est ressuscité ! — Il est vraiment ressuscité ! ». Il est au milieu de nous ici sur la place ! Cette semaine, nous pouvons continuer à nous échanger les vœux de Pâques comme si c'était un unique jour. C'est le grand jour qu'a fait le Seigneur.

Le sentiment dominant qui transparaît des récits évangéliques de la Résurrection est la joie pleine d'émerveillement, mais un grand émerveillement ! La joie qui vient de l'intérieur ! Et dans la liturgie, nous revivons l'état d'âme des disciples pour la nouvelle que les femmes avaient apportée : « Jésus est ressuscité ! Nous l'avons vu ! ».

Laissons cette expérience, gravée dans l'Évangile, se graver aussi dans nos cœurs, et transparaître dans notre vie. Laissons l'émerveillement joyeux du dimanche de Pâques rayonner dans nos pensées, nos regards, nos attitudes, nos gestes et nos paroles... Si seulement nous étions aussi lumineux ! Mais ce n'est pas du maquillage ! Cela vient de l'intérieur, d'un cœur plongé dans la source de cette joie comme celui de Marie-Madeleine, qui a pleuré la perte

de son Seigneur et qui n'en croyait pas ses yeux lorsqu'elle l'a vu ressuscité. Celui qui fait cette expérience devient un témoin de la Résurrection, parce que, dans un certain sens, il est lui-même ressuscité, elle est elle-même ressuscitée. Alors il est capable d'apporter un « rayon » de la lumière du Ressuscité dans différentes situations : dans les situations heureuses, en les rendant plus belles et en les préservant de l'égoïsme ; dans les situations douloureuses, en apportant sérénité et espérance.

Cela nous fera du bien cette semaine de prendre le Livre de l'Évangile et de lire les chapitres qui parlent de la Résurrection de Jésus. Cela nous fera beaucoup de bien ! Prendre le livre, chercher les chapitres et le lire. Cela nous fera aussi du bien cette semaine de penser à la joie de Marie, la Mère de Jésus. De même que sa douleur a été intime, au point de lui transpercer l'âme, ainsi, sa joie a été intime et profonde et les disciples pouvaient y puiser. Ayant vécu l'expérience de la mort et de la résurrection de son Fils, vues, dans la foi, comme l'expression suprême de l'amour de Dieu, le cœur de Marie est devenu une source de paix, de réconfort, d'espérance, de miséricorde. Toutes les prérogatives de notre Mère découlent de là, de sa participation à la Pâque de Jésus. Du vendredi au matin du dimanche, elle n'a pas perdu l'espérance : nous l'avons contemplée Mère des douleurs, mais en même temps Mère pleine d'espérance. Elle, Mère de tous les disciples, la Mère de l'Église, est Mère de l'espérance.

C'est à elle, le témoin silencieux de la mort et de la résurrection de Jésus, que nous demandons de nous introduire dans la joie pascalle. Nous le ferons en récitant la prière du Regina Caeli, qui remplace la prière de l'Angélus pendant le temps pascal.

Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 6 avril 2015

Chers frères et sœurs, bonjour et encore bonnes Pâques !

En ce lundi de Pâques, l'Évangile (cf. Mt 28, 8-15) nous présente le récit des femmes qui, se rendant au sépulcre de Jésus, le trouvent vide et voient un ange qui leur annonce qu'il est ressuscité. Et tandis que celles-ci courent pour apporter la nouvelle aux disciples, elles rencontrent Jésus lui-même qui leur dit : « Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent aller en Galilée : là ils me trouveront » (v. 10). La Galilée est la « périphérie » d'où Jésus avait commencé sa prédication, et c'est de là que repartira l'Évangile de la Résurrection, afin qu'il soit annoncé à tous, et que chacun puisse le rencontrer, Lui, le Ressuscité, présent et œuvrant dans l'histoire. Aujourd'hui aussi, Il est avec nous, ici sur la place.

C'est donc l'annonce que l'Église répète depuis le premier jour : « Le Christ est ressuscité ! ». Et en lui, par le baptême, nous sommes également ressuscités, nous sommes passés de la mort à la vie, de l'esclavage du péché à la liberté de l'amour. Voilà la bonne nouvelle que nous sommes appelés à apporter aux autres et dans chaque milieu, animés par l'Esprit Saint. La foi dans la résurrection de Jésus et l'espérance qu'il nous a apportée est le don le plus beau que le chrétien puisse et doive offrir à ses frères. À tous et à chacun, donc, ne nous laissons pas de répéter : le Christ est ressuscité ! Répétons-le tous ensemble, aujourd'hui sur cette place : le Christ est ressuscité ! Répétons-le par les mots, mais surtout par le témoignage de notre vie. L'heureuse nouvelle de la Résurrection devrait transparaître sur notre visage, dans nos sentiments et comportements, dans notre façon de traiter les autres.

Nous annonçons la résurrection du Christ lorsque sa lumière éclaire les moments les plus sombres de notre existence et nous pouvons la partager avec les autres ; lorsque nous savons sourire avec celui qui sourit et pleurer avec celui qui pleure ; lorsque nous marchons à côté de celui qui est triste et qui risque de perdre espoir ; lorsque nous racontons notre expérience de foi à celui qui est en quête de sens et de bonheur. Par notre comportement, par notre témoignage, par notre vie, nous disons : Jésus est ressuscité ! Nous le disons avec toute notre âme.

Nous sommes dans les jours de l'Octave de Pâques, durant lesquels le climat joyeux de la Résurrection nous accompagne. C'est curieux : la liturgie considère l'Octave entier comme un jour unique, pour nous aider à entrer dans le mystère, afin que sa grâce s'insinue dans notre cœur et dans notre vie. Pâques est l'événement qui a apporté la nouveauté radicale pour chaque être humain, pour l'histoire et pour le monde : c'est le triomphe de la vie sur la mort ; c'est la fête du réveil et de la régénération. Faisons en sorte que notre existence soit conquise et transformée par la Résurrection !

Demandons à la Vierge Mère, témoin silencieuse de la mort et de la résurrection de son Fils, de faire grandir en nous la joie pascalle. Nous le ferons à présent en récitant le Regina cæli, qui pendant le temps pascal, remplace la prière de l'Angélus. Dans cette prière, rythmée par l'Alléluia, nous nous adressons à Marie en l'invitant à se réjouir, car Celui qu'elle a porté en son sein est ressuscité comme il l'avait promis, et nous nous confions à son intercession. En réalité, notre joie est un reflet de la joie de Marie, parce que c'est elle qui a protégé et qui protège avec foi les événements de Jésus. Récitons donc cette prière avec l'émotion des enfants qui sont heureux parce que leur Mère est heureuse.

Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 28 mars 2016

Chers frères et sœurs, bonjour !

En ce lundi de Pâques, que l'on appelle le « Lundi de l'ange », nos cœurs sont encore remplis de la joie pascalle. Après le temps du Carême, temps de pénitence et de conversion, que l'Église a vécu avec une intensité particulière en cette année sainte de la miséricorde, après les célébrations suggestives du Saint Triduum, nous nous arrêtons aujourd'hui encore auprès du tombeau de Jésus, vide, et nous méditons avec émerveillement et reconnaissance sur le grand mystère de la résurrection du Seigneur.

La vie a vaincu la mort. La miséricorde et l'amour ont vaincu le péché ! On a besoin de foi et d'espérance pour s'ouvrir à cet horizon nouveau et merveilleux. Et nous savons que la foi et l'espérance sont un don de Dieu, et nous devons le demander : « Seigneur, donne-moi la foi, donne-moi l'espérance ! Nous en avons tant besoin ! ». Laissons-nous envahir par les émotions qui résonnent dans la séquence pascalle : « Oui, nous en sommes certains : le Christ est vraiment ressuscité ». Le Seigneur est ressuscité parmi nous ! Cette vérité marque de façon indélébile la vie des apôtres qui, après la résurrection, ont de nouveau ressenti le besoin de suivre leur Maître, et après avoir reçu l'Esprit Saint, allèrent, sans peur, annoncer à tous ce qu'ils avaient vu de leurs yeux et dont ils avaient fait personnellement l'expérience.

En cette année jubilaire, nous sommes appelés à redécouvrir et à accueillir avec une intensité particulière l'annonce réconfortante de la résurrection : « Le Christ, mon espérance, est ressuscité ! » Si le Christ est ressuscité, nous pouvons regarder chaque événement de notre vie,

même les plus négatifs, avec des yeux et un cœur nouveaux. Les moments d'obscurité, d'échec et de péché également peuvent se transformer et annoncer un chemin nouveau. Lorsque nous touchons le fond de notre misère et de notre faiblesse, le Christ ressuscité nous donne la force de nous relever. Si nous nous confions à lui, sa grâce nous sauve ! Le Seigneur crucifié et ressuscité est la pleine révélation de la miséricorde, présente et agissante dans l'histoire. Tel est le message pascal qui résonne aujourd'hui encore et qui résonnera pendant tout le temps de Pâques jusqu'à la Pentecôte.

Marie a été le témoin silencieux des événements de la passion et de la résurrection de Jésus. Elle était debout auprès de la croix : elle n'a pas fléchi face à la douleur, mais sa foi l'a rendue forte. Dans son cœur déchiré de mère, la flamme de l'espérance est toujours restée allumée. Demandons-lui qu'elle nous aide nous aussi à accueillir pleinement l'annonce pascalle de la résurrection, pour l'incarner dans le concret de notre vie quotidienne.

Que la Vierge Marie nous donne la certitude de foi que tout pas souffert sur notre chemin, éclairé par la lumière de Pâques, deviendra bénédiction et joie pour nous et pour les autres, spécialement pour ceux qui souffrent à cause de l'égoïsme et de l'indifférence.

Invoquons-la donc avec foi et avec dévotion, dans le Regina caeli, la prière qui remplace l'Angelus pendant tout le temps pascal.

Pape François, Regina Caeli – 17 avril 2017

En ce lundi de fête, dit « Lundi de l'Ange », la liturgie fait retentir l'annonce de la Résurrection proclamée hier : « Christ est ressuscité, alléluia ! ». Dans le passage évangélique du jour, nous pouvons entendre l'écho des paroles que l'Ange adresse aux femmes accourues au sépulcre : « Vite, allez dire à ses disciples : “Il est ressuscité d'entre les morts” » (Mt 28, 7). Nous entendons comme adressée à nous aussi l'invitation à « faire vite » et à « aller » annoncer aux hommes et aux femmes de ce temps ce message de joie et d'espérance. D'espérance certaine, parce que depuis le moment où, à l'aube du troisième jour, Jésus crucifié est ressuscité, le dernier mot n'est plus celui de la mort, mais de la vie ! Et c'est notre certitude. Le dernier mot n'est pas le sépulcre, n'est pas la mort, c'est la vie ! C'est pourquoi nous répétons tant : « Christ est ressuscité ». Parce qu'en Lui, le sépulcre a été vaincu, la vie est née.

En vertu de cet événement, qui constitue la véritable nouveauté de l'histoire et de l'univers, nous sommes appelés à être des hommes et des femmes nouveaux selon l'Esprit, en affirmant la valeur de la vie. Il y a la vie ! Cela signifie déjà commencer à ressusciter ! Nous serons des hommes et des femmes de résurrection, des hommes et des femmes de vie, si, au milieu des événements qui tourmentent le monde — il y en a tant aujourd'hui —, au milieu de la mondanité qui éloigne de Dieu, nous savons accomplir des gestes de solidarité et des gestes d'accueil, nourrir le désir universel de paix et l'aspiration à un environnement exempt de dégradation. Il s'agit de signes communs et humains, mais qui, soutenus et animés par la foi dans le Seigneur ressuscité, acquièrent une efficacité bien supérieure à nos capacités. Et c'est ainsi parce que le Christ est vivant et à l'œuvre dans l'histoire par son Saint-Esprit : il rachète nos misères, il rejoint tout cœur humain et redonne espérance à tous ceux qui sont opprimés et souffrants.

Que la Vierge Marie, témoin silencieuse de la mort et de la résurrection de son fils Jésus, nous aide à être des signes limpides du Christ ressuscité parmi les événements du monde, pour que tous ceux qui sont dans l'épreuve et dans les difficultés ne demeurent pas victimes du

pessimisme et de la défaite, de la résignation, mais trouvent en nous tant de frères et sœurs qui leur offrent soutien et consolation. Que notre Mère nous aide à croire fortement dans la résurrection de Jésus : Jésus est ressuscité, il est vivant ici, parmi nous, et c'est un mystère admirable de salut qui a la capacité de transformer les cœurs et la vie. Et qu'elle intercède de façon particulière pour les communautés chrétiennes persécutées et opprimées qui sont aujourd'hui, en de nombreux endroits du monde, appelées à un témoignage plus difficile et plus courageux.

Et à présent, dans la lumière et dans la joie de la Pâque, nous nous tournons vers elle avec la prière qui pendant cinquante jours, jusqu'à la Pentecôte, prendra la place de l'Angelus. Regina caeli...

Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 2 avril 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Le lundi après Pâques est appelé « Lundi de l'Ange », selon une très belle tradition qui correspond aux sources bibliques sur la Résurrection. En effet, les Évangiles (cf. Mt 28, 1-10, Mc 16, 1-7 ; Lc 24, 1-12) racontent que, quand les femmes allèrent au Sépulcre, elles le trouvèrent ouvert. Elles craignaient de ne pas pouvoir entrer parce que la tombe avait été fermée par une grande pierre. En revanche, elle était ouverte ; et de l'intérieur, une voix leur dit que Jésus n'est pas là, mais qu'il est ressuscité.

Pour la première fois, sont prononcées les paroles : « Il est ressuscité ». Les évangélistes nous rapportent que cette première annonce fut donnée par les anges, c'est-à-dire les messagers de Dieu. Cette présence angélique a une signification : de même que c'est un ange, Gabriel, qui avait annoncé l'Incarnation du Verbe, ainsi, pour annoncer pour la première fois la Résurrection, une parole humaine n'était pas suffisante. Il fallait un être supérieur pour communiquer une réalité si bouleversante, si incroyable que sans doute aucun être humain n'aurait osé la prononcer. Après cette première annonce, la communauté des disciples commence à répéter : « C'est bien vrai ! le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon » (Lc 24, 34). Cette annonce est belle. Nous pouvons le dire tous ensemble à présent : « C'est bien vrai ! le Seigneur est ressuscité ». Cette première annonce — « C'est bien vrai ! le Seigneur est ressuscité » — exigeait une intelligence supérieure à celle humaine.

Aujourd'hui est un jour de fête et de convivialité vécu traditionnellement en famille. C'est une journée de famille. Après avoir célébré la Pâque, on ressent le besoin de se réunir encore avec ses proches et avec ses amis pour faire la fête. Parce que la fraternité est le fruit de la Pâque du Christ qui, avec sa mort et sa résurrection, a vaincu le péché qui séparait l'homme de Dieu, l'homme de lui-même, l'homme de ses frères. Mais nous savons que le péché sépare toujours, il crée toujours des inimitiés. Jésus a abattu le mur de division entre les hommes et a restauré la paix, en commençant à tisser le réseau d'une nouvelle fraternité. À notre époque, il est très important de redécouvrir la fraternité, telle qu'elle était vécue dans les premières communautés chrétiennes. Redécouvrir comment laisser une place à Jésus qui ne sépare jamais, qui unit toujours. Il ne peut y avoir de véritable communion et d'engagement pour le bien commun et la justice sociale sans fraternité et partage. Sans partage fraternel, on ne peut réaliser de communauté ecclésiale ou civile : il n'existe qu'un ensemble d'individus mus ou regroupés par leurs propres intérêts. Mais la fraternité est une grâce que fait Jésus.

La Pâque du Christ a fait exploser dans le monde une autre chose : la nouveauté du dialogue et de la relation, une nouveauté qui pour les chrétiens, est devenue une responsabilité. En effet, Jésus a dit : « À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13, 35). Voilà pourquoi nous ne pouvons pas nous refermer sur notre sphère privée, sur notre groupe ; mais nous sommes appelés à nous occuper du bien commun, à prendre soin de nos frères, en particulier ceux plus faibles et marginalisés. Seule la fraternité peut garantir une paix durable, peut vaincre la pauvreté, peut éliminer les tensions et les guerres, peut extirper la corruption et la criminalité. Que l'ange qui nous dit : « Il est ressuscité », nous aide à vivre la fraternité et la nouveauté du dialogue et de la relation et la préoccupation pour le bien commun.

Que la Vierge Marie, que, en ce temps pascal, nous invoquons sous le titre de Reine du Ciel, nous soutienne par sa prière, afin que la fraternité et la communion dont nous faisons l'expérience en ces jours de Pâques, puissent devenir notre style de vie et l'âme de nos relations.

Pape François, Regina Caeli Lundi de l'Ange – 22 avril 2019

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui et tout au long de cette semaine, la joie pascalle de la résurrection de Jésus, dont nous avons commémoré l'événement admirable hier, se poursuit dans la liturgie, même dans la vie.

Au cours de la veillée pascalle, ont retenti les paroles prononcées par les anges près du tombeau vide du Christ. Aux femmes qui étaient allées au sépulcre à l'aube le premier jour après le sabbat, ils dirent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est en vie ? Il n'est pas ici, il est ressuscité » (Lc 24, 5-6). La résurrection du Christ constitue l'événement le plus bouleversant de l'histoire de l'humanité. Elle témoigne de la victoire de l'Amour de Dieu sur le péché et la mort et donne à notre espérance de vie un fondement aussi solide que le roc. Ce qui était humainement impensable est arrivé : « Jésus de Nazareth [...] Dieu l'a ressuscité, le libérant des douleurs de la mort » (Ac 2, 22.24).

En ce Lundi de « l'Ange », la liturgie, avec l'Évangile de Matthieu (cf. 28, 8-15), nous ramène au tombeau vide de Jésus. Cela nous fera du bien d'aller en pensée au tombeau vide de Jésus. Les femmes remplies de peur et de joie, partent en hâte pour aller annoncer aux disciples que le tombeau est vide ; et à ce moment-là Jésus apparaît devant elles. Elles « se sont approchées et elles ont embrassé ses pieds et l'ont adoré » (v. 9). Elles l'ont touché : ce n'était pas un fantôme, c'était Jésus, vivant, en chair, c'était lui. Jésus chasse la peur de leur cœur et les encourage encore plus à annoncer ce qui s'est passé à leurs frères. Tous les évangiles soulignent le rôle des femmes, Marie de Magdala et les autres, en tant que premiers témoins de la résurrection. Les hommes, effrayés, étaient enfermés au cenacle. Pierre et Jean, avertis par Madeleine, font seulement une sortie rapide au cours de laquelle ils trouvent le tombeau ouvert et vide. Mais ce sont les femmes qui ont rencontré le Ressuscité les premières et qui ont annoncé qu'Il était vivant.

Aujourd'hui, chers frères et sœurs, les paroles de Jésus adressées aux femmes résonnent aussi pour nous : « N'ayez pas peur ; allez annoncer... » (v. 10). Après les rites du Triduum pascal, qui nous ont fait revivre le mystère de la mort et de la résurrection de Notre Seigneur,

nous le contemplons maintenant avec les yeux de la foi, ressuscité et vivant. Nous aussi nous sommes appelés à le rencontrer personnellement et à devenir ses annonceurs et ses témoins.

Avec l'antique Séquence liturgique de Pâques, nous répétons ces jours-ci : « Le Christ, mon espérance, est ressuscité ! ». Et en lui, nous aussi nous sommes ressuscités, passant de la mort à la vie, de l'esclavage du péché à la liberté de l'amour. Laissons-nous donc rejoindre par le message consolateur de Pâques pour qu'il nous enveloppe de sa lumière glorieuse qui dissipe les ténèbres de la peur et de la tristesse. Jésus ressuscité marche à nos côtés. Il se manifeste à ceux qui l'invoquent et qui l'aiment. Avant tout dans la prière, mais aussi dans les joies simples vécues avec foi et gratitude. Nous pouvons aussi le sentir présent en partageant des moments de cordialité, d'accueil, d'amitié, de contemplation de la nature. Que ce jour de fête, dont la coutume est de profiter d'un peu de temps libre et de gratuité, nous aide à faire l'expérience de la présence de Jésus.

Demandons à la Vierge Marie de pouvoir puiser à pleine main la paix et la sérénité, dons du Ressuscité, pour les partager avec nos frères, en particulier avec qui a davantage besoin de réconfort et d'espérance.

Saint Jean-Paul II Regina Caeli « posthume » Solennité de la Divine Miséricorde, II Dimanche de Pâques – 3^e avril 2005

Le Pape Jean-Paul II avait indiqué le thème de la méditation pour la prière du "Regina Caeli" du II Dimanche de Pâques, Dimanche de la Divine Miséricorde. En conclusion de la concélébration eucharistique présidée sur la Place Saint-Pierre par le Cardinal Angelo Sodano, S.Exc. Mgr Leonardo Sandri a prononcé les paroles suivantes, avant de donner lecture du texte du Saint-Père : "J'ai été chargé de vous lire le texte préparé, sur ses indications explicites, par le Saint-Père Jean-Paul II. Je le fais en ressentant profondément cet honneur, mais également avec une grande nostalgie".

Très chers frères et sœurs !

1. Le joyeux Alleluia de la Pâque retentit également en ce jour. La page de l'Évangile de Jean d'aujourd'hui souligne que le Ressuscité, le soir de ce jour, apparut aux Apôtres et "leur montra ses mains et son côté" (Jn 20, 20), c'est-à-dire les signes de la passion douloureuse imprimés de façon indélébile sur son corps, également après la résurrection. Ces plaies glorieuses, qu'il fit toucher huit jours plus tard à Thomas, incrédule, révèlent la miséricorde de Dieu, qui "a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique" (Jn 3, 16). Ce mystère d'amour se trouve au centre de la liturgie d'aujourd'hui du Dimanche in Albis, dédié au culte de la Divine Miséricorde.

2. Le Seigneur ressuscité offre en don à l'humanité, qui semble parfois égarée et dominée par le pouvoir du mal, par l'égoïsme et par la peur, son amour qui pardonne, qui réconcilie et ouvre à nouveau l'âme à l'espérance. C'est l'amour qui convertit les cœurs et qui donne la paix. Combien le monde a besoin de compréhension et d'accueillir la Divine Miséricorde !

Seigneur, Toi qui par ta mort et ta résurrection révéles l'amour du Père, nous croyons en Toi et nous te répétons aujourd'hui avec confiance : Jésus, j'ai confiance en Toi, aies pitié de nous et du monde entier.

3. La solennité liturgique de l'Annonciation, que nous célébrerons demain, nous pousse à contempler avec les yeux de Marie l'immense mystère de cet amour miséricordieux qui naît du cœur du Christ. Aidés par Elle, nous pouvons comprendre le sens véritable de la joie pascale, qui se fonde sur cette certitude : Celui que la Vierge a porté dans son sein, qui a souffert et qui est mort pour nous, est véritablement ressuscité. Alleluia !

*Pape François, Messe et canonisation des bienheureux Jean XXIII et Jean-Paul II
Homélie IIe Dimanche après Pâques (ou de la Divine Miséricorde), – 27 avril 2014*

Au centre de ce dimanche qui conclut l'Octave de Pâques, et que saint Jean Paul II a voulu dédier à la Divine Miséricorde, il y a les plaies glorieuses de Jésus ressuscité.

Il les montre dès la première fois qu'il apparaît aux Apôtres, le soir même du jour qui suit le sabbat, le jour de la résurrection. Mais ce soir là, nous l'avons entendu, Thomas n'est pas là ; et quand les autres lui disent qu'ils ont vu le Seigneur, il répond que s'il ne voyait pas et ne touchait pas les blessures, il ne croirait pas. Huit jours après, Jésus apparut de nouveau au Cénacle, parmi les disciples, Thomas aussi était là ; il s'adresse à lui et l'invite à toucher ses plaies. Et alors cet homme sincère, cet homme habitué à vérifier en personne, s'agenouille devant Jésus et lui dit « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20,28).

Les plaies de Jésus sont un scandale pour la foi, mais elles sont aussi la vérification de la foi. C'est pourquoi dans le corps du Christ ressuscité les plaies ne disparaissent pas, elles demeurent, parce qu'elles sont le signe permanent de l'amour de Dieu pour nous, et elles sont indispensables pour croire en Dieu. Non pour croire que Dieu existe, mais pour croire que Dieu est amour, miséricorde, fidélité. Saint Pierre, reprenant Isaïe, écrit aux chrétiens : « Par ses plaies vous avez été guéris » (1P 2,24 ; Cf. Is 53,5).

Saint Jean XXIII et saint Jean Paul II ont eu le courage de regarder les plaies de Jésus, de toucher ses mains blessées et son côté transpercé. Ils n'ont pas eu honte de la chair du Christ, ils ne se sont pas scandalisés de lui, de sa croix ; ils n'ont pas eu honte de la chair du frère (Cf. Is 58,7), parce qu'en toute personne souffrante ils voyaient Jésus. Ils ont été deux hommes courageux, remplis de la liberté et du courage (parresia) du Saint Esprit, et ils ont rendu témoignage à l'Église et au monde de la bonté de Dieu, de sa miséricorde.

Il ont été des prêtres, des évêques, des papes du XXème siècle. Ils en ont connu les tragédies, mais n'en ont pas été écrasés. En eux, Dieu était plus fort ; plus forte était la foi en Jésus Christ rédempteur de l'homme et Seigneur de l'histoire ; plus forte était en eux la miséricorde de Dieu manifestée par les cinq plaies ; plus forte était la proximité maternelle de Marie.

En ces deux hommes, contemplatifs des plaies du Christ et témoins de sa miséricorde, demeurait une « vivante espérance », avec une « joie indicible et glorieuse » (1P 1,3.8). L'espérance et la joie que le Christ ressuscité donne à ses disciples, et dont rien ni personne ne peut les priver. L'espérance et la joie pascales, passées à travers le creuset du dépouillement, du fait de se vider de tout, de la proximité avec les pécheurs jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'écœurement pour l'amertume de ce calice. Ce sont l'espérance et la joie que les deux saints Papes ont reçues en don du Seigneur ressuscité, qui à leur tour les ont données au peuple de Dieu, recevant en retour une éternelle reconnaissance.

Cette espérance et cette joie se respiraient dans la première communauté des croyants, à Jérusalem, dont parlent les Actes des Apôtres (Cf. 2, 42-47), que nous avons entendus en seconde lecture. C'est une communauté dans laquelle se vit l'essentiel de l'Évangile, c'est-à-dire l'amour, la miséricorde, dans la simplicité et la fraternité.

C'est l'image de l'Église que le Concile Vatican II a eu devant lui. Jean XXIII et Jean Paul II ont collaboré avec le Saint Esprit pour restaurer et actualiser l'Église selon sa physionomie d'origine, la physionomie que lui ont donnée les saints au cours des siècles. N'oublions pas que ce sont, justement, les saints qui vont de l'avant et font grandir l'Église. Dans la convocation du Concile, saint Jean XXIII a montré une délicate docilité à l'Esprit Saint, il s'est laissé conduire et a été pour l'Église un pasteur, un guide-guidé, guidé par l'Esprit. Cela a été le grand service qu'il a rendu à l'Église. C'est pourquoi j'aime penser à lui comme le Pape de la docilité à l'Esprit Saint.

Dans ce service du Peuple de Dieu, saint Jean Paul II a été le Pape de la famille. Lui-même a dit un jour qu'il aurait voulu qu'on se souvienne de lui comme du Pape de la famille. Cela me plaît de le souligner alors que nous vivons un chemin synodal sur la famille et avec les familles, un chemin que, du Ciel, certainement, il accompagne et soutient.

Que ces deux nouveaux saints Pasteurs du Peuple de Dieu intercèdent pour l'Église, afin que, durant ces deux années de chemin synodal, elle soit docile au Saint Esprit dans son service pastoral de la famille. Qu'ils nous apprennent à ne pas nous scandaliser des plaies du Christ, et à entrer dans le mystère de la miséricorde divine qui toujours espère, toujours pardonne, parce qu'elle aime toujours.